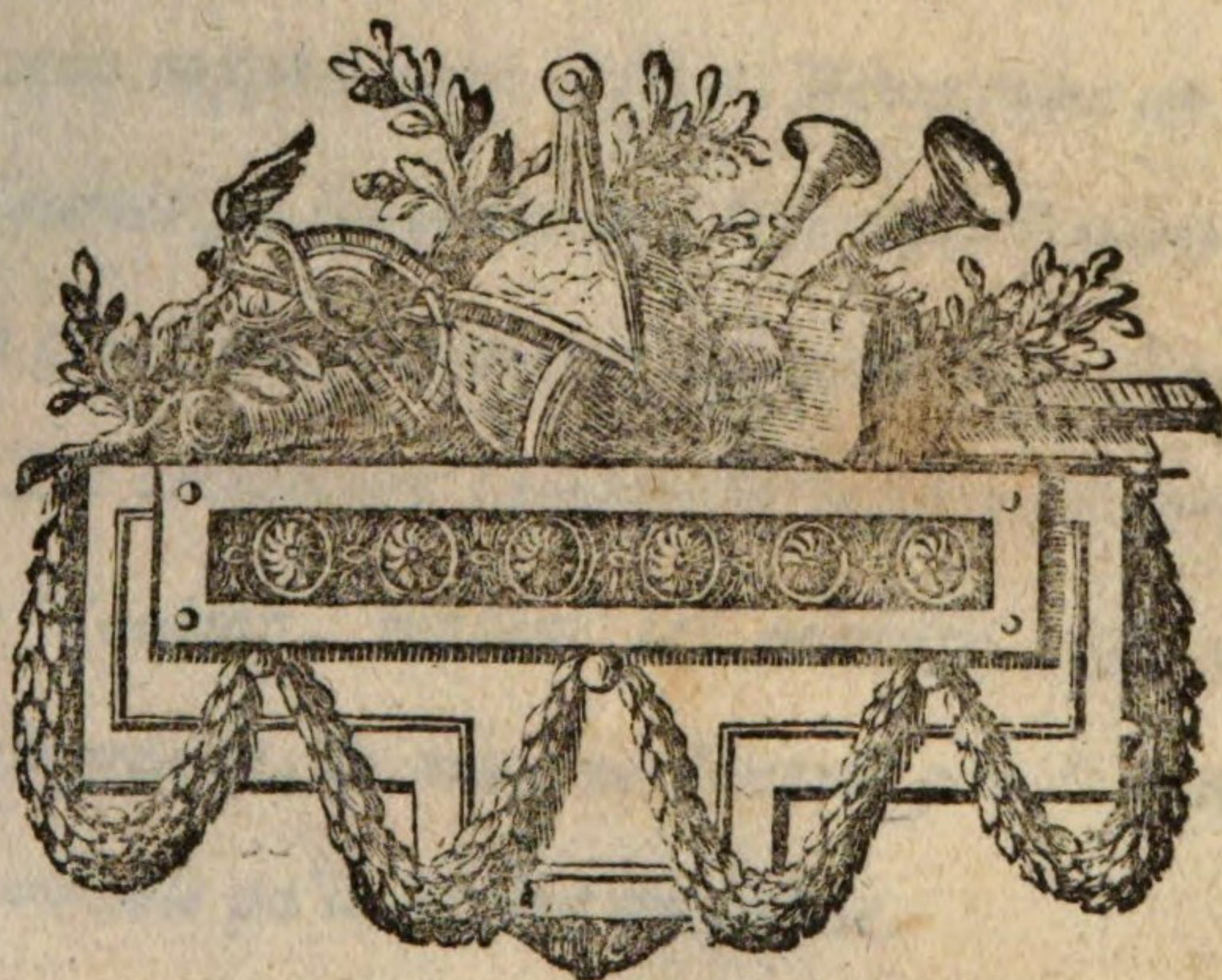


ERROTIKA BIBLION.

Εν Κολοῦβῳ Εκδοτῆρον.

Abstrusum excudit.



A R O M E,

DE L'IMPRIMERIE DU VATICAN.

M D C C L X X I I I.

ERRATA

BIBLION

—————

—————

—————

—————



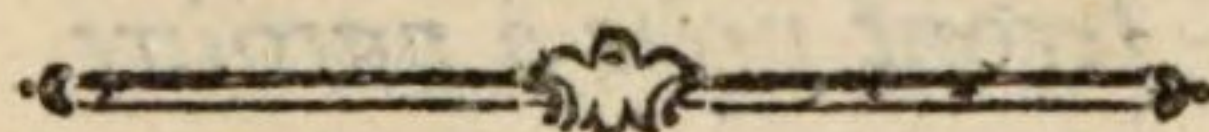
—————

—————



A V I S

DES ÉDITEURS.



LE titre de cet ouvrage ne sera pas intelligible à tous les lecteurs, & plusieurs ne lui trouveront aucun rapport avec le sujet. Néanmoins un autre n'auroit pu lui convenir ; & si nous l'avons laissé en grec, on en devinera aisément la raison.

Les recherches savantes & infiniment curieuses de l'auteur, rendent cet ouvrage aussi érudit qu'agréable, & nous ne doutons pas de l'accueil favorable qu'il recevra du public.

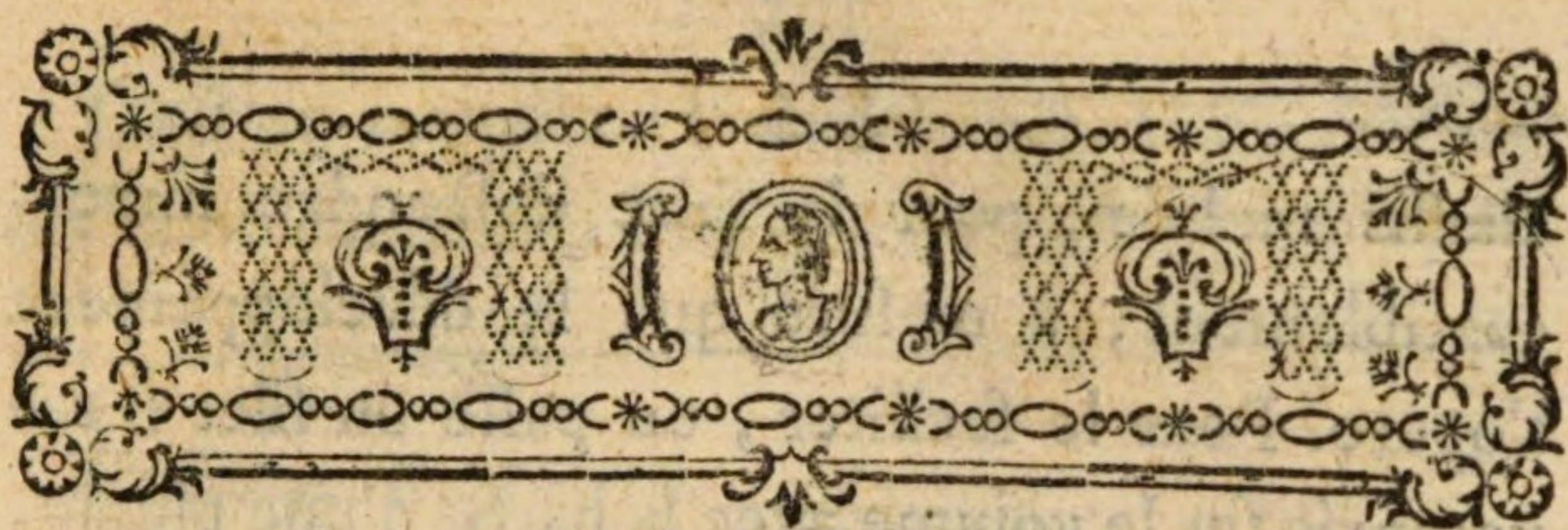
Nous avons du même auteur deux autres manuscrits qui ont le même mérite & qui sont autant intéressans que celui-ci ; ils seront achevés d'imprimer sous deux mois. Nous annoncerons à nos

*correspondans le moment où ils devront sortir de
presse. Nous mettrons dans l'exécution typogra-
phique autant, de correction & de goût que dans
ce volume. Nous ne pouvons en annoncer les titres
que lorsqu'ils seront prêts à paroître.*



ANAGOGIE.

ANAGGLE



ANAGOGIE.

ON fait que parmi les découvertes innombrables des antiquités d'Herculanum, les manuscrits ont épuisé la patience & la sagacité des artistes & des savans. La difficulté consiste à dérouler des volumes à demi-consumés depuis deux mille ans par la lave du Vésuve. Tout tombe en poussière à mesure qu'on y touche.

Cependant des minéralogistes Hongrois, plus patients que les Italiens, plus exercés à tirer parti des productions qu'offrent les entrailles de la terre, se sont offerts à la reine de Naples. Cette princesse, amie de tous les arts, & savante dans celui d'exciter l'émulation, a favorablement accueilli ces artistes : ils ont entrepris cet immense travail.

D'abord ils collent une toile fine sur l'un des rouleaux ; quand la toile est sèche, on la suspend, & l'on pose en même tems le rouleau sur un

chassis mobile , pour le faire descendre imperceptiblement , à mesure que le développement s'opere. Pour le faciliter , on passe un filet d'eau gommée sur le volume avec la barbe d'une plume , & petit à petit les parties s'en détachent pour se coller immédiatement sur la toile tendue.

Ce travail pénible est si long que dans l'espace d'une année , à peine peut-on dérouler quelques feuilles. Le désagrément de ne trouver le plus souvent que des manuscrits qui n'apprenoient rien , alloit faire renoncer à cette entreprise difficile & fastidieuse , lorsqu'enfin tant d'efforts ont été récompensés par la découverte d'un ouvrage qui a bientôt aiguisé le génie des cent cinquante académies de l'Italie. (1)

(1) La nomenclature en est tout au moins curieuse.

Académiciens de Bologne. Abbandonati , Ansiosi , Ociosi , Arcadi , Confusi , Difettuosi , Dubbiosi , Impatienti , Inabili , Indifferenti , Indomiti , Inquieti , Instabili , Della Notte Piacere , Sienti , Sonnolenti , Torbidi , Verpertini.

De Gênes. Accordati , Sopiti , Resvegliati.

De Gubio. Addormentati.

De Venise. Acuti , Allettati , Discordanti , Disgiunti , Disurgannati , Dodonci , Filadelfici , Incruscabili , Intancabili.

De Rimini. Adagiati , Eutrupeli.

De Pavie. Affidati , Della Chiave.

C'est un manuscrit mozarabique , composé dans ces tems perdus où Philippe fut enlevé à côté de

De Fermo. Raffrontati.

De Molise. Agitati.

De Florence. Alterati , Humidi , Furfurati , Della Crusca , Del Cimento , Infocati.

De Cremone. Animosi.

De Naples. Arditi , Infernati , Intronati , Lunatici , Secreti , Sirenes , Sicuri , Volanti.

D'Ancone. Argonauti , Caliginosi.

D'Urbino. Afforditi.

De Pérouse. Atomi , Eccentrici , Insensati , Insipidi , Unisoni.

De Tarente. Audaci.

De Macerata. Catenati , Imperfetti , Chimerici.

De Sienne. Cortesi , Giovali , Prapuffati.

De Rome. Delfici , Humoristi , Lincei , Fantastici , Negletti , Illuminati , Incitati , Indispositi , Infecondi , Melancholici , Notti Vaticane , Notturni , Ombrosi , Pellegrini , Sterili , Vigilanti.

De Padoue. Delii , Immaturi , Orditi.

De Drepano. Difficilli.

De Bresse. Dispersi , Erranti.

De Modene. Diffonanti.

De Syracuse. Ebrii.

De Milan. Eliconii , Faticosi , Fenici , Incerti , Misco-
costi.

De Recannati. Disuguali.

De Candie. Extravaganti.

De Pezzaro. Eteroclitici.

l'eunuque de Candace ; (1) où Habacuc , transporté par les cheveux , (2) portoit à cinq cents

De Commachio. Flattuant.

D'Arezzo. Forzati.

De Turin. Fulminales.

De Reggio. Fumosi , Muti.

De Cortone. Humorosi.

De Bari. Incogniti.

De Rossano. Incuriosi.

De Brada. Innominati , Tigri.

D'Acis. Intricati.

De Mantoue. Invaghiti.

D'Agrigente. Mutabili , Offuscati.

De Verone. Olympici , Unanii.

De Viterbe. Ostinati , Vagabondi.

Si quelque lecteur est curieux d'augmenter cette nomenclature , il n'a qu'à lire un ouvrage de Jarckius , imprimé à Leipzig en 1725. Cet auteur n'a écrit l'histoire que des académies de Piémont , Ferrare & Milan. Il en compte vingt-cinq dans cette dernière ville seulement. La liste des autres est sans fin , & leurs noms tous plus bizarres les uns que les autres.

(1) Act. ap. 8 , 39. *Spiritus Domini rapuit Philippum , & amplius non vidit eunuchus.*

(2) Daniel , chap. XIV , v. 32. *Erat autem Habacuc propheta in Judæa , & ipse coxerat pulmentum. . . Et ibat in campum ut ferret messoribus.*

33. *Dixit que angelus Domini ad Habacuc : fer prandium quod habes in Babylonem Danieli.*

35. *Et apprehendit eum angelus Domini in vertice ejus ,*

lieues le dîner à Daniel , sans qu'il se refroidit ; où les Philistins circoncis se faisoient des prépuces ; (1) où des anus d'or guériffoient les

& portavit eum capillo capitis sui , posuit que eum in Babylone.

Isaac le Maître , de Saci , a traduit *capillo* par *les cheveux*. Luther met *oben beym schopff* ; ce qui est la même faute. Car le miracle est plus grand d'avoir transporté Habacuc par *un cheveu* que par *les cheveux* ; mais dans tous les cas le voyage est leste.

(1) Maccab. l. I, c. I, v. 16.

Et fecerunt sibi præputiæ. — Ce qu'Isaac le Maître , de Saci , traduit : *Ils ôterent de dessus eux les marques de la circoncision*. Les Septante disent tout simplement : *Ils se sont fait des prépuces*. Les peres ont ainsi traduit. Mais depuis que les jansénistes ont paru , ils ont prétendu qu'on ne pouvoit pas mettre les prépuces dans la bouche de jeunes filles lorsqu'on leur faisoit réciter la Bible. Les jésuites ont soutenu , au contraire , que c'étoit un crime que d'en altérer un seul mot.

Le Maître de Saci a donc périphrasé , & le pere Berhuyer a accusé Saci d'hérésie , & prétendu qu'il avoit suivi la Bible de Luther. En effet , Luther dans sa Bible se sert du mot *beschneidung*.

Und hielten die beschneidung nicht mehr.

1 2 3 4 5 6

Et ont gardé la coupure point davantage.

1 2 3 4 5 6

Luther , en effet , a mal interprété. Le miracle , de quelque maniere que l'on traduise , étoit de se faire un

hémorroïdes. (1) Un nommé Jérémie Shackerley , vrai croyant , dit le manuscrit , profita de l'occasion.

Il avoit voyagé , & de pere en fils , rien ne s'étoit perdu dans cette famille , l'une des plus anciennes du monde , puisqu'elle conservoit des traditions non équivoques de l'époque où les éléphants habitoient les parties les plus froides de la Russie ; où le Spitzberg produisoit d'excellentes oranges ; où l'Angleterre n'étoit pas séparée de la France ; où l'Espagne tenoit encore au continent du Canada , par cette grande terre nommée Atlantide , dont on retrouve à peine le nom chez les anciens ; mais dont l'ingénieux M. Bailly fait si bien l'histoire.

Shackerley voulut être transporté dans une des planetes les plus éloignées qui forment notre système ; (2) mais on ne le déposa pas dans la

prépuce. Or la chose est en vérité miraculeuse dans le texte des Septante , & ne l'est pas autant dans la version des jansénistes.

(1) Rois , liv. VII , chap. VI , v. 17.

Hi sunt autem ani aurei quos reddiderunt pro dilecto domino.

(2) Je ne doute pas que quelque demi-savant , ou quelque critique obstiné , ne trouve , dans la suite de cette notice , Shackerley beaucoup plus savant en astro-

planete même , on le plaça dans l'anneau de Saturne. Cet orbe immense n'étoit point encore tranquille. Dans les parties basses , des mares profondes & orageuses , des courans rapides , des tournoiemens d'eau , des tremblemens de terre presque continuels , produits par l'affaissement des cavernes & par les fréquentes explosions des volcans ; des tourbillons de vapeurs & de fumées , des tempêtes sans cesse excitées par les secouffes de la terre , & ses chocs terribles contre les eaux

nomie que ne le comporte le costume d'un ouvrage contemporain d'Herculanum. Mais je le prie d'observer, 1^o. que l'Anagogie est une révélation faite par Jérémie Shackerley , tout comme. Ah ! oui : tout comme S. Jean a écrit l'Apocalypse dans l'isle de Pathmos. 2^o. Que personne dans Herculanum n'a pu rien comprendre à ce manuscrit , écrit bien avant la venue de J. C. comme nous n'entendons rien à la bête de l'Apocalypse qui a 666 sur le front , ornement qui seroit singulier même pour un mari François ; ce qui ne détruit point du tout l'authenticité de notre docte manuscrit. 3^o. Qu'on n'a qu'à lire l'histoire incontestable de l'astronomie antediluvienne , par M. Bailly , pour se convaincre que Shackerley pouvoit savoir tout ce qu'il paroît avoir su. Enfin , je déclare que pour trente-six mille raisons , un peu trop longues à déduire , douter de Jérémie Shackerley , c'est mériter un auto-da-fé.

de la mer ; des inondations , des débordemens , des déluges ; des fleuves de lave , de bitume , de soufre , ravageant les montagnes & se précipitant dans les plaines , où ils empoisonnoient les eaux ; la lumière offusquée par des nuages aqueux , par des masses de cendres , par des jets de pierres enflammées que pouffoient les volcans. . . . Telle étoit la situation de cette planète encore informe. L'anneau seul étoit habitable. Beaucoup plus mince & plutôt attiédi , il jouissoit déjà depuis long-tems des avantages de la nature perfectionnée , sensible , intelligente ; mais on y appercevoit les terribles scènes dont Saturne étoit le théâtre.

La forme & la construction de cet anneau parurent si singulières à Shackerley , que rien dans l'univers ne lui avoit semblé aussi étrange. D'abord notre soleil , qui est celui des habitans de ce pays , étoit pour eux à peine la trentième partie de ce qu'il nous paroît. Il formoit à leurs yeux l'effet que produit sur la terre l'étoile du berger , quand elle est dans son plein. Mercure , Vénus , la terre & Mars , n'y pouvoient point être discernés ; on y doutoit de leur existence. Jupiter seul s'y montroit , à peu de chose près , comme nous le voyons ; avec cette différence qu'il présentait des phases comme la lune nous en montre. Il en étoit de même de ses satellites ; & de

ce concours de variétés uniformes , il résultoit des phénomènes curieux & utiles. *Curieux*, en ce que l'on voyoit Jupiter en croissant , & ses quatre petites lunes tantôt en croissant , tantôt en décroissant ; ou les unes à droites , & les autres se confondant avec la planète elle-même : *utiles*, en ce que Jupiter passoit quelquefois sur le soleil avec tout son cortège ; ce qui produisoit une multitude de points de contact , d'immersions & d'émerfions successives , qui ne laissoient rien à désirer pour la régularité des observations. Ainsi la déduction des parallaxes étoit calculée rigoureusement ; enforte que , malgré l'éloignement de l'anneau , ou de Saturne ou soleil , qui , selon le docte Jérémie Shackerley , n'est guere moins de trois cents treize millions de lieues , on avoit fait plus de progrès en astronomie que sur la terre , depuis une infinité de siècles.

Le soleil étoit foible ; mais le défaut de sa chaleur , se compensoit par celle du globe de Saturne , qui n'étoit point attiédi. Cet anneau recevoit de sa planète principale plus de lumière & de chaleur , que nous n'en avons ici-bas ; car enfin cet anneau avoit dans lui-même , dans son centre , ce globe de Saturne qui est neuf cents fois plus gros que la terre , & il en étoit éloigné de cinquante - cinq mille lieues , ce qui forme les

trois quarts de la distance de la lune à la terre.

Autour de l'anneau & à de grandes distances , on voyoit cinq lunes qui se levoient quelquefois toutes du même côté. Shackerley prétend qu'il est impossible de se former une idée assez magnifique de ce spectacle.

Cet anneau si bien situé formoit comme un pont suspendu , un arc circulaire ; on voyageoit dans tout son contour ; ainsi l'on faisoit de loin le tour du globe de Saturne ; mais de façon que le voyageur avoit toujours ce globe du même côté.

La largeur de cet anneau n'est pas moindre que l'épaisseur de notre globe ; mais en même tems il est assez mince pour que cette épaisseur disparoisse , quand il est vu de la terre. C'est ainsi que semble la lame d'un couteau , quand on la fixe de loin par le plan du tranchant. Shackerley n'ignoroit rien des phénomènes , qu'on peut connoître ici-bas ; mais il s'attendoit à pouvoir se porter au moins à califourchon sur la tranche de cet anneau. Quelle fut sa surprise en voyant que cette épaisseur si mince , qui disparoit à nos yeux , formoit une distance aussi grande que celle de Paris à Strasbourg ; car cet exemple donnera plus vite & plus exactement l'idée de cette dimension , que les mesures itinéraires employées par Sha-

ckerley , lesquelles ont besoin de quelques milliers de commentaires in-folio , avant que d'être incontestablement évaluées. Ainsi il pouvoit y avoir de petits royaumes sur ce bord intérieur & concave , que les politiques de notre globe fauroient bien rendre un théâtre sanglant & mémorable d'innombrables glorieuses intrigues s'il étoit à leur disposition. Les habitans de cette partie , que l'on peut appeller les antipodes du dos extérieur de l'anneau , les habitans de l'intérieur , dis-je , avoient ce globe énorme de Saturne suspendu sur leur tête ; l'anneau repassoit par-dessus ce globe , & par-delà l'anneau gravitoit les cinq lunes.

Enfin , les habitans de l'intérieur voyoient leur droite & leur gauche , comme nous voyons les nôtres sur la terre ; mais l'horifon de devant , ainsi que celui de derriere , étoient bien différens de ceux que nous appercevons ici - bas. A dix lieues , nous perdons un vaisseau de vue à cause de la courbure de notre globe ; dans l'anneau de Saturne , cette courbure est en sens contraire ; elle s'élève au lieu de s'abaisser ; mais comme l'anneau entoure Saturne à la distance de cinquante-cinq mille lieues , il en résulte que cet anneau , en forme de bourrelet , a au moins cinq cents mille lieues de circonférence. Sa courbure s'élève

donc imperceptiblement. L'horison qui s'abaisse sur notre terre , paroît *plan* à l'œil l'espace de quelques lieues ; puis il s'élève un peu ; les objets diminuent ; distincts d'abord , ils finissent par se confondre : on n'apperçoit plus que les masses ; enfin , cette terre s'élève dans le lointain à des distances énormes toujours en se *menuisant* ; au point que cet anneau , par les illusions de l'optique , finit en l'air , devient à l'œil de la largeur de notre lune , & s'apperçoit à peine dans la partie qui se trouve sur la tête de l'observateur ; car elle est pour lui à plus du double de la distance de la lune à la terre , c'est-à-dire , à deux cents mille lieues à peu près.

J'omets les phénomènes multipliés que produisent tous ces corps suspendus par leurs éclipses respectives ; Shackerley les connoissoit sur la terre & les avoit bien jugés.

Leur ciel étoit comme le nôtre , nulle différence pour toutes les constellations ; mais un nombre infini de comètes remplissoient l'espace immense & incalculable qui se trouvoit entre Saturne & les étoiles qu'on soupçonnoit les plus voisines.

Comme l'attraction du globe de Saturne balançoit en partie celle de l'anneau , la pesanteur y étoit très diminuée ; on y marchoit sans effort ,

& le moindre mouvement transportoit la masse ; comme une personne qui se baigne & ne peut déplacer que le pareil volume d'eau qu'elle occupe , s'y meut par des impulsions insensibles.

Ainsi les corps pour se joindre ne faisoient que s'effleurer ; ils s'approchoient sans pression , tout y étoit presque aérien ; les sensations les plus délicates se perpétuoient sans émousser les organes. On conçoit que cette maniere d'être influoit beaucoup sur le moral des habitans de l'arc planétaire. Aussi l'une des merveilles qui surprit le plus Shackerley , ce fut la perfectibilité des êtres qui meubloient cet étrange anneau ; ils jouissoient de beaucoup de sens qui nous sont inconnus ; la nature avoit fait de trop grandes avances dans l'appareil de tous ces grands corps , pour s'arrêter à cinq sens dans la composition de ceux qu'elle avoit destinés à jouir de tous ces spectacles.

Ici l'embarras de Shackerley devint énorme. Il avoit assez de connoissances pour saisir & tracer les grands effets de ces corps variés & suspendus ; il échoua quand il voulut peindre des êtres animés. Aussi ne trouve-t-on point dans le manuscrit mozarabique toute la clarté , tous les détails que l'on desireroit à cet égard. Au moins les *Abbandonati* de Bologne , les *Resvegliati* de Gênes , les *Addormentati* de Gubio , les *Disin-*

gannati de Venise , les *Adagiati* de Rimini , les *Furfurati* de Florence , les *Lunatici* de Naples , les *Caliginosi* d'Ancone , les *Insipidi* de Pérouse , les *Mélancholici* de Rome , les *Extravaganti* de Candie , les *Ebrii* de Syracuse , &c. &c. &c. qui tous ont été consultés , ont renoncé à rendre la traduction plus claire. Il est vrai que l'inquisition civile & religieuse entrent peut-être pour quelque chose dans leur embarras.

Cependant il faut être juste ; rien n'est plus difficile à donner que l'explication d'un sens qui nous est étranger. On a des exemples d'aveugles nés qui , par le secours des sens qui leur restoient , ont fait des miracles de cécité. Eh bien ! l'un d'entr'eux , chymiste , musicien , apprenant à lire à son fils , ne peut pas trouver une autre définition du miroir que celle-ci : « *C'est une* » *machine par laquelle les choses sont mises en* » *relief hors d'elles-mêmes.* » Voyez combien cette définition , que les philosophes qui l'ont approfondie trouvent très-subtile & même surprenante , (1) est cependant absurde. Je ne connois

(1) En effet , comme le remarque l'illustre M. d'Alembert , d'après l'ingénieux & quelquefois sublime Diderot , quelle finesse d'idées n'a-t-il pas fallu pour parvenir ? L'aveugle n'a de connoissance que par le point

point d'exemple plus propre à montrer l'impossibilité d'expliquer des sens dont on est dépourvu ; & cependant toutes les affections & les qualités morales dérivent des sens ; c'est par conséquent sur les observations qui leur sont relatives , que l'on pourroit uniquement fonder ce qu'il y auroit à dire sur le moral de ces êtres d'une espece si différente de la nôtre.

Au reste , il faut espérer que l'habitude où nos voyageurs & nos historiens nous ont mis de leur voir négliger ou même omettre ce qui n'a trait qu'aux mœurs , aux loix , aux coutumes ,

tact ; il fait qu'on ne peut voir son visage quoiqu'on puisse le toucher. « La vue , conclue-t-il , est donc une » espece de tact qui ne s'étend que sur les objets diffé- » rens du visage & éloignés de nous. » Le tact ne lui donne en outre que l'idée du relief. Donc un miroir est *une machine qui nous met en relief hors de nous-mêmes*. Ces mots *en relief* ne sont pas de trop. Si l'aveugle disoit , *nous met hors de nous-mêmes* , il diroit une absurdité de plus ; car comment concevoir une machine qui puisse doubler un objet ? Le mot *relief* ne s'applique qu'à la surface ; ainsi nous mettre en relief hors de nous-mêmes , c'est mettre la représentation de la surface de notre corps hors de nous. Cette désignation est toujours une énigme pour l'aveugle ; mais on voit qu'il a cherché à diminuer l'énigme le plus qu'il étoit possible,

rendra nos lecteurs indulgens pour Shackerley, qui du moins a le passeport d'une haute antiquité, sans lequel on ne voudroit peut-être pas croire un mot de ce qu'il a dit ; car il étoit pour ses contemporains, & à bien des égards il est encore pour nous à peu près dans le cas d'un homme, qui n'auroit vu qu'un jour ou deux, & qui se trouveroit confondu chez un peuple d'aveugles ; il faudroit certainement qu'il se tût, ou on le prendroit pour un fol puisqu'il annonçeroit une foule de mysteres, qui n'en feroient à la vérité que pour le peuple ; mais tant d'hommes sont *peuple*, & si peu sont philosophes, qu'il n'y a pas de sûreté à n'agir, à ne penser, à n'écrire que pour ceux-ci.

Shackerley a fait cependant quelques observations, dont voici les plus singulieres.

Il s'apperçut que la mémoire dans les êtres de Saturne ne s'effaçoit point. Les pensées se communiquoient parmi eux sans paroles, & sans signes. Point d'idiôme ; par conséquent rien d'écrit, rien de déposé ; & combien de portes fermées aux mensonges, aux erreurs ! Ces détails prodigieux, innombrables qui nous énervent, leur étoient inconnus. Ils avoient toutes les facilités possibles pour transmettre leurs idées, pour donner une rapidité inconcevable à leur exécution, pour hâ-

ter tous les progrès de leurs connoissances ; il sembloit que dans cette espece privilégiée tout s'exécutât par instinct & avec la célérité de l'éclair.

La mémoire retenant tout , la tradition se perpétuoit avec infiniment plus de fidélité , d'exactitude & de précision que par les moyens compliqués & infinis que nous accumulons , sans pouvoir atteindre à aucun genre de certitude.

Chaque corps a ses émanations ; elles sont en pure perte sur la terre : dans l'anneau elles formoient une athmosphère toujours agissante à des distances considérables ; & ces émanations dont Shackerley n'a pu donner une idée qu'en les comparant à ces atômes , qu'on distingue à l'aide du rayon solaire introduit dans la chambre obscure , ces émanations , dis-je , répondoient à toutes les houppes nerveuses du sentiment de l'individu. Semblables aux étamines des plantes , aux affinités chymiques , elles *s'enlaçoient* dans les émanations d'un autre individu , lorsque la sympathie s'y rencontroit ; ce qui , comme on peut aisément le concevoir , multiplioit à l'infini des sensations dont nous ne pouvons nous former qu'une image très-infidelle. Elles rendoient , par exemple , les jouissances de deux amans semblables à celles d'Alphée qui , pour jouir d'Aréthuse , que Diane venoit de changer en fontaine , se méta-

morphosa en fleuve , afin de s'unir plus intimément à son amante , en mêlant ses ondes avec les fiennes.

Cette cohésion vive & presque infinie de tant de molécules sensibles , produisoit nécessairement dans ces êtres un esprit de vie que Shackerley exprime par un mot mozarabe , que l'académie des *Innamorati* a traduit par le mot *électrique* , quoique les phénomènes de l'électricité ne fussent point connus dans ces tems reculés.

Tout dans ces contrées abondoit sans culture , & tellement , que les propriétés y feroient devenues à charge autant qu'inutiles. On sent qu'où il n'y a point de propriété , il y a bien peu d'occasions de disputes , d'inimitiés , & que la plus parfaite égalité politique regne , à supposer même qu'il faille à de tels êtres un système politique. Je ne conçois pas ce qui pourroit les troubler , puisque leurs besoins sont plutôt prévenus que satisfaits , si la faveur du desir ne leur manque point , & qu'ils n'aient rien à craindre du poison de la satiété.

Dans l'anneau de Saturne , les connoissances se transmettoient par l'air à des distances très-considérables , par la même voie que se transmet la lumière du soleil , laquelle nous vient , comme on fait , en sept minutes. Une inspiration ou un

souffle différemment modifié suffisoit pour communiquer une pensée. Delà résultoit un concours admirable dans les populations infinies , qui par cette intelligence , cette harmonie universellement répandue dans tout l'anneau , ne s'occupoient que de leur bonheur commun , lequel n'étoit jamais en contradiction avec celui d'aucun individu.

Ces êtres si surprenans , sur-tout pour les hommes , jouissoient ainsi d'une paix éternelle & d'un bien-être inaltérable. Les arts qui tendent au bonheur & à la conservation de l'espece , étoient aussi perfectionnés qu'il soit possible de l'imaginer & même de le desirer ; & l'on n'y avoit pas la moindre idée de ces arts destructeurs enfantés par la guerre. Ainsi les habitans de l'anneau n'avoient point passé par ces alternatives de raison & de démence , qui ont si prodigieusement mêlé nos sociétés de bien & de mal. Les grands talens dans la science funeste de faire celui-ci , loin d'être admirés chez eux , n'y étoient pas même connus. Les plaisirs stériles ou factices n'y régnoient pas plus que le faux honneur ; & l'instinct de ces êtres fortunés leur avoit appris sans effort ce que la triste expérience de tant de siècles nous enseigne encore vainement , je veux dire , que la

véritable gloire d'un être intelligent est la science ,
& la paix son vrai bonheur.

Voilà ce qu'une lecture rapide m'a permis de
retenir du voyage de Shackerley, qu'Habacuc , à
la fin de son voyage , reprit par les cheveux , &
déposa en Arabie d'où il l'avoit enlevé. Quand le
développement & la traduction de ce précieux
manuscrit seront achevés , je me propose d'en
donner à l'Europe savante une édition non moins
authentique que celle des livres sacrés des Brame,
que M. Anguetil a incontestablement rapportés
des bords du Gange ; car j'ose me flatter de savoir
presque aussi bien le *mozarabique* qu'il sait le
zend ou le *pelhvi*.



L'ANÉLYTROÏDE.

L'ANNEE 1790



L'ANÉLYTROÏDE.



LA Bible est sans contredit l'un des livres les plus anciens & les plus curieux qui existent sur la terre.

La plupart des objections sur lesquelles se fondent les personnes qui ne peuvent croire que Moyse ait été un interprete divin, me paroissent très-insuffisantes. Rien n'a été, par exemple, plus tourné en ridicule que la physique des livres saints, laquelle en effet paroît très-défectueuse. Mais on ne pense point à l'état de cette science dans les premiers âges, pour lesquels enfin il falloit que ce livre fût intelligible. La physique étoit alors ce qu'elle seroit encore, si l'homme n'eût jamais étudié la nature. Il voit le ciel comme une voûte d'azur, dans laquelle le soleil & la lune semblent être les astres les plus considérables; le premier produit toujours la lumière du jour, & le second celle de la nuit. Il les voit paroître ou se lever d'un côté, & disparoître ou se coucher de l'autre, après avoir fourni leur course & donné leur lu-

miere pendant un certain espace de tems. La mer semble de même couleur que la voûte azurée , & l'on croit qu'elle touche au ciel lorsqu'on la regarde de loin. Toutes les idées du peuple ne portent & ne peuvent porter que sur ces trois ou quatre notions ; & quelque fausses qu'elles soient , il falloit s'y conformer pour se mettre à sa portée.

Puisque la mer paroît dans le lointain se réunir au ciel , il étoit naturel d'imaginer qu'il existoit des eaux supérieures & des eaux inférieures , dont les unes remplissoient le ciel & les autres la mer ; & que pour soutenir les eaux supérieures , il existoit un firmament ; c'est-à-dire , un appui , une voûte solide & transparente , au travers de laquelle on appercevoit l'azur des eaux supérieures.

Voici maintenant ce que dit le texte de la Genèse :

“ Que le firmament soit fait au milieu des
 „ eaux , & qu'il sépare les eaux d'avec les eaux ; &
 „ Dieu fit le firmament & sépara les eaux qui
 „ étoient sous le firmament de celles qui étoient
 „ au-dessus du firmament , & Dieu donna au firmament le nom de ciel. . . . Et à toutes les eaux
 „ rassemblées sous le firmament le nom de mer. „

Il est évident que c'est à ces idées qu'il faut rapporter , 1^o. les cataractes du ciel , les portes , les fenêtres du firmament solide , qui s'ouvrirent lors-

qu'il fallut laisser tomber les eaux supérieures pour noyer la terre.

2°. L'origine commune des poissons & des oiseaux, les premiers produits par les eaux inférieures, les oiseaux par les eaux supérieures, parce qu'ils s'approchent dans leur vol de la voûte azurée, que le peuple n' imagine pas être élevée beaucoup plus que les nuages.

De même, ce peuple croit que les étoiles sont attachées à la voûte céleste comme des cloux : plus petites que la lune, infiniment plus petites que le soleil. Il ne distingue les planetes des étoiles fixes que par le nom d'*errantes*. C'est sans doute par cette raison qu'il n'est fait aucune mention des planetes dans tout le récit de la création. Tout y est représenté relativement à l'*homme vulgaire*, auquel il ne s'agissoit pas de démontrer le vrai système de la nature, & qu'il suffisoit d'instruire de ce qu'il devoit à l'Être suprême, en lui montrant ses productions comme bienfaits. Toutes les vérités sublimes de l'organisation du monde, si l'on peut parler ainsi, ne devoient paroître qu'avec le tems, & l'Être souverain se les réservoir peut-être, comme le plus sûr moyen de rappeler l'homme à lui, lorsque sa foi, déclinant de siècles en siècles, seroit timide, chancelante & presque nulle; lorsqu'éloigné de son origine, il finiroit par

l'oublier ; lorsqu'accoutumé au grand spectacle de l'univers , il cesseroit d'en être touché , & oseroit en méconnoître l'Auteur. Les grandes découvertes successives raffermissent , agrandissent l'idée de cet Être infini dans l'esprit de l'homme. Chaque pas qu'on fait dans la nature produit cet effet , en rapprochant du Créateur. Une vérité nouvelle devient un grand miracle , plus miracle , plus à la gloire du grand Être , que ceux qu'on nous cite , parce que ceux-ci , lors même qu'on les admet , ne sont que des coups d'éclat que Dieu frappe immédiatement & rarement ; au lieu que dans les autres il se sert de l'homme même pour découvrir & manifester ces merveilles incompréhensibles de la nature , qui , opérées *à tout instant* , exposées *en tout tems & pour tous les tems* à sa contemplation , doivent rappeler incessamment l'homme à son Créateur , non-seulement par le spectacle actuel , mais encore par ce développement successif.

Voilà ce que nos théologiens ignorans & vains devroient nous apprendre. Le grand art est de lier toujours la science de la nature , avec celle de la théologie , & non de faire heurter sans cesse des choses saintes & la raison , les croyans fidèles & les philosophes.

Une des sources du discrédit où les livres saints sont tombés , ce sont les interprétations for-

cées , que notre amour-propre , si orgueilleux , si absurde , si rapproché de notre misère a voulu donner à tous les passages que nous ne pouvons expliquer. Delà sont nés les sens figurés , les idées singulieres & indécentes , les pratiques superstitieuses , les coutumes bizarres , les décisions ridicules ou extravagantes dont nous sommes inondés. Toutes les folies humaines se sont étayées tour-à-tour des passages rebelles aux interpretes , qui s'évertuent , s'obstinent & ne doutent de rien ; comme si l'Être suprême n'avoit pas pu donner à l'homme des vérités , qu'il ne devoit connoître , savoir , approfondir , que dans les *siecles à venir*. Du moment où vous admettez que la Bible est faite pour l'univers , songez que l'on fait aujourd'hui bien des choses que l'on ignoroit il y a quarante siecles , & que dans quatre mille autres années , on saura des faits que nous ignorons. Pourquoi donc vouloir juger par anticipation ? Les connoissances sont graduelles , & ne se développent que par une marche insensible , que les révolutions des empires & de la nature retardent ou ralentissent. Or l'intelligence de la Bible , qui existe depuis un si grand nombre de siecles , qu'il y a bien peu de choses à citer d'une aussi haute antiquité , demande peut-être encore un long période d'efforts & de recherches.

L'un des articles de la Genese qui a singulièrement aiguisé l'esprit humain , c'est le verset 27 du chapitre I.

« Dieu créa *l'homme* à son image , il *les* créa » mâle & femelle. »

Il est bien clair , il est bien évident que Dieu a créé Adam androgyne ; car au verset suivant , (verset 28) , il dit à Adam : « Croissez & multipliez-vous ; remplissez la terre. »

Ceci fut opéré le fixieme jour ; ce n'est que le septieme que Dieu créa la femme ; ce que Dieu fit entre la création de l'homme & celle de la femme est immense. Il fit connoître à Adam tout ce qu'il avoit créé ; animaux , plantes , &c. Tous les animaux comparurent devant Adam.

(1) « Adam les nomma tous : & le nom qu'Adam donna à chacun des animaux est son nom véritable. »

(2) » Adam appella donc tous les animaux » d'un nom qui leur étoit propre , tant les oiseaux que les bêtes, &c. »

Jusqu'ici la femme n'a point paru ; elle est in-créée ; Adam est toujours hermaphrodite. Il a pu croître seul & se multiplier.

(1) Chap. II, v. 19.

(2) Ibid. v. 20.

Et pour concevoir le tems pendant lequel Adam a pu réunir en lui les deux sexes , il suffit de réfléchir sur ce que peuvent être ces jours dont l'écriture parle ; ces six jours de la création, ce *septieme jour* du repos , &c.

On ne peut être que véritablement affligé , que presque tous nos théologiens , tous nos mangeurs d'images abusent de ce grand , de ce saint nom de Dieu ; on est blessé toutes les fois que l'homme le profane , & qu'il prostitue l'idée du premier Être , en la substituant à celle du phantôme de ses opinions. Plus on pénètre dans le sein de la nature , & plus on respecte profondément son Auteur ; mais un respect aveugle est superstition ; un respect éclairé est le seul qui convienne à la vraie religion ; & pour entendre sagement les premiers faits que l'interprete Divin nous a transmis , il faut , ainsi que l'observe l'éloquent Buffon , recueillir avec soin ces rayons échappés de la lumière céleste. Loin d'offusquer la vérité , ils ne peuvent qu'y ajouter un nouveau degré de splendeur.

Cela posé , que peut-on entendre par les six jours que Moyse désigne si précisément , en les comptant les uns après les autres , sinon *six espaces de tems* , *six intervalles* de durée ? Ces espaces de tems indiqués par le nom de *jours* , faute

d'autres expressions , ne peuvent avoir aucun rapport avec nos jours actuels , puisqu'il s'est passé successivement trois de *ces jours* avant que le soleil ait été créé. Ces jours n'étoient donc pas semblables aux nôtres , & Moyse l'indique clairement en les comptant du *soir au matin* ; au lieu que les jours solaires se comptent & doivent se compter du *matin au soir*. Ces six jours n'étoient donc ni semblables aux nôtres , ni égaux entr'eux ; ils étoient proportionnés à l'ouvrage. Ce ne sont donc que *six espaces de tems*. Donc Adam ayant été créé hermaphrodite le sixieme jour , & la femme n'ayant été produite qu'à *la fin du septieme* , Adam a pu procréer en lui-même , & par lui-même tout le tems qu'il a plu à Dieu de placer entre ces deux époques.

Cet état d'androgynéité n'a pas été inconnu aux philosophes du paganisme , à ses mythologues , ni aux rabbins. Ceux-ci ont prétendu qu'Adam fut créé homme d'un côté , femme de l'autre ; composé de deux corps que Dieu ne fit que séparer. Ceux-là , comme Platon , l'ont fait de figure ronde , d'une force extraordinaire ; aussi la race qu'en provint voulut déclarer la guerre aux dieux. -- Jupiter irrité les voulut détruire. -- Mais il se contenta d'affoiblir l'homme en le dédoublant , & Apollon étendit la peau qu'il noua
au

au nombril . . . De là le penchant qui entraîne un sexe vers l'autre par l'ardeur qu'ont les deux moitiés pour se rejoindre , & l'inconstance humaine , par la difficulté qu'a chaque moitié de rencontrer sa correspondante. Une femme nous paroît-elle aimable ? nous la prenons pour cette moitié avec laquelle nous n'eussions fait qu'un tout ; le cœur nous dit : la voilà , c'est elle ; mais à l'épreuve , hélas ! trop souvent ce ne l'est point.

C'est sans doute d'après quelques-unes de ces idées que les Basiliens & les Carpocratens prétendirent que nous naissions dans l'état de nature innocente , tels qu'Adam au moment de la création , & par conséquent devant imiter sa nudité. Ils détestoient le mariage , soutenoient que l'union conjugale n'auroit jamais eu lieu sur la terre sans le péché ; regardoient la jouissance des femmes en commun comme un privilege de leur rétablissement dans la justice originelle , & pratiquoient leurs dogmes dans un superbe temple souterrain , échauffé par des poëles , dans lequel ils entroient tout nus , hommes & femmes ; là , tout leur étoit permis , jusqu'aux unions que nous nommons adultere & inceste , dès que l'ancien ou le chef de leur société avoit prononcé ces paroles de la Genese : *Croissez & multipliez.*

Tauchelin renouvela cette secte dans le douzième siècle ; il prêchoit ouvertement que la fornication & l'adultère étoient des actions méritoires ; & les plus fameux d'entre ces sectaires furent appelés les *Turlupins* en Savoye. Plusieurs savans font remonter l'origine de ces sectes à Muacha, mere d'Afa, roi de Juda, grande prêtresse de Priape : c'est dater de loin, comme on voit.

Cette double vertu d'Adam paroît avoir encore été indiquée dans la fable de Narcisse qui, épris de l'amour de lui-même, veut jouir de son image, & finit par s'assoupir en échouant à l'ouvrage. (1)

Tous ces doutes, toutes ces recherches sur les jouissances contre notre nature actuelle, ont donné lieu à une grande question ; à savoir : *an imperforata mulier possit concipere* ? « Si une fille imperforée peut se marier ? »

On conçoit que les PP. Cucuse & Tourne-
mine, savans jésuites, ont approfondi cette question, & qu'ils ont été pour l'affirmative ; l'œuvre de Dieu, disent-ils, ne peut en aucun cas exister

(1) Telle est l'origine même du mot de narcisse, lequel vient de *Ναρκη* (narcè), *assoupissement* ; de là le narcisse fut la fleur chérie des divinités infernales ; de là vient aussi que l'on offroit anciennement les guirlandes de narcisse aux furies, parce qu'elles engourdissoient, *assoupiissoient* les scélérats.

d'une maniere contraire aux fins de la nature ; une fille privée de la vulve en apparence , doit donc trouver dans l'anüs des reffources pour remplir le vœu de la reproduction , la premiere & la plus inféparable des fonctions de notre existence.

Cucufe & Tournemine ont été attaqués ; cela devoit être ; mais le favant Sanchez , Espagnol , qui a étudié trente ans de fa vie ces questions *affis fur un siege de marbre*, qui ne mangeoit jamais ni poivre , ni fel , ni vinaigre , & qui , quand il étoit à table pour dîner , tenoit toujours fes pieds en l'air , (1) Sanchez a défendu fes confreres avec une éloquence dont on ne croiroit pas une pareille matiere fufceptible. Néanmoins la jaloufie contre les jéfuites a été fi puiffante , que les papes ont fait un cas réfervé aux jeunes filles qui tenteroient cette voie faute d'autres ; jufqu'à ce que Benoît XIV , éclairé par les découvertes de la faculté de chirurgie de Paris , a levé le cas ré-

(1) *Salem , Piper , acorem respuebat. Mensæ vero accumbebat alternis semper pedibus sublatis.* Voyez *Elogium Thom. Sanchez* , imprimé à la tête de l'ouvrage *De matrimonio*. A Anvers , chez Murs , 1652 , *in-folio*. Et si vous voulez avoir une idée des édifiantes questions qu'a agité ce théologien , & bien d'autres , cherchez la vingt-unieme dispute de son fecond livre.

fervé, & permis l'usage de la *parte-poste* dans le sens des peres Cucuse & Tournemine.

En effet, M. Louis, secrétaire perpétuel de l'académie de chirurgie, a soutenu, en 1755, la question sur les bancs ; il a prouvé que les anélytroïdes pouvoient concevoir, & des faits consignés dans sa these, imprimée avec privilege, le démontre. Malgré cette authenticité le parlement ne manqua pas de dénoncer la these de M. Louis, comme contraire aux bonnes mœurs. Il fallut que ce grand & non moins ingénieux & malin chirurgien recourut aux casuistes à la Sorbonne ; alors il montra facilement que le parlement prononçoit sur une question, qui n'est pas plus de sa compétence que l'émétique. Et le parlement ne donna aucune suite à la dénonciation.

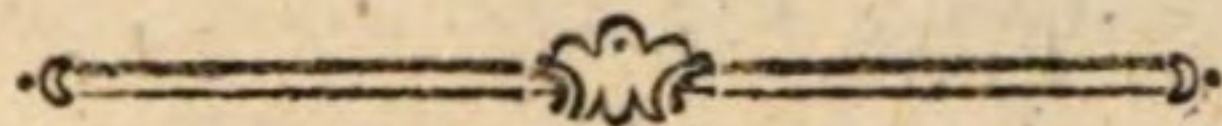
Il est résulté de tout cela une vérité très-importante pour la propagation de l'espece humaine, & non moins singuliere pour le commun des lecteurs ; c'est que beaucoup de jeunes femmes stériles sont autorisées, & doivent même en conscience tenter les deux voies, jusqu'à ce qu'elles se soient assurées de la véritable route que le Créateur a mise en elles.



L' I S C H A.



L' I S C H A.



MARIE SCHURMANN a proposé ce problème :
L'étude des lettres convient-elle à une femme ?

Schurmann soutient l'affirmative, veut que la femme n'excepte aucune science, pas même la théologie, & prétend que le beau sexe doit embrasser la science universelle, parce que l'étude donne une sagesse qu'on n'achète point par les secours dangereux de l'expérience ; & que lors même qu'il en coûteroit quelque chose à l'innocence, il feroit à propos de passer par-dessus de certaines réserves, en faveur de cette prudence précoce, qui d'ailleurs se trouvera fécondée par l'étude, dont les méditations affoiblissent ou redressent les penchans vicieux, & diminuent le danger des occasions.

L'éducation des femmes est si négligée chez tous les peuples, même chez ceux qui passent pour les plus policés, qu'il est bien étonnant qu'on en compte un aussi grand nombre de célèbres par leur érudition & leurs ouvrages. Depuis le livre des femmes illustres de Boccace, jusqu'aux énormes

in-4° du minime Hilarion Coste , nous avons en ce genre un grand nombre de nomenclatures ; & Wolf a donné un catalogue des femmes célèbres , à la suite des fragmens des illustres Grecques , qui ont écrit en prose. (1) Les Juifs , les Grecs , les Romains , tous les peuples de l'Europe moderne ont eu des femmes savantes.

Il est donc étonnant que divers préjugés contre la perfectibilité des femmes se soient établis sur le prétendu rapport de *l'excellence de l'homme sur la femme*. Plus on approfondit ce fait si singulier , (car il l'est infiniment que l'objet de l'adoration des hommes soit par-tout leur esclave ,) plus on remarque qu'il est principalement fondé sur le droit du plus fort , l'influence des systèmes politiques , & sur-tout celle des religions ; car le christianisme est la seule qui conserve à la femme , d'une manière nette & précise , tous les droits de l'égalité.

Je n'ai nulle envie de recommencer les discussions que Pozzo a peu galamment appelées *paradoxes* dans son ouvrage intitulé : *La femme meilleure que l'homme*. Mais il est si naturel , quand on considère le prix de ce don du ciel qu'on appelle la beauté , de se pénétrer de cette vive &

(1) Il a publié séparément les fragmens de Sapho , & les éloges qu'elle a reçus.

touchante image , qu'on en devint bientôt enthousiaste : & lorsqu'on lit ensuite les livres saints , on n'est plus étonné que la femme soit le complément des œuvres de Dieu ; qu'il ne l'ait produite qu'après tout ce qui existe ; comme s'il avoit voulu annoncer qu'il alloit clore son ouvrage sublime par le chef-d'œuvre de la création. C'est dans ce point de vue , plus religieux que philosophique peut-être , que je veux considérer la femme.

Ce n'est pas avec impétuosité que l'univers a été créé. Il a été fait à plusieurs fois , afin que son merveilleux ensemble prouvât que si la volonté seule du grand Être étoit la règle , il étoit le Maître de la matière , du tems , de l'action & de l'entreprise. L'éternel Géometre agit sans nécessité , comme sans besoin ; il n'est jamais ni contraint , ni embarrassé. On voit , pendant les fix espaces de la création , qu'il tourne , façonne , meut la matière sans peine , sans efforts ; & quand une chose dépend d'une autre , quand , par exemple , la naissance & l'accroissement des plantes dépendent de la chaleur du soleil , ce n'est que pour indiquer la liaison de toutes les parties de l'univers , & développer sa sagesse par ce merveilleux enchaînement.

Mais tout ce qu'enseigne la Bible sur la création de l'univers , n'est rien en comparaison de ce qu'elle

dit sur la production du premier être raisonnable. Jusqu'ici tout a été fait à commandement ; mais quand il s'agit de créer l'homme , le système change , & le langage avec lui. Ce n'est plus cette parole impérieuse & subite ; c'est une parole plus réfléchie & plus douce , quoique non moins efficace ; Dieu tient un conseil en lui-même , comme pour faire voir qu'il va produire un ouvrage qui surpassera tout ce qu'il a créé jusqu'alors. *Faisons l'homme* , dit-il. Il est évident que Dieu parle à lui-même. C'est une chose inouïe dans toute la Bible , qu'aucun autre que Dieu ait parlé de lui-même en nombre pluriel : *Faisons*. Dans toute l'écriture , Dieu ne parle ainsi que deux ou trois fois ; & ce langage extraordinaire ne commence à paroître que lorsqu'il s'agit de l'homme.

Cette création faite , il se passe un tems considérable avant que ce nouvel être , à double sexe , reçoive le souffle de vie ; ce n'est qu'à la septième époque. Adam a existé long-tems dans l'état de pure nature , & n'ayant que l'instinct des animaux ; mais quand le souffle lui fut inspiré , Adam se trouvant le roi de la terre , il usa de sa raison , & *nomma toutes choses*.

Voilà donc deux créations bien distinctes ; celle de l'homme , celle de son esprit ; & c'est ici seulement que paroît la femme. Elle n'est pas créée

du néant comme tout ce qui a précédé ; elle sort de ce qui existoit de plus parfait ; il ne restoit plus rien à créer ; Dieu extrait d'Adam le plus pur de son essence , pour embellir la terre de l'être le plus parfait qui eut encore paru ; de celui qui complétoit l'œuvre sublime de la création.

Le mot dont le législateur Hébreu se sert pour exprimer cet être , revient à *virago* , (1) que le François ne peut pas traduire , que le mot *femme* n'exprime point , & qui ne peut se sentir que par l'idée de *puissance de l'homme*. Car *vir* signifie homme , & *ago* j'agis. Autrefois on disoit *vira* , (2) & non *virago*. Mais les Septante ont prétendu que par le mot *vira* le sens de l'hébreu n'étoit pas rendu , ils ont ajouté *ago*. (3)

Je ne m'étonne donc point que Schurmann relève autant la condition du beau sexe , & s'indigne contre les sectes qui la dépriment. La parabole dont l'écriture se sert en formant la femme de la côte d'Adam , n'a d'autre objet que celui de montrer que cette nouvelle créature ne fera qu'un

(1) Gen. ch. II , v. 23.

(2) Vira de vir.

(3) L'allemand a conservé l'ancien rit dans *männin* , qui vient de *mann*. *Männin* est le *vira* , & non le *virago*. *Man vvird sie männin heissen.* (Gen. II , v. 23.)

avec la personne de son mari , qu'elle est son ame & son tout. La tyrannie du sexe fort a pu seule altérer ces notions d'égalité.

Ces notions furent bien distinctes dans le paganisme , puisque les anciens associerent les deux sexes à la divinité : voilà ce qui est bien constaté indépendamment de tout système sur la mythologie. Si les païens mettoient l'homme dès le moment de sa naissance sous la garde de la puissance , de la fortune , de l'amour & de la nécessité , car c'est-là ce que veulent dire *Dynamis* , *Tyché* , *Eros* & *Ananché* , ce n'étoit probablement qu'une allégorie ingénieuse pour exprimer notre condition ; car nous passons notre vie à commander , à obéir , à desirer & à poursuivre. Autrement , c'eût été confier l'homme à des guides bien extravagans ; car la puissance est la mere des injustices , la fortune celle des caprices ; la nécessité produit les forfaits , & l'amour est rarement d'accord avec la raison.

Mais quelque enveloppés que puissent être les dogmes du paganisme , il n'y a point de doutes sur la réalité du culte des divinités principales , & celui de Junon, femme & sœur du maître des dieux , fut un des plus universels & des plus révéérés. Cette épithete de *femme* & de *sœur* montre assez sa toute-puissance : celle qui donne les loix peut les

enfreindre. Ce secret célèbre & non moins commode de recouvrer sa virginité en se baignant dans la fontaine Canathus au Péloponèse , étoit une preuve des plus frappantes de ce pouvoir qui légitime tout chez les dieux , comme chez les hommes. Le tableau des vengeances de Junon , exposé sans cesse sur les théâtres , propageoit la terreur qu'inspiroit cette formidable déesse. L'Europe , l'Asie , l'Afrique , les peuples barbares (1) comme les policés , l'honorèrent & la craignirent à l'envi. On la regardoit comme une reine ambitieuse , fière , jalouse , partageant le gouvernement du monde avec son époux , assistant à tous ses conseils , & redoutée de lui-même.

Un hommage si universel , qui n'est pas sans doute le plus flatteur que l'on ait rendu à la beauté faite pour séduire & non pour effrayer , prouve du moins que dans les idées des premiers hommes le trône du monde fut partagé entre les deux sexes. (2) Un écrivain illustre , du siècle passé , a été plus loin ; il n'a pas fait difficulté de dire que cette prééminence de Junon sur les autres dieux

(1) Elle étoit particulièrement honorée dans les Gaules & dans la Germanie sous le titre de Déesse-mère.

(2) On retrouveroit dans l'antiquité beaucoup d'usages qui confirmeroit cette opinion. A Lacédémone ,

étoit la véritable source d'où provenoient les excès d'adoration où des chrétiens sont tombés envers la sainte Vierge. Erasme lui-même a prétendu que la coutume de saluer la Vierge en chaire , après l'exorde du sermon , venoit des anciens. En général , les hommes cherchent à joindre aux idées spirituelles du culte , des idées sensibles qui les flattent , & qui bientôt après étouffent les premières. Ils rapportent , & sont bien forcés de rapporter tout à leurs idées , puisqu'ils ne peuvent saisir qu'en raison de ces idées ; or ils savent qu'en tout pays on ne tire de la boue & de l'affection des rois rien autre chose que ce qu'ont résolu leurs ministres ; ils croient Dieu bon , mais mené , & envisagent la cour céleste sur le modele des autres. De là le culte de la Vierge bien plus approprié à l'esprit humain que celui du grand Être , aussi inexplicable qu'incompréhensible.

Aussi lorsque le peuple d'Éphèse eut appris que les peres du concile avoient décidé que l'on pour-

par exemple , quand on alloit consommer le mariage , la femme mettoit un habit d'homme , parce que c'est la femme qui met les hommes au monde.

En Egypte , dans les contrats de mariages entre souverains , la femme avoit l'autorité du mari , (Diod. d. sic. l. I , ch. XXVII.) &c. &c.

roit appeller la Vierge *Sainte*, il fut transporté de joie. Dès-lors on rendit à la Mere de Dieu des hommages singuliers ; toutes les aumônes furent pour elle , & J. C. n'eut plus d'offrandes. Cette ferveur n'a jamais cessé entièrement. Il y a en France trente-trois cathédrales dédiées à la Vierge , & trois métropolitaines. Louis XIII lui consacra sa personne , sa famille , son royaume. A la naissance de Louis XIV il envoya le poids de l'enfant en or à Notre-Dame de Lorette , qu'on peut , sans impiété , croire s'être très-peu mêlée de la grosse d'Anne d'Autriche.

Quelque chose de plus singulier que tout cela , c'est que dans le second siecle de l'église on fit le Saint-Esprit du sexe féminin. En effet , *rouats touach* , qui en hébreu veut dire *esprit* , est féminin , & ceux qui furent de ce sentiment s'appelloient les *Eliésaïtes*.

Sans donner aucun prix à cette opinion erronnée , je remarquerai que les Juifs n'ont jamais eu d'idées du mystere de la Trinité. Les apôtres mêmes ont été fortement persuadés du dogme de l'unité de Dieu sans modifications ; ce n'est que dans les derniers momens que J. C. leur a révélé ce mystere. Or , quand Dieu a voulu envoyer sur la terre l'une des trois personnes de la Trinité , il pouvoit l'envoyer sans l'incarner ; il pouvoit en-

voyer la personne du Pere , ou du Saint-Esprit , comme du Fils ; il pouvoit l'incarner dans un homme comme dans une fille. Le choix divin semble une sorte de préférence ou d'attention pour la femme. J. C. a eu une mere , il n'a point eu de pere. La premiere personne à qui il parla fut la Samaritaine ; la premiere à laquelle il se montra après sa résurrection fut Marie - Madeleine , &c. Enfin , le Sauveur a toujours eu pour les femmes une prédilection bien honorable à leur sexe.

Mais l'hommage vraiment flatteur pour lui , l'invention vraiment utile pour les sociétés , feroit que l'on trouvât les moyens les plus propres à rendre la beauté la récompense de la vertu , à l'en animer elle-même , pour que tous les hommes fussent excités à faire le bien de leurs freres , & par les plaisirs de l'ame & par ceux des sens , pour que toutes les facultés dont l'Être suprême a doué notre espece , concourussent à nous faire aimer ses justes & bienfaisantes loix. Il n'est pas absolument impossible d'arriver un jour à ce but , si vivement désiré par le patriotisme , par la sagesse , par la raison ; mais Dieu , combien nous en sommes loin encore !



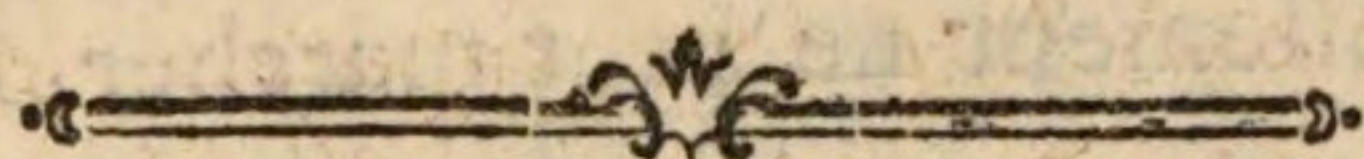
LA TOPROÏDE.

D

LA. TOPROIDE.



LA TOPROÏDE.



LA dépravation des mœurs , la corruption du cœur humain, les égaremens de l'esprit de l'homme sont des textes tellement rebattus par nos rigoristes , que l'on croiroit que le siècle actuel est l'abomination de la désolation ; car la langue françoise ne fournit aucune expression énergique que nos sermoneurs ne nous prodiguent. Cependant si l'on veut jeter un coup-d'œil impartial sur les siècles passés , sur ceux-là même qu'on nous offre pour modeles , je doute que l'on trouve beaucoup à regretter. Nos manieres & nos mœurs , par exemple , valent bien celles du peuple de Dieu ; & je ne fais ce que diroient nos déclamateurs, s'ils voyoient parmi nous une corruption aussi sale que celle qui se rapproche du beau siècle des patriarches.

Je veux que les loix de Moyse aient été sages , justes , bienfaisantes ; mais ces loix assises sur le tabernacle , & dont le but paroît avoir été de lier la société des Hébreux entr'eux par la société de l'homme avec Dieu , prouvent invinciblement que

ce peuple élu , chéri , préféré , étoit bien plus infirme que tout autre , comme nous le montrerons dans la suite de cet article.

On ne réfléchit point assez que tout est relatif. Aucun établissement ne peut marcher selon l'esprit de son institution , s'il n'est dirigé par la loi du devoir , qui n'est autre chose que le sentiment de ce devoir. Le véritable ressort de l'autorité est dans l'opinion , & dans le cœur des sujets ; d'où il suit que rien ne peut suppléer aux mœurs pour le maintien du gouvernement : il n'y a que les gens de bien qui sachent administrer les loix ; mais il n'y a que les honnêtes gens qui sachent véritablement leur obéir. Car outre qu'il est très-facile de les éluder , outre que ceux dont elles sont l'unique conscience sont très-loin de la vertu & même de la probité , celui qui brave les remords fait braver les supplices , châtiment bien moins long que le premier , auquel on peut d'ailleurs toujours espérer d'échapper. Mais quand l'espoir de l'impunité suffit pour encourager à enfreindre la loi , ou quand on est content pourvu qu'on l'ait éludée , l'intérêt général n'est plus celui de personne , & tous les intérêts particuliers se réunissent contre lui ; les vices ont alors infiniment plus de force pour énerver les loix , que les loix pour réprimer les vices. On finit par n'obéir au législateur qu'en apparence.

A cette époque , les meilleures loix font les plus funestes , puisque si elles n'existoient pas , elles seroient une ressource que l'on auroit encore. Foible ressource cependant ! Car les loix plus multipliées font plus méprisées , & de nouveaux surveillans deviennent autant de nouveaux infracteurs.

L'influence des loix est donc toujours proportionnelle à celle des mœurs ; c'est une vérité connue & incontestable ; mais ce mot de *mœurs* est bien vague , & demanderoit une définition.

Les mœurs font & doivent être très-variables d'une contrée à l'autre , absolument relatives à l'esprit national & à la nature du gouvernement. Le caractère des administrateurs y influe beaucoup aussi , & c'est dans tous ces rapports qu'il faut les envisager. Si le prix de la vertu , par exemple , est celui du brigandage ; si les hommes vils font accrédités , les dignités prostituées , le pouvoir ravalé par ses dispensateurs , les honneurs déshonorés , il est certain que la contagion gagnera tous les jours , que le peuple s'écriera en gémissant : *mes maux ne viennent que de ceux que je paie pour m'en garantir* : & que pour s'étourdir il se précipitera dans la corruption que l'on provoquera de toutes parts pour étouffer ses murmures.

Si au contraire les dépositaires de l'autorité

dédaignent l'art ténébreux de la corruption, & n'attendent leurs succès que de leurs efforts, & la faveur publique que de leurs succès, les mœurs seront bonnes & suppléeront au génie du chef; car plus *l'esprit public* a de ressorts, & moins les talens sont nécessaires. L'ambition même est mieux servie par le devoir que par l'usurpation, & le peuple, convaincu que ses chefs ne travaillent que pour son bonheur, les dispense par sa docilité de travailler à l'affermissement du pouvoir.

J'ai dit que les mœurs devoient être relatives à la nature du gouvernement; c'est donc encore sous ce point de vue qu'il en faut juger. En effet, dans une république qui ne peut subsister que par l'économie, la simplicité, la frugalité, la tolérance, l'esprit d'ordre, d'intérêt, d'avarice même, doit dominer, & l'état sera en danger, lorsque le luxe viendra polir & corrompre les mœurs.

Dans une monarchie limitée, au contraire, la liberté sera regardée comme un si grand bien, & comme un bien toujours si menacé que toute guerre, toute opération entreprise pour la soutenir, pour étendre ou défendre la gloire nationale, ne trouvera que peu de contradicteurs. Le peuple sera fier, généreux, opiniâtre; & la débauche &

le luxe le plus effréné n'énervent pas l'esprit public.

Dans une monarchie très-absolue , qui feroit le plus sévère , le plus complet des despotismes , si le beau sexe n'y donnoit pas le ton ; la galanterie , le goût de tous les plaisirs, de toutes les frivolités est tout naturellement & sans danger le caractère national ; & les déclamations vagues sur ces imperfections morales sont vuides de sens.

Ceci posé, examinons rapidement si nos mœurs, & quelques-uns de nos usages comparés avec ceux de plusieurs grands peuples , doivent paroître si détestables. (1)

On voit au premier coup-d'œil dans le lévitique à quel degré le peuple Juif étoit corrompu. On fait que ce mot *lévitique* vient de *Lévi* , qui étoit le nom de la tribu séparée des autres , comme étant spécialement consacrée au culte ; d'où sont venus les lévites ou prêtres , & l'habillement d'aujourd'hui qui porte ce nom, sans être un monument bien authentique de notre piété. Moyse traite dans ce livre des consécérations , des sacrifices , de l'impureté du peuple , du culte , des vœux , &c.

(1) On verra ci-après dans la *Linguan-manie* des choses plus frappantes encore que les mœurs du peuple de Dieu que nous allons exposer.

J'observerai en passant que la forme de la consécration chez les Hébreux étoit singulière. Moïse fit son frere Aaron grand-prêtre. Pour cet effet il égorga un bœuf, trempa son doigt dans le sang, en mit sur l'extrémité de l'oreille droite d'Aaron & sur ses pouces droits. Si l'on voyoit aujourd'hui le cardinal de Rohan consacrer dans la chapelle l'évêque de Senlis, & lui porter avec le doigt du sang tout chaud sur le bout de l'oreille, (1) on ne pourroit guere s'empêcher de se rappeler la gravure de l'abbé Dubois sous la régence ; on le voyoit à genoux aux pieds d'une fille qui prenoit de ce sale écoulement qui afflige les femmes tous les mois, pour lui en rougir la calotte & le faire cardinal.

Tout le chapitre XV du lévitique ne roule que sur la gonorrhée à laquelle les Hébreux étoient fort sujets. La gonorrhée & la lepre n'étoient pas leurs moins désagréables impuretés ; & ils en avoient assez de réelles, sans en créer tant d'imaginaires. Par exemple, une femme étoit plus impure pour avoir mis au monde une fille plutôt qu'un garçon. (2) Voilà une singularité aussi peu raisonnable que bizarre.

(1) Lev. ch. VIII, v. 24.

(2) Ibid. ch. XII, v. 5.

Les Hébreux forniquoient avec les démons sur la forme des chevres ; (1) ces démons mal appris ufoient là d'une vilaine métamorphose.

Un fils couchoit avec sa mere & prêtoit *main-forte* à son pere : (2) nous ne portons pas encore à ce degré l'amour filial. Un frere voyoit sans scrupule sa sœur dans la plus profonde intimité. (3)

Un grand-pere habitoit avec sa petite-fille. (4) Ce qui n'étoit pas très-anacréontique.

On couchoit avec sa tante , (5) avec sa bru , (6) avec sa belle-sœur , (7) ce n'étoient là que peccadilles ; enfin on jouissoit de sa propre fille. (8)

Les hommes se polluoient devant la statue de Moloch , (9) puis on trouva que cette semence inanimée n'étoit pas digne de la statue ; on finit par lui offrir en sacrifice l'enfant tout venu.

(1) Lév. ch. XVII, v. 7.

(2) Ibid. ch. XVIII, v. 7.

(3) Idem, v. 9.

(4) Id. v. 10.

(5) Id. v. 12.

(6) Id. v. 15.

(7) Id. v. 16.

(8) Id. v. 17.

(9) Id. v. 21. *De semine tuo non dabis idolo Moloch ; & ch. XX, v. 3 ; Qui polluerit sanctuarium,*

Les hommes se servoient de femmes entr'eux (1) comme les pages du régent.

Ils ufoient de toutes les bêtes, (2) & le beau sexe se faisoit servir par les ânes, les mulets, &c. (3) Ce qui étoit d'autant plus mal-honnête que l'on paroïssoit avoir formé la tribu des prêtres de manière à intéresser les femmes mal pourvues. On ne recevoit point lévites les boiteux, les bossus, les chassieux, les lépreux; ceux qui avoient le nez trop petit, tors, &c. il falloit un beau nez. (4)

On voit par cet échantillon ce qu'étoient les mœurs du peuple de Dieu; il est certain qu'on ne peut les comparer à nos manières. Mais il ne me paroît pas que d'après cette esquisse d'un parallèle, qu'on pourroit pousser beaucoup plus loin, il y ait tant à se récrier sur ce qui se passe de nos jours.

Les esprits forts ne sont guere moins exagérateurs en parlant de nos coutumes superstitieuses, que les prédicateurs en invectivant contre nos

(1) Lév. ch. XVIII, v. 22. *Cum masculo coïtu femineo.*

(2) Id. v. 23. *Omni pecore.*

(3) *Mulier jumento.* Et l'on fait que dans l'écriture sainte, *jumentum* veut dire bêtes d'aides: *adjuvantes*; d'où jument.

(4) Lévit. ch. XXI, v. 18.

vices. Nous avons le triste avantage de n'avoir été surpassés par aucune nation dans les fureurs du fanatisme ; mais les délires de la superstition ont été portés plus loin dans d'autres religions.

On ne voit pas chez nous de contemplatifs, qui sur une natte attendent en l'air que la lumière céleste vienne investir leur ame. On ne voit point d'énergumènes prosternés qui frappent du front contre terre pour en faire sortir l'abondance ; de pénitens immobiles & muets comme la statue devant laquelle ils s'humilient. On n'y voit point étaler ce que la pudeur cache, sous le prétexte que Dieu ne rougit pas de sa ressemblance ; ou se voiler jusqu'au visage, comme si l'ouvrier avoit horreur de son ouvrage ; nous ne tournons point le dos au midi à cause du vent du démon ; nous n'étendons pas les bras à l'orient pour y découvrir la face rayonnante de la divinité ; nous n'apercevons pas, du moins en public, de jeunes filles en pleurs meurtrir leurs traits innocens, pour appaiser la concupiscence, par des moyens qui le plus souvent la provoquent ; d'autres étalant leurs plus secrets appas attendre & solliciter dans la posture la plus voluptueuse les approches de la divinité ; de jeunes hommes pour amortir leurs sens s'attacher aux parties naturelles un anneau proportionné à leurs forces ; quelques-uns arrêter la tentation par l'opéra-

tion d'Origene, & suspendre à l'autel les dépouilles de cet horrible sacrifice. . . . Nous sommes assurément bien éloignés de tous ces écarts.

Que diroient nos déclamateurs, si des bois sacrés plantés auprès de nos églises comme autour de leurs temples, étoient le théâtre de toutes les débauches ? si l'on obligeoit nos femmes à se prostituer, au moins une fois, en l'honneur de la divinité ? Et l'on peut juger si la dévotion naturelle au beau sexe lui permettoit, au tems où c'étoit la coutume, de s'en tenir là.

S. Augustin rapporte, dans sa Cité de Dieu, (1) que l'on voyoit au capitol des femmes qui se destinoient aux plaisirs de la divinité dont elles devenoient communément enceintes ; il se peut que chez nous aussi plus d'un prêtre desserve plus d'un autel ; mais du moins il ne se déguise pas en dieu. L'illustre pere de l'église que je viens de citer ajoute dans le même ouvrage plusieurs détails qui prouvent, que si la religion couvre chez les modernes bien des séductions, le culte des anciens n'étoit pas du moins aussi décent que le nôtre. En Italie, dit-il, & sur-tout à Lavinium, dans les fêtes de Bacchus, on portoit en procession des membres virils, sur lesquels la matrone la plus respectable

(1) Liy. VI. ch. IX.

mettoit une couronne. Les fêtes d'Isis étoient tout aussi décentes.

S. Augustin donne au même endroit une longue énumération des divinités qui présidoient au mariage. Quand la fille avoit engagé sa foi , les matrones la conduisoient au dieu Priape , dont on connoît les propriétés surnaturelles : on faisoit assiseoir la jeune mariée sur le membre énorme du dieu : là , on ôtoit sa ceinture & l'on invoquoit la déesse *Virginientis*. Le dieu *Subigus* soumettoit la fille aux transports du mari. La déesse *Prémala* la contenoit sous lui pour empêcher qu'elle ne remuât trop. (On voit que tout étoit prévu , & que les filles Romaines étoient bien disposées.) Enfin venoit la déesse *Pertunda* , ce qui revient à Perforatrice , dont l'emploi , dit S. Augustin , étoit d'ouvrir à l'homme le sentier de la volupté. Heureusement cette fonction étoit donnée à une divinité femelle ; car , comme le remarque très-judicieusement l'évêque d'Hippone , le mari n'auroit pas souffert volontiers qu'un dieu lui rendît ce service , & qu'il lui donnât du secours dans un endroit où trop souvent il n'en a pas besoin.

Encore une fois , nos coutumes sont-elles moins décentes que celles-là ? Et pourquoi exagérer nos torts & nos foiblesses ? Pourquoi porter la terreur dans l'ame des jeunes filles , & la méfiance dans

celle des maris ? Ne vaut-il pas mieux tout adoucir , tout concilier ? Ces bons casuistes sont plus accommodant que cela ! Lisez entre tant d'autres le jésuite Filliutius, qui a discuté avec une extrême sagacité jusqu'à quel degré peuvent se porter les attouchemens voluptueux , sans devenir criminels. Il décide , par exemple , qu'un mari a beaucoup moins à se plaindre , lorsque sa femme s'abandonne à un étranger d'une manière contraire à la nature , que quand elle commet simplement avec lui un adultere & fait le péché comme Dieu le commande ; *parce que* , dit Filliutius , *de la première façon on ne touche pas au vase légitime , sur lequel seul l'époux a des droits exclusifs. . . .* O qu'un esprit de paix est un précieux don du ciel !



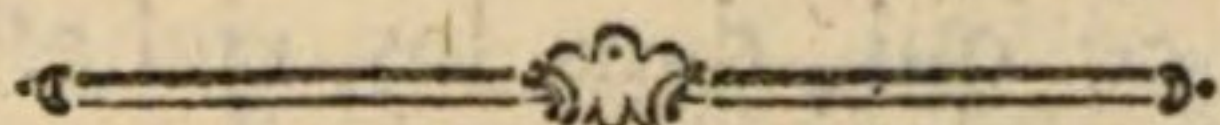
LE THALABA.

LE THALABA.

LE



LE THALABA.



UN des plus beaux monumens de la sagesse des anciens , est leur gymnastique. C'est par-là sur-tout qu'ils paroissent avoir été plus curieux de prévenir que de punir. Grande science en politique ! Les ennemis , disoient les Athéniens , sont faits pour punir les crimes , les citoyens pour maintenir les mœurs. De là l'attention prévoyante & salutaire sur l'éducation de la jeunesse. La premiere explosion des passions & leur fougue donnent à cet âge impétueux les plus fortes secousses ; il lui faut une éducation mâle , mais dont l'âpreté soit adoucie par de certains plaisirs , analogues au grand objet de former des hommes. Or , il n'y a que les exercices du corps , où se trouve cet heureux mélange de travail & d'agrément , dont la partie constante occupe , amuse , fortifie le corps & par conséquent l'ame.

Dans les pays où les fortunes sont très-inégales , les dernieres classes de la société sont toujours assez stimulées par le besoin , pour ne pas redouter l'engourdissement de l'oisiveté & la mollesse qui

en est la suite. Mais les riches en sont presque inévitablement la proie , si une institution universelle & publique ne les soumet pas à une éducation active, qui soit un foyer continuel d'émulation , & une digue contre ce qui, dans les richesses , & leur jouissance , & leur abus , tend sans cesse à énerver. Les sentimens énergiques & généreux germent rarement dans des corps affoiblis , & l'ame d'un Spartiate seroit bien mal logée dans le corps d'un Sybarite. Aussi tous les peuples féconds en héros ont été ceux dont l'éducation martiale , les institutions fortes , la gymnastique perfectionnée & dirigée selon les vues politiques du gouvernement , aiguisoient l'émulation & la vigueur.

Ces institutions précieuses sont presque oubliées aujourd'hui. A Paris, par exemple, il y a bien quarante mille filles enregistrées à la police pour éduquer la jeunesse ; mais il n'y a pas dans cette immense capitale une seule bonne académie où l'on puisse apprendre à monter à cheval ; aucun exercice , si ce n'est l'escrime , la danse & la paume , n'y sont pratiqués , & nous avons su rendre ceux-là assez nuisibles. Il suit de là & de bien d'autres causes , que je ne prétends point énumérer , que nos passions , ou plutôt nos desirs & nos goûts , (car nous n'avons guere de passions) l'emportent , & de beaucoup , sur toute vertu morale.

Parmi ces desirs, le plus violent sans doute est celui qui porte un sexe vers l'autre. Cet appétit nous est commun avec tout ce qui est créé, animé ou non animé. La nature a veillé en mere tendre & prévoyante, à la conservation de tout ce qui existe. Mais il est arrivé parmi les hommes, ces êtres par excellence, qui le plus souvent ne paroissent doués d'intelligence que pour en abuser, ce qu'on n'a jamais remarqué parmi les autres animaux; c'est de tromper la nature en jouissant du plaisir attaché à la propagation de l'espece, & en négligeant le but de cet attrait; ainsi nous avons séparé la fin des moyens; & l'impulsion de la nature prolongée par les efforts de notre imagination, nous a pressé, sans égard pour les tems, les lieux, les circonstances, les usages, le culte, les coutumes, les loix, toutes les entraves enfin que l'homme s'est données; elle n'a pas consulté davantage le costume des états & des âges; car les vieillards deviennent continens, mais rarement chastes.

Cette maniere d'éluder les fins de la nature a eu différens principes; la superstition qui, de son masque hideux, a couvert presque tous nos vices & nos folies; diverses causes morales; la philosophie même.

Des hérétiques en Afrique s'abstenoient de leurs

femmes , & leur pratique distinctive étoit de n'avoir aucun commerce avec elles. Ils se fondoient , 1^o. sur ce qu'Abel étoit mort vierge , & prirent le nom d'Abéliens. 2^o. Sur ce que S. Paul prêchoit qu'il falloit être avec sa femme comme si l'on n'en avoit point. (1) Aucun délire superstitieux ne sauroit étonner ; mais l'abus de la philosophie à cet égard est bien singulier , c'est l'ouvrage des cyniques.

Il est bizarre que des hommes instruits , & d'une raison exercée , ayant voulu transporter dans la société les mœurs de l'état de nature , qu'ils n'aient point apperçu , ou qu'ils se soient peu souciés du ridicule qu'il y avoit à affecter parmi des hommes corrompus & délicats , la rusticité des siècles de l'animalité. Des femmes mêmes séduites par une philosophie si grotesque , ou plutôt par l'amour qu'inspiroient les auteurs de cette doctrine , (2) lui sacrifient cette honte , cette pudeur mille fois plus enracinée dans le cœur des femmes que la chasteté même.

Tant qu'il ne s'agissoit que du devoir conjugal , les cyniques avoient du moins quelques sophismes à alléguer. Mais quand Diogene , qui déraisonnoit

(1) Aux Cor. 6 , 7 , 8 , 29.

(2) Hypparchia , &c.

avec beaucoup de raison, transporta cette morale au fond de son tonneau, quels purent être ses sophismes ? L'orgueil de braver les préjugés, & l'espece de gloire que l'homme esclave en tout & toujours ami de l'indépendance, y attache, furent apparemment ses vrais motifs. L'ombre du secret, de la honte, des ténèbres lui auroit attiré des dénominations injurieuses, des persécutions ; son impudence l'en garantit. Comment imaginer qu'un homme pense qu'il y ait du mal à faire & à dire ce qu'il fait & dit au grand jour ? Comment poursuivre un homme qui vous dit froidement :
 « c'est un besoin très-impérieux ; je suis heureux
 » de trouver en moi-même ce qui porte les au-
 » tres hommes à faire mille dépenses & mille
 » crimes. Si tout le monde m'eût ressemblé,
 » Troie n'auroit pas été prise, ni Priam égorgé
 » sur l'autel de Jupiter. » Ces raisons & beaucoup d'autres paroissent avoir séduit quelques-uns de ses contemporains. Galien cherche plus à le justifier qu'à le condamner. Il est vrai que la mythologie avoit en quelque sorte consacré l'onanisme. On racontoit que Mercure ayant eu pitié de son fils Pan, qui couroit nuit & jour par les montagnes, éperdu d'amour pour une maîtresse (1) dont il

(1) Écho.

ne pouvoit jouir , lui enseigna cet insipide soulagement que Pan apprit ensuite aux bergers.

Ce qui est plus singulier que l'indulgence de Galien , c'est celle de la fameuse Laïs qui prodiguoit à Diogene , à ce Diogene souillé par tant de jouissances solitaires , les faveurs que toute la Grece auroit payées au poids de l'or , & qui trompa pour lui l'aimable & sage Aristipe. Peut-être s'il lui fût arrivé la même aventure qu'à cette fille qui , ayant trop long-tems fait attendre le cynique , trouva qu'il s'étoit passé d'elle & n'en avoit plus besoin , peut-être Laïs se feroit-elle montrée plus sévère contre l'onanisme ?

On fait d'où vient ce mot *onanisme* : *Onan* dans l'Écriture sainte répandoit sa semence sur la terre ; (1) mais ses raisons pouvoient être préférables à celles de Diogene. Juda eut de Sué trois fils : Her , Onan & Séla. Il voulut postérité ; il s'y prit singulièrement , mais il en vint à bout. Il fit épouser son fils aîné Her à Thamar ; Her étant mort sans enfans , Juda voulut qu'Onan couchât avec sa belle-sœur , à condition que ses enfans s'appelleroient Her du nom de l'aîné. Onan refusa , & pour éluder les fins de la nature , chaque fois qu'il couchoit avec Thamar , il commençoit par ré-

(1) Gen. ch. XXXVIII.

pandre de côté sa libation. Il mourut. Juda fit épouser à Thamar son troisieme fils Séla, qui mourut encore sans enfans. Juda s'obstina & se chargea de la besogne dont il paroît avoir été très-digne, car il engrossa sa fille, de maniere qu'elle conçut deux jumeaux. Le premier présenta sa main sur laquelle la sage-femme noua un ruban d'écarlate, comme devant être l'ainé; mais ce petit bras se retira & l'autre enfant parut le premier; d'où il fut appelé Pharès. (1)

Les peres voient la figure de Noé dans Pharès; Noé, représentation de J. C. qui a paru comme le petit bras, & dont le corps ne devoit naître que pour la nouvelle loi. Mais ce que les peres voient de plus clair à tout cela, c'est que par l'aventure de la semence qu'Onan déposoit de côté, J. C. se trouve né de Ruth étrangere, Rahab courtisane, Bethsabée adultere, & Thamar incestueuse du pere à la fille. (2) Mais revenons.

On voit que l'onanisme est, sinon consacré, du moins étayé par de grands & antiques exemples.

Les causes morales qui le provoquent le plus communément, sont ou la crainte de donner la

(1) Celui qui avoit le ruban & sortit le second, fut nommé Zara, qui veut dire Orient.

(2) Saci, page 817, édit. in-8.

vie à des êtres, qui par des circonstances particulières feroient malheureux, ou celle des contacts vénéneux; car on croit, sans que cela soit bien prouvé, que le virus ne fait aucune impression sur les parties du corps qui sont revêtues de la peau toute entière; mais seulement sur celles qui en sont dépourvues.

Ces circonstances & beaucoup d'autres poussant à ne céder à ce sentiment si vif, qui porte l'homme à la propagation de lui-même, qu'en négligeant le but de la nature, les moyens de la tromper sont devenus passion chez quelques-uns, besoin chez beaucoup d'autres. Le sommeil provoque aux célibataires les songes les plus voluptueux; l'imagination aiguillée & flattée par ces illusions décevantes, qui conduisent à une réalité mutilée, mais aussi dépourvue des inconvéniens qui rendent souvent si dangereux un bonheur plus complet, a embrassé avec ardeur cette manière de donner le change à ses desirs. Les deux sexes rompant en quelque sorte les liens de la société, ont imité ces plaisirs auxquels ils se refusoient à regret, & les remplaçant par leurs propres efforts, ils ont appris à se suffire. Ces plaisirs isolés & forcés sont devenus une passion violente par la commodité de l'assouvir, qui a tourné à son profit la force de l'habitude, si puissante sur l'humanité. Alors ils sont

devenus très-dangereux , tant qu'ils n'ont été déterminés que par le besoin , quand une imagination plus voluptueuse que bouillante les a produits. Aucun accident n'en a été la suite ; il n'y a point eu de mal physique à ce penchant , & la morale en certains cas auroit pu lui montrer quelque indulgence. (1) Les anciens juges , peut-être peu scrupuleux , mais juges philosophes , pensoient que lorsqu'on le contenoit dans ces bornes , on ne violoit pas la continence. Galien soutient , comme on a vu , que Diogene qui recouroit publiquement à ce secours , étoit fort chaste ; il n'usoit de cette pratique , dit-il , que pour éviter les inconvéniens de la semence retenue.

Mais il est bien rare que dans ce qu'on accorde aux sens on garde un juste milieu. Plus on se livre à ses desirs , plus on les aiguise ; plus on leur obéit , plus on les irrite. Alors l'ame enivrée de mollesse & continuellement absorbée dans des idées voluptueuses , détermine sans cesse les esprits ani-

(1) Le marquis de Santa-Crux , par exemple , commence son livre de l'Art de la guerre par dire : *que la premiere qualité indispensable à un grand général , c'est de savoir se br. le v.* , parce que cela épargne dans une armée , & sur-tout dans une ville de guerre , tous les caquetages & les indiscretions de femmes qui finissent toujours par tout perdre.

maux à se porter au siège de la jouissance. Les parties qui produisent le plaisir deviennent plus mobiles par les attouchemens répétés , plus dociles aux écarts de l'imagination ; les érections deviennent continuelles , les pollutions fréquentes & la disperdition de la vie excessive.

Il arrive trop souvent que la passion dégénère en fureur. Les objets qui lui sont analogues & l'alimentent se présentent sans cesse à l'esprit ; or, on ne peut croire à quel point cette attention à un seul objet énerve , affoiblit. D'ailleurs cette situation des parties de la génération entraîne , même sans pollution , une très-grande dissipation des esprits animaux. Les érections trop rapprochées , lors même qu'elles ne sont pas suivies de l'évacuation de la semence , épuisent prodigieusement. Il y a en ce genre des exemples frappans & incontestables. Il faut encore observer que l'attitude des onanistes ne contribue pas peu à l'affoiblissement qui résulte de leurs opérations solitaires , & à l'irritabilité des organes. La nature ne peut jamais perdre ses droits , ni laisser outrager impunément ses loix. Des jouissances partagées , même excessives , seront plutôt supportées par elle , qu'un stratagème stérile par lequel on s'efforce de la contraindre. La satisfaction de l'esprit & du cœur aide une promptre réparation des pertes que les délires

de l'imagination occasionnent & ne peuvent jamais remplacer.

Mais la morale est toujours foible contre la passion. Quand ce goût bizarre a été connu, on s'est beaucoup plus occupé à perfectionner ce qui pouvoit le satisfaire, qu'à réfléchir sur ce qui pourroit le réprimer ; & l'on a senti que les deux sexes s'aidant mutuellement, devoient rapprocher davantage la jouissance isolée, des charmes d'une jouissance mutuelle.

Cet art singulier fut cultivé de tout tems, & l'est encore dans la Grece. Il y est d'usage de s'assembler après les repas. On se couche en rond sur un grand tapis ; tous les pieds sont dirigés vers le centre, où dans la saison froide on établit un trépied qui porte un brasier. Un second tapis vous recouvre jusqu'aux épaules : là les jeunes Grecques trouvent le moyen de se déchauffer sans qu'on s'en apperçoive, & rendent aux hommes, avec leurs pieds, un service dont beaucoup de femmes s'acquittent très-gauchement avec leurs mains.

En effet, ce talent n'est pas donné à toutes. Quelques-unes en ont fait à Paris une étude particulière, après une expérience consommée & une multitude d'essais. Aussi les jeunes filles qui ont la noble émulation de prétendre à une réputation en ce genre, ont grand soin d'aller prendre des leçons ; mais

toutes n'y réussissent pas. Il est certain qu'il s'offre ici des difficultés de plus d'un genre.

Il ne s'agit pas d'un sentiment que l'être de la fille transmette; elle ne fait que le provoquer. Ce n'est pas une sensation qu'elle communique par l'impulsion de son corps; c'est une sensation que l'homme doit goûter en lui-même par l'imagination de cette fille, & qui ne devient exquise qu'autant qu'elle peut par son art prolonger la jouissance. Ce plaisir s'éteint avec l'acte, parce que l'homme jouit seul. Les délices du plaisir de la nature, au contraire, précèdent & suivent l'union intime des amans. La fille qui préside à la jouissance partielle, ne doit donc s'occuper qu'à amener, exciter, entretenir une situation qui lui est étrangère, puis à la suspendre, à en retarder l'effet loin de l'accélérer, bien moins encore de le provoquer. Toutes ses caresses doivent être modifiées avec des nuances infiniment délicates; la complaisante prêtresse ne peut pas s'abandonner à ces transports bouillans qu'elle se permettroit si elle étoit unie au sacrificateur.

On sent bien que ce procédé ne sauroit avoir lieu vis-à-vis de ces jeunes gens fougueux que leur impétuosité entraîne, & qui ne recherchent dans ces sortes de jouissances que la convulsion du plaisir; il ne peut servir qu'avec ceux en qui, dans un

âge mûr, le grand feu du tempérament se trouve amorti & l'imagination plus exercée : ils veulent jouir du plaisir avec toutes les sensations & les nuances qu'offre ce genre de volupté.

Il y a parmi les hommes, tout aussi bien que chez les femmes, une très-grande variété de tempérament ; quelques-uns sont d'une lasciveté que l'on ne sauroit exprimer. Ceux qui avec du tempérament savent se contenir & ont le gland recouvert, conservent une salacité digne des anciens satyres : la raison en est simple ; le gland qui forme le siège de la volupté, s'entretient dans un état de sensibilité exquise, par le séjour continuel de la liqueur lymphatique qui le lubrifie, au lieu qu'il devient dur & calleux avec l'âge chez ceux qui l'ont découvert, qu'on a circoncis ou qui ont naturellement le prépuce plus court ; car chez eux cette liqueur préparatoire qui s'échappe existe en pure perte.

Or une fille instruite dans l'art du Thalaba, ne se conduira pas avec un homme de cette classe comme avec un autre. Figurez-vous les deux acteurs nus dans une alcove entourée de glaces & sur un lit à pente suivie ; la fille adepte évite d'abord avec le plus grand soin de toucher les parties de la génération : ses approches sont lentes, ses embrassemens doux, les baisers plus tendres que

lascifs , les coups de langue mesurés , le regard voluptueux , les enlacements de ses membres pleins de grace & de mollesse ; elle excite des doigts un léger prurit sur les bouts des tetons ; bientôt elle apperçoit que l'œil devient humide ; elle sent que l'érection est par-tout établie ; alors elle porte légèrement le pouce sur l'extrémité du gland qu'elle trouve baigné de sa liqueur lymphatique ; de cette extrémité le pouce descend doucement sur la racine , revient , redescend , fait le tour de la couronne ; elle suspend ensuite , si elle s'apperçoit que les sensations augmentent avec trop de rapidité ; elle n'emploie alors que des tetillations générales ; & ce n'est qu'après les attouchemens simultanés & immédiats de la main , puis des deux , & les approches de tout son corps , que l'érection devenant trop violente , elle juge l'instant dans lequel il faut laisser agir la nature ou l'aider , ou la provoquer pour arriver au but ; parce que le spasme qui s'établit dans l'homme devient si vif & l'appétit sensitif si violent , qu'il tomberoit en syncope si l'on n'y mettoit fin.

Mais pour atteindre à ce genre de perfection , à ce ton de jouissance , il faut que cette fille s'oublie pour étudier , suivre & saisir toutes les nuances de volupté que l'ame du Thalaba parcourt , pour user des raffinemens successifs qu'exigent ces ac-

croissemens de jouissances qu'elle a fait naître. On ne parvient ordinairement à quelque degré de perfection dans cet art, que par un tact fin, par un toucher précis. qui dans ces occasions sont les seuls & véritables juges.... Mais qui le fera du résultat de cette œuvre de volupté? --- Sera-ce Martial, le licentieux Martial? Je l'entends s'écrier :

*Ipsam crede tibi naturam dicere rerum,
Istud quod digitis, pontice, perdis, homo est. (1)*

La nature elle-même & t'arrête & te crie :
Ce que répand ta main eût mérité la vie.

Cela est beau & vrai : cependant les poètes ne font pas autorité dans les choses qui doivent être décidées par la raison.

Le principe général & peut-être unique de morale, est que *mal est ce qui nuit*. L'adultère n'est pas si loin de la nature, & est un beaucoup *plus grand mal* que l'onanisme. Celui-ci ne sauroit être dangereux qu'à la jeunesse, quand il altère sa santé ; mais il peut souvent être très-utile à la morale ; la perte d'un peu de sperme n'est pas en soi un plus grand mal, n'en est pas même un si grand que celle d'un peu de fumier qui eût pu faire venir un chou. La plus grande partie en est destinée par la

(1) Epig. 42, liv. IX

nature même à être perdue. Si tous les glands devenoient des chênes, le monde feroit une forêt où il feroit impossible de se remuer. Enfin, je dirois à Martial: *vous n'approcheriez donc pas de votre femme quand elle est grosse; car Istud quod vagina, pontice, perdis homo est. Si vous la laissez ainsi jeûner, vous seriez un grand sot & lui feriez beaucoup de peine, ce qui est un grand mal; & de plus vous seriez tout ce que peut être un mari avant qu'elle fut accouchée; ce qui en est un assez petit.*



L'ANANDRYNE.

Il est évident certain, & nous l'avons vu dans
les échanges, (1) qu'Adam fut créé avec les deux
seins. Mais lui donna-t-on le lait ? non ; mais l'E-
criture ne dit point si dans ce contact Adam per-
dit l'un de ses attributs. La Genèse ne s'expliquant
donc point d'un manière précise sur ce sujet, le
système des rabbins a conservé long-temps un
grand nombre de sectateurs.

On a souvent vu le système opposé, qui a sem-
blé à quelques-uns plus vraisemblable. C'est qu'il
y avait trois forces. Deux dans le premier âge

(1) Voyez l'Andryenne.

L'ANNANDRYNE.



L'ANANDRYNE.



LES plus fameux rabbins ont pensé que nos premiers peres avoient les deux sexes & naissoient hermaphrodites pour accélérer la propagation ; mais qu'après un certain tems écoulé, la nature cessa d'être aussi féconde, à l'époque où les substances végétales ne suffirent plus à notre nourriture, & où les hommes commencerent à user de la viande.

Il est d'abord certain, & nous l'avons vu dans ces mélanges, (1) qu'Adam fut créé avec les deux sexes. Dieu lui donna une compagne ; mais l'Écriture ne dit point si dans ce miracle Adam perdit l'un de ses attributs. La Genèse ne s'expliquant donc point d'une manière précise sur ce sujet, le système des rabbins a conservé long-tems un grand nombre de sectateurs.

On a soutenu un système mitigé, qui a semblé à quelques-uns plus vraisemblable. C'est qu'il y avoit trois fortes d'êtres dans le premier âge

(1) Voyez l'Anélytroïde.

du monde ; les uns mâles, les autres femelles ; d'autres mâles & femelles tout ensemble ; mais que tous les individus de ces trois especes avoient chacun quatre bras & quatre pieds, deux visages tournés l'un vers l'autre & posés sur un seul cou, quatre oreilles, deux parties génitales, &c. Ils marchaient droits ; quand ils vouloient courir, ils faisoient la culbute. Leurs excès, leur insolence, leur audace les firent dédoubler ; mais il en résulta un grand inconvénient ; chaque moitié tâchoit sans cesse de se réunir à l'autre, & quand elles se rencontroient, elles s'embrassoient si étroitement, si tendrement, avec un plaisir si délicieux, qu'elles ne pouvoient plus se résoudre à se séparer ; plutôt que de se quitter, elles se laissoient mourir de faim.

Le genre humain alloit périr ; Dieu fit un miracle ; il sépara les sexes & voulut que le plaisir cessât après un court intervalle, afin que l'on fit autre chose que de rester collés l'un à l'autre. Il est arrivé de là, & rien n'est plus simple, que le sexe femelle, séparé du sexe mâle, a conservé un amour ardent pour les hommes, & que le sexe mâle aspire sans cesse à retrouver sa tendre & belle moitié.

Mais il est des femmes qui aiment d'autres femmes ? Rien de plus naturel encore ; ce sont des moitiés de ces anciennes femelles qui étoient doubles. De même certains mâles, dédoublement

d'autres mâles , ont conservé un goût exclusif pour leur sexe. Il n'y a rien là d'étrange, quoique ces couples d'hommes réunis & désunis paroissent bien moins intéressans. Voyez combien quelques connoissances de plus ou de moins doivent donner plus ou moins de tolérance ! Je souhaite que ces idées en imposent aux moralistes déclamateurs. On peut leur citer des autorités graves ; car ce système dont la source est dans Moyse , a été très-étendu par le sublime Platon. Et Louis Leroi , professeur royal à Paris , a fait sur cette matiere de vastes commentaires , auxquels ont travaillé avec succès *Mercerus & Quinquebze* , lecteurs du roi en hébreu.

On ne fera peut-être pas fâché de trouver ici les vers originaux de Louis Leroi.

Au premier âge que le monde vivoit ,
 D'herbe , de gland , trois sortes y avoit
 D'hommes ; les deux , tels qu'ils sont maintenant ,
 Et l'autre double étoit ; s'entretenant
 Ensemblement tant mâle que femelle.
 Il faut penser que la façon fut belle ;
 Car le grand Dieu qui vivre les faisoit ,
 Faits les avoit , & bien s'y connoissoit.
 De quatre bras , quatre pieds & deux têtes ,
 Etoient formées ces raisonnables bêtes ;
 Le reste vaut mieux pensée que dite ,
 Et se verroit plutôt peinte qu'écrite.

Chacun étoit de son corps tant aile,
 Qu'en se retournant il se trouvoit baissé;
 En étendant ses bras on l'embrassoit;
 Voulant penser on le contrepensoit.
 En soi voyoit tout ce qu'il vouloit voir,
 En soi trouvoit tout ce qu'il falloit avoir.
 Jamais en lieu, ses pieds porté ne l'eussent,
 Que quand & lui ses passe-tems ne fussent.
 Si de son bien lui plaisoit mal user,
 Facile étoit envers soi s'excuser.
 De lui n'étoit fait ni rapport ni compte,
 Ne connoissoit honnesteté ni honte.
 Si de son cœur fortoient simples desirs,
 Il y entroit tant de doubles plaisirs;
 Qu'en y pensant chacun est incité
 A maintenir que la félicité,
 Fut de tel tems, & le siècle doré.

Antoinette Bourignon, dans sa préface du *Nouveau ciel*, adopte aussi ce système, qui paroît de nature à être regretté du beau sexe. Elle attribue au péché ce triste dédoublement, & dit qu'il a défiguré dans les hommes l'œuvre de Dieu; & qu'au lieu d'hommes qu'ils devoient être, ils sont devenus des monstres de nature, divisés en deux sexes imparfaits, impuissans à produire seuls leurs semblables, comme se reproduisent les plantes, qui sont bien plus favorisées & parfaites en cela que l'espèce humaine, condamnée à ne se propager que par la réunion momentanée de deux

êtres qui, s'ils éprouvent alors quelques délices, ne peuvent achever ce grand œuvre de la reproduction qu'avec tant de douleurs.

Quoi qu'il en soit de ces idées, on a vu encore de nos jours des phénomènes analogues qui portent à croire que la tradition de Moyse n'est pas une chimère. L'un des plus étonnans est celui d'un moine à Issoire en Auvergne, où le cardinal de Fleury fit exiler en 1739 le garde-des-sceaux Chauvelin. Ce moine avoit les deux sexes; on lit dans le couvent ces vers à son sujet :

J'ai vu vif, sans fantôme,

Un jeune moine avoir

Membre de femme & d'homme,

Et enfant concevoir.

Par lui seul en lui-même,

Engendrer, enfanter,

Comme font autres femmes,

Sans outils emprunter.

Cependant les registres du couvent portent que ce moine ne s'engrossa point lui-même; il n'avoit pas été tout à la fois agent & patient. Il fut livré à la justice & détenu jusqu'à sa délivrance. Néanmoins le registre ajoute ces mots remarquables :
 « ce moine appartenoit à monseigneur le cardinal de Bourbon; il avoit les deux sexes, & de
 » chacun d'iceux s'aida tellement, qu'il devint
 » gros d'enfans.

Je fais que l'on peut instituer une différence entre l'hermaphrodite proprement dit & l'androgyné. L'androgyné & l'hermaphrodite, pure invention des Grecs qui vouloient & savoient tout embellir, ont été célébrés, ainsi à l'envi par tous les poètes qui en faisoient des descriptions charmantes, tandis que les artistes les représentoient sous les formes les plus agréables & les plus propres à réveiller les sentimens de la volupté. Tandore ne réunissoit que les perfections de son sexe. L'hermaphrodite réunit toutes les perfections des deux sexes. C'est le fruit des amours de Mercure & de Vénus, comme l'indique l'étymologie du nom. (1) Or Vénus étoit la beauté par excellence, Mercure à sa beauté personnelle joignoit l'esprit, les connoissances & les talens. On se forme l'idée d'un individu en qui toutes ces qualités se trouvent rassemblées, & on aura celle de l'hermaphrodite, tels que les Grecs ont voulu le représenter. Les androgynes au contraire, sous la véritable acception de leur nom, ne sont que des participans aux deux sexes, que l'on a nommé hermaphrodite que parce que les anciens avoient feint que le fils de Mercure & de Vénus avoit les deux

(1) Lucian. t. I. dialog. deor. XV & 2. Diodor. Sic. l. IV, p. 252, éd. Westhling.

fexes. Mais il n'en est pas moins vrai que comme il y a eu de tout tems des femmes qui ont tiré un grand parti de cette conformité androgyne, elles ont su la rendre précieuse. Lucien, dans un de ses dialogues, instruit deux courtisannes, dont l'une dit à l'autre : *j'ai tout ce qu'il faut pour contenter tes desirs* ; à quoi celle-ci répond : *tu es donc hermaphrodite ?* (1) S. Paul reproche ce vice aux femmes Romaines. (2) On a peine à croire ce qu'on lit dans Athénée sur les excès de ce genre, commis par ces femmes. (3) Aristophane, Plaute, Phedre, Ovide, Martial, Tertullien & Clément d'Alexandrie les ont désignés d'une manière plus ou moins directe, & Sénèque les accable d'une effroyable imprécation. (4)

Les hermaphrodites parfaits sont à présent très-rares ; ainsi il paroît que la nature ne produit plus de ces hommes androgynes ; mais il faut convenir que l'on remarque fréquemment des effets de ces dédoublemens que nous venons d'expliquer : de tout tems & dans l'antiquité la plus reculée, comme dans les siècles plus voisins de nos jours,

(1) Dialog. Meret. V.

(2) Ad Rom. cap. I.

(3) Lib. IV. cap. XVI.

(4) *Dii illas deceque male perdant ! Adio perversum commentæ genus impudicitive ! Viros meunt.* (Epist. XCV.)

on a vu la passion la plus décidée de femme à femme. Lycurgue, ce sévère Lycurgue, qui rêva des choses si bizarres & si sublimes, faisoit représenter publiquement des jeux qu'on appelloit *gymnopédies*, où les jeunes filles paroissoient nues : les danses, les attitudes, les approches, les enlacements les plus lascifs leur étoient enseignés. La loi punissoit de mort les hommes qui auroient été assez téméraires pour les approcher. Ces filles habitoient entr'elles jusqu'à ce qu'elles se mariaissent : le but du législateur étoit apparemment de leur apprendre l'art de sentir, qui embellit beaucoup celui d'aimer ; de les instruire de toutes les nuances de sensations que la nature indique, ou dont elle est susceptible ; en un mot, de les exercer entre elles, de manière à tourner un jour au profit de l'espèce humaine tous les raffinemens qu'elles s'enseignoient mutuellement. Enfin, on leur apprenoit à être amoureuses avant d'avoir un amant ; car on est amoureuse sans amour, comme on assure quelquefois, qu'on aime sans être amoureuse. N'a pas du tempérament qui veut ; n'aime pas qui veut : c'est une morale de ce genre que Lycurgue a développée dans ses loix : c'est cette morale qu'Anacréon a éparpillée dans ses immortels badinages comme les feuilles de la rose. Qui se feroit attendu à trouver Anacréon & Lycurgue dans les mêmes

principes ? Sapho , avant le poète de Theos , les avoit réduits en systême pratique & en avoit décrit les symptomes. O quelle peintre & quelle observatrice étoit cette belle dévorée de tous les feux de l'amour !

Cette Sapho , qui n'est guere connue que par les fragmens de ses poésies brûlantes & ses amours infortunés , peut être regardée comme la plus illustre des tribades. On compte du nombre de ses tendres amies les plus belles personnes de la Grece , (1) qui lui inspirerent des vers. Anacréon assure qu'on y trouve tous les symptomes de la fureur amoureuse. Plutarque apporte un de ces morceaux de poésie en preuve que l'amour est une fureur divine qui cause des enthousiasmes plus violens que ne l'étoient ceux de la prêtresse de Delphes , des Bacchantes & des prêtres de Cybele ; qu'on juge quelle flamme brûloit le cœur qui inspiroit ainsi ! (2)

Mais Sapho , long-tems amoureuse de ses compagnes , les sacrifia à l'ingrat Phaon qui la réduisit

(1) Thelesyle , Amythone , Atthys , Anactorie , Cydno , Mégare , Pyrrine , Andromede , Mnaïs , Cyrine , &c.

(2) On lisoit aux pieds de la statue de Sapho , par Silanion : *Sapho qui a chanté elle-même sa lubricité , & qui fut amoureuse à la rage.*

au désespoir. N'auroit-il pas mieux valu pour elle continuer à poursuivre des conquêtes que les familiarités facilitées par la conformité du sexe, les sûretés qu'il procure & l'ascendant de son esprit devoient lui rendre si aisées? D'autant qu'elle étoit douée de tous les avantages que l'on peut desirer dans cette passion, à laquelle la nature sembloit l'avoir destinée; car elle avoit un clitoris si beau, qu'Horace donnoit à cette femme célèbre l'épithète de *mascula*; c'est dire en françois, *femme homme*.

Il paroît que le college des *Vestales* peut être regardé comme le plus fameux ferrail de tribades qui ait jamais existé, & l'on peut dire que la secte Anandryne a reçu dans la personne de ces prêtresses les plus grands honneurs. Le sacerdoce n'étoit pas un de ces établissemens vulgaires, humbles & foibles dans leurs commencemens, que la piété hasarde & qui ne doivent leur succès qu'au caprice. Il ne se montre à Rome qu'avec l'appareil le plus auguste: vœu de virginité, garde du palladium, dépôt & entretien du feu sacré, (1) symbole de

(1) *Vesta* vient du grec & signifie feu. Les Chaldéens & les anciens Perses appelloient le feu *avesta*. Zoroastre a intitulé son fameux livre, *Avesta*, la garde du feu. La porte des maisons, l'entrée, s'est appelée

la conservation de l'empire , prérogatives les plus honorables , crédit immense , pouvoir sans bornes. Mais combien tout cela eût été payé cher par la privation absolue de ce bonheur , auquel la nature appelle tous les êtres , & les supplices affreux qui attendoient les vestales , si elles succomboient à sa voix ! Jeunes & capables de toute la vivacité des passions , comment y feroient-elles échappées sans les ressources de Sapho , tandis qu'on leur laissoit la liberté la plus dangereuse , & que leur culte même les appelloit à des idées si voluptueuses ? Car on fait que les vestales sacrifioient au dieu *Fascinus* , représenté sous la forme du *Thallum* Egyptien , il y avoit des cérémonies singulieres , observées dans ces sacrifices : elles attachoient cette image du membre viril aux chars des triomphateurs. Ainsi le feu sacré qu'elles entretenoient étoit censé se propager dans tout l'empire par les voies véritablement vivifiantes , mais qu'un tel objet de contemplation étoit peu nécessaire à exposer à la vue de jeunes filles vouées à la virginité !

On voit que les tribades anciennes avoient

vestibule , parce que chaque Romain avoit soin d'entretenir ce feu de vesta à la porte de sa maison. C'est de là sans doute que l'entrée du vagin s'appelle le vestibule du vagin , comme étant le lieu où s'entretient le premier feu de ce temple.

d'illustres modeles. L'abbé Barthelemi, dans ses antiquités palmyreniennes, cite les habits qu'elles affectoient en public: c'étoient, selon lui, (1) l'*énomide* & la *callyptze*. L'*énomide* ferroit étroitement le corps & laissoit les épaules découvertes. Quand à la *callyptze* on ne la connoît que par son nom, comme la *crocote*, la lobbe *tarentine*, l'*anobolé*, l'*encyclion*, la *cécrophale* & les tuniques teintes en couleurs ondoyantes qui désignoient assez bien cette ardeur des tribades qui appetent sans cesse, comme les flots se succedent sans jamais se tarir. Elles arboroiert ces vêtemens suivant les situations dans lesquelles elles se trouvoient. La *callyptze* étoit pour le public extérieur; elles portoient l'*énomide* lorsqu'elles recevoient du monde dans leur intérieur: la *tarentine* serroit dans les voyages; la *crocote* étoit pour le boudoir, lorsqu'elles étoient dans un exercice solitaire; l'*anobolé* pour la tribaderie de tête-à-tête; la *cécrophale* pour les rendez-vous nocturnes; l'*encyclion* pour tenir cercle licentieux; les tuniques teintes pour les grandes confrairies, les orgies; & la couleur de la tunique annonçoit l'office dont la tribade qui la

(1) Je ne doute pas que quelque érudit ne me fasse ici plus d'une difficulté... Mais on n'auroit jamais fini s'il falloit répondre à tout.

portoit étoit chargée pour ce jour. Chaque genre de secours avoit sa couleur ondoyante particulière.

Il est certains cas où la tribaderie a été conseillée par des phyficiens très-savans. On fait que David ne recouvra sa chaleur que par des femmes qui tribadoient par-dessus son corps. Quant à Salomon, il n'employoit, sans doute, ses trois mille concubines qu'à faire exécuter en sa présence des évolutions en grand. De nos jours la chaleur idiopatique se restitue dans le corps humain par les jeux d'une multitude de femmes, au milieu desquelles s'établit celui qui veut recouvrer ses forces. Ce remède étoit conseillé par Dumoulin toujours avec succès. On sent qu'aussi-tôt que le malade ressentoit les effets idiopatiques de la chaleur, il devoit se retirer pour laisser rasseoir & raffermir l'incandescence qui paroissoit se montrer ; autrement il en feroit résulté un effet contraire. Ce système est fondé sur ce que l'homme n'a besoin que de la présence de l'objet pour ressentir l'espece de chaleur dont il s'agit, laquelle le meut plus ou moins fortement, selon qu'il est plus ou moins débilité. En général, la fréquence des accès de cette chaleur vivifiante dure autant & plus que les forces de l'homme. C'est une des suites de la faculté de penser & de se rappeler subitement certaines sensations agréables à la seule inspection des objets qui

les lui ont fait éprouver. Ainsi celle qui disoit , *que si les animaux ne faisoient l'amour que par intervalles , c'est qu'ils étoient des bêtes* , disoit un mot bien plus philosophique qu'elle ne pensoit.

Au reste , en tribaderie , comme en tout , les excès sont nuisibles ; ils énervent au lieu d'exciter. Il arrive aussi quelquefois , à force de recherches , des aventures singulieres & funestes dans ces sortes d'exercices. Il y a peu de tems qu'à Parme une fille accoutumée à tribader avec sa bonne amie , se servit d'une grosse aiguille à tête d'ivoire de la longueur d'un doigt , qui dans les secousses fit fausse route & tomba dans la vessie de *domenica*. Elle n'osa déclarer son aventure , souffrit & patienta ; elle urinoit goutte à goutte ; au bout de cinq mois il s'étoit déjà formé une pierre autour de l'aiguille que l'on tira par les voies ordinaires. Dans les couvens , vastes théâtres de tribaderies , il est arrivé beaucoup d'événemens pareils ; ici c'est un cure oreille , là un perfaire ; dans un autre un affiquet , ou un canon de seringue ; ailleurs une phiole d'eau de la reine d'Hongrie , pour la laisser distiller goutte à goutte ; une petite navette de tisseran. un épis de bled qui monte de soi-même , qui chatouille le vagin , & que la pauvre nonnette ne peut plus retirer , &c. On feroit un volume de pareilles anecdotes.

M. Poivre nous apprend dans ses voyages que les plus fameuses tribades de l'univers sont les Chinoises ; & comme en ce pays les femmes de qualité marchent peu , elles tribadent à travers des hamacs suspendus. Ces hamacs sont faits de soie plate à mailles de deux pouces en quarré ; le corps y est mollement étendu , les tribades se balancent & s'agitent sans avoir la peine de se remuer. C'est un grand luxe des Mandarins , que d'avoir dans une salle , au milieu des parfums , vingt tribades aériennes qui s'amusent sous ses yeux.

Le ferrail du grand - seigneur n'a pas d'autre but ; car que feroit un seul homme de tant de beautés ? Quand le sultan blasé se propose de passer la nuit avec une de ses femmes , il se fait apporter son forbet au milieu de la piece des Tours (All'ha-chi) ; c'est ainsi qu'on la nomme. Les murs sont couverts des peintures les plus lascives ; à l'entrée de cette piece on voit une colombe d'un côté & une chienne de l'autre , par où l'on sort ; symboles de volupté & de lubricité.

Au centre des peintures se lisent vingt vers turcs qui décrivent les trente beautés de la belle Hélène , & dont M. de Saint-Priest a envoyé dernièrement un fragment avec ces détails : ce frag-

ment a été traduit par un François du quartier de Péra. (1)

(1) On sent bien que la dignité de M. de Saint-Priest l'empêchera d'en convenir ; & quelque littérateur encouragé par ce désaveu , viendra me soutenir que ces vers sont tout simplement imités d'un passage de Sylva Nuptialis , de J. de Nevifan ; & puis vite il citera le morceau. Le voici :

*Trigenta hæc habeat quæ vult formosa vocari
Femina sic Helena fama fuisse refert ,
Alba tria & totidem nigra ; & tria rubra puella ,
Tres habeat longas res totidem que breves.
Tres crassas totidem graciles tria stricta tot ampla ,
Sint ibidem huic formæ sint quoque parva tria ,
Alba cuti divei dentes albique capilli ,
Nigri oculi cannus nigra supercilia.
Labia gene atque ungues rubri. Sit corpore longa ,
Et longi crines. Sit quoque longa manus ,
Sint que breves dentes auris pes. Pectora lata ,
Et clunes distent ipsa supercilia.
Cunus & os strictum. Strigunt ubi singula stricta ,
Sint core & cullus vulva que turgdula ,
Subtiles digiti crines & labra puellis ,
Parvus sit nasus parva mamilla caput ,
Cum nulli aut lare sint hæc formosa vocari ,
Nulla puella potest tara puella potest.*

Mais je le prie de me dire où est l'impossibilité que ces vers soient traduits en turc dans le ferrail ? . . . Enfin on ne dispute point contre les faits.

Je n'essayerai point de traduire ces vers en françois; ils n'ont pas été faits par un poëte. Ce calcul arithmétique, ces trente qualités coupées gravement trois à trois, glaceroient toute verve. On ne calcule point les charmes qu'on adore; on s'enivre, on brûle, on les couvre de baisers; ce n'est qu'alors qu'on est intéressant; la belle qui verroit compter par ses doigts les attraits dont elle est ornée, prendroit le calculateur pour un sot, & feroit elle-même une pauvre figure. Il y en a bien plus de trente; il y en a plus de mille. Quoi! lorsqu'on voit Hélène nue, a-t-on la tête si nette?... (1) Mais les Turcs ne sont pas galans.

Le sultan arrive dans cette salle, où les muets ont tout fait préparer. Il s'accroupit dans un angle d'où il rase la terre pour voir les attitudes sous un angle favorable; il fume trois pipes, & pendant le tems qu'il y emploie, ce que l'Asie produit de plus parfait paroît nu dans cette salle. Elles s'accouplent d'abord suivant le tableau de la belle Hélène, puis se mêlent & diversifient les groupes & les postures dont les murs leur offrent les mo-

(1) Et puis comment traduire en vers avec grace & noblesse, *cunnus*, *clunes*, *cullus*, *vulva*? On auroit de la peine à s'en tirer dans un mauvais lieu. Mais l'amour veut être servi dans un temple.

deles qu'elles surpassent par leur agilité. Il y a entre autres dans ce fallon voluptueux sept tableaux de Boucher , dont un représente des fictions d'après le Caravage ; & le dernier sultan les faisoit exécuter en naturel d'après le peintre des graces. O , si l'on employoit autant d'efforts à former les mœurs qu'à les corrompre , à créer les vertus qu'à exciter les desirs , que l'homme auroit bientôt atteint le degré de perfection dont sa nature est susceptible !



L'AKROPODIE.

L'ARROPODIE



L'AKROPODIE.



LA nature travaille à la reproduction des êtres par des voies bien diverses ; elle a voulu que l'espèce humaine se renouvelât par le concours de deux individus semblables par les traits les plus généraux de leur organisation , & destinés à y coopérer par des moyens particuliers & propres à chacun. Aussi l'essence d'un sexe ne se borne point à un seul organe , mais s'étend par des nuances plus ou moins sensibles à toutes les parties. La femme , par exemple , n'est point femme par un seul endroit ; elle l'est par toutes les faces sous lesquelles elle peut être envisagée ; on diroit que la nature a tout fait en elle pour les graces & les agrémens , si l'on ne savoit qu'elle a un objet plus essentiel & plus noble. C'est ainsi que dans toutes les opérations de la nature , la beauté naît d'un ordre qui tend au loin ; & qu'en voulant faire ce qui est bon , elle fait nécessairement en même tems ce qui plaît.

Voilà la loi générale , à laquelle ne dérogent les modifications particulières , qu'autant que les pas-

fions, les goûts, les mœurs, soumis à un rapport direct avec les législations & les gouvernemens, mais toujours subordonnés à la constitution physique dominante dans tel ou tel climat, s'écartent plus ou moins de la nature contrariée par l'homme. Ainsi dans les pays chauds, des habitans rembrunis, petits, secs, vifs, spirituels, seront moins laborieux, moins vigoureux, plus précoces & moins beaux que ceux des pays froids. Les femmes y seront plus jolies & moins belles; l'amour y sera un desir aveugle, impétueux, une fièvre ardente, un besoin dévorant, un cri de la nature. Dans les pays froids cette passion, moins physique & plus morale, sera un besoin très-moderé, une affection réfléchie, méditée, analysée, systématique, un produit de l'éducation. La beauté & l'utilité, ou toutes les beautés & les utilités ne sont donc point connexes: leurs rapports s'éloignent, s'affoiblissent, se dénaturent; la main de l'homme contrarie sans cesse l'activité de la nature; quelquefois aussi nos efforts hâtent sa marche.

Par exemple, la loi respectueuse de l'amour physique des pays septentrionaux & des méridionaux est très-atténuée par les institutions humaines. Nous nous sommes entassés en dépit de la nature dans des villes immenses; & nous avons ainsi changé les climats par des foyers de notre inven-

tion dont les effets continuels sont infiniment puissans. A Paris, dont la température est bien froide en comparaison même de nos provinces méridionales, les filles sont plutôt nubiles que dans les campagnes même voisines de Paris. Cette prérogative, plus nuisible qu'utile peut-être, annexée à cette monstrueuse capitale, tient à des causes morales, lesquelles commandent très-souvent aux causes physiques; la précocité corporelle est due à l'exercice précoce des facultés intellectuelles, qui ne s'épuisent guere avant le tems qu'au détriment des mœurs. L'enfance est plus courte; l'adolescence hâtive devient héréditaire; les fonctions animales & l'aptitude à les exercer s'exaltent (car se perfectionnent ne seroit pas le mot) de génération en génération. Or les dispositions corporelles & les facultés de l'ame sont entr'elles dans un rapport qui peut être transmis par la génération. Grande vérité qui suffit pour faire sentir de quelle importance seroit pour les sociétés une éducation nationale bien conçue!

C'est sur-tout peut-être sur le sexe séduisant qu'il faudroit travailler; car chez presque toutes les nations policées, avec l'apparence de l'esclavage, il commande en effet au sexe dominateur. Il y a des femmes, & en très-grand nombre, chez qui les effets de la sensibilité augmentent le ressort de

chaque organe , tant cet être , pour lequel la nature a fait des frais inconcevables , est perfectible ! Les spasmes vénériens qui constituent l'essence des fonctions du sexe , les libations fécondes sont plus susceptibles encore d'être envisagés moralement que mécaniquement. Elles dépendent sans doute de la plus ou moins grande sensibilité de ce centre merveilleux (1) qui se réveille ou s'affoupit périodiquement. Mais quelle influence n'a-t-il pas aussi sur toutes les parties de l'être ! Si le plaisir y existe , l'ame sensitive , agréablement émue , semble vouloir s'étendre , s'épanouir pour présenter plus de surface aux perceptions. Cette intumescence répand par-tout le sentiment délicieux d'un surcroît d'existence ; les organes montés au ton de cette sensation s'embellissent , & l'individu entraîné par la douce violence faite aux bornes ordinaires de son être , ne veut plus , ne fait plus que sentir. Substituez le chagrin au plaisir , l'ame se retire dans un centre qui devient un noyau stérile , & laisse languir toutes les fonctions du corps ; & de même que le bien-être & le contentement de l'esprit produisent la joie , l'épanouissement de l'ame , la vivacité , l'embellissement du corps , la satisfaction , le sourire , la gaieté ou la douce & tendre

(1) La matrice.

joie de la sensibilité, & ses voluptueuses larmes & ses embrassemens énergiques, & ses transports brûlans ressemblans à l'ivresse; de même la peine d'esprit & ses inquiétudes rétrécissent l'ame, abattent le corps, enfantent les douleurs morales & physiques, & la langueur, & l'accablement & l'inertie. --- Il ne seroit donc ni fol ni coupable celui qui, à l'exemple d'un despote Afiatique, mais par d'autres motifs, proposeroit aux philosophes & aux législateurs la recherche de nouveaux plaisirs, & crieroit: *Epicure étoit le plus sage des hommes. La volupté est & doit être le mobile tout-puissant de notre espece.*

Il y a des variétés dans les êtres créés, qui seroient incroyables si l'on pouvoit combattre les résultats d'observations suivies, réitérées, authentiques, (1) mais la physique éclairée doit être le guide éternel de la morale. Et voilà pourquoi presque toutes les loix coercitives sont mauvaises. Voilà pourquoi la science de la législation ne peut être perfectionnée qu'après toutes les autres.

Mais l'homme, qui est le plus grand ennemi & le plus grand partisan, le plus grand promoteur &

(1) Qui se douteroit, par exemple, que la chaleur de l'abeille est mille fois plus considérable que celle de l'éléphant?

la plus remarquable victime du despotisme , a voulu dans tous les tems tout diriger , tout conduire , tout réformer. De là cette foule de loix si injustes & si bizarres , ces institutions inexplicables , ces coutumes de tout genre. A leur place , en tel tems , dans telles circonstances , en tel lieu , mais que le tyran de la nature a voulu propager , prolonger sans égard aux tems , aux lieux & aux circonstances. La circoncision est selon nous une des plus singulieres qu'il ait imaginées.

Plusieurs peuples l'ont pratiquée pour des fins utiles dans l'ordre de la nature , & cela est simple & sage. D'autres l'ont admise sans besoin , comme une observance religieuse , & cela paroît fol. Les Egyptiens l'ont regardée comme une affaire d'usage , de propreté , de raison , de santé , de nécessité physique. En effet , on prétend qu'il y a des hommes qui ont le prépuce si long , que le gland ne pourroit pas se découvrir de lui-même ; d'où il résulteroit une éjaculation baveuse qui seroit un inconvénient considérable pour l'œuvre de la génération. Cette raison en est une assurément pour diminuer un prépuce de cette nature. Mais que ce prépuce ait été un objet en grande vénération chez le peuple choisi de Dieu , voilà ce qui me semble très-singulier.

En effet , le sceau de la réconciliation , le signe

de l'alliance, du pacte entre le Créateur & son peuple, c'est le prépuce d'Abraham, (1) prépuce qui devoit être racorni ; car Abraham avoit quatre-vingt-dix-neuf ans quand il se fit cette coupe ; il opéra de même sur son fils, sur tous les mâles, &c. La femme de Moyse circoncit aussi son fils ; ce ne fut pas sans peine, & elle se brouilla avec son époux qui ne la revit plus. (2) Cette cérémonie n'étoit alors regardée que comme une figure ; car on parle des fruits circoncis, (3) de la circoncision du cœur, &c. (4) Et elle fut suspendue pendant tout le tems que les Israélites furent dans le désert. Aussi Josué à la sortie du désert fit circoncire un beau jour tout le peuple. Il y avoit quarante ans qu'on n'avoit coupé de prépuces ; on en eut deux tonnes tout d'un coup (5).

Quand le peuple de Dieu eut des rois, on fit bien plus, on maria pour des prépuces. Saül promet sa fille à David & demande cent prépuces de douaire. (6) David qui étoit héroïque & généreux ne voulut pas être borné dans ce magnifique don,

(1) Gen. XVII, 24.

(2) Ex. IV, 25.

(3) Lév. XIX, 23.

(4) Deut. X, 16.

(5) Josué V, 3 & 7.

(6) Reg. XVIII, 25.

& apporta à Saül deux cents prépuces , (1) puis il épousa Michol ; on la lui voulut contester ; mais il forma sa demande en regle , & l'obtint pour sa collection de prépuces. (2)

Ils ont excité de grandes querelles ces prépuces. On ne regarda pas seulement la circoncision comme un sacrement de l'ancienne loi , en ce qu'elle étoit un signe de l'alliance de Dieu avec la postérité d'Abraham ; on voulut que ce bout de peau que l'on retranchoit du membre génital , remit le péché originel aux enfans. Les peres ont été divisés à ce sujet. S. Augustin , qui soutenoit cette opinion , a contre lui tous ceux qui l'ont précédé , & depuis lui , S. Justin , Tertulien , S. Ambroise , &c. La grande raison de ceux-ci est fort plausible. Pourquoi , disent-ils , ne coupe-t-on rien aux femmes ? Le péché originel les entache tout comme les hommes ; on devroit même en bonne justice leur couper plus qu'à ceux-ci ; car sans la curiosité d'Eve , Adam n'auroit pas péché.

Les peres Conning & Coutu ont soutenu , d'après M. Huet , qu'il n'étoit rien moins qu'évident que l'on ne circonçoit pas les femmes. En effet , Huet sur Origènes , dit positivement qu'on cir-

(1) I. Reg. XVIII , 27.

(2) II. Reg. III , 14.

concit presque toutes les Egyptiennes , (1) on leur coupoit une partie du clitoris qui nuiroit à l'approche du mâle ; d'autres subissent la même opération par principe de religion , pour réprimer les effets de la luxure , parce que les chatouillemens & l'irritation sont moins à craindre quand le clitoris est moins proéminent.

Paul Jove & Munster assurent que la circoncision est en usage pour les femmes chez les Abyssins. C'est même dans ce pays & pour ce sexe une marque de noblesse ; aussi ne la donne-t-on qu'à celles qui prétendent descendre de Nicaulis , reine de Saba. La question de la circoncision des femmes est donc très-indécise , & les érudits peuvent encore s'exercer.

Une opération très-embarrassante devoit être quand il falloit couper, où il ne restoit rien à retrancher. Par exemple , comment opéreroit-on sur les peuples qui , circoncis par propreté ou par nécessité , se faisoient Juifs , de sorte qu'il falloit les circoncire encore une fois pour l'alliance ? Il paroît qu'alors on se contentoit de tirer de la verge quelques gouttes de sang à l'endroit où le prépuce avoit

(1) *Circumfio fœminarum fit refectione τῆς νυμφῆς*
(imo cletoridis) quæ pars in australium mulioribus ita
excrefcit ut ferro fit coercenda.

été découpé ; & ce sang s'appelloit *le sang de l'alliance* ; mais il falloit trois témoins pour que cette cérémonie fut authentique , parce qu'il n'y avoit plus de prépuce à montrer.

Les Juifs apostats s'efforçoient , au contraire , d'effacer en eux les marques de la circoncision & de se faire des prépuces. Le texte des Macchabées y est formel. *Ils se sont fait des prépuces & ont trompé l'alliance.* (1) S. Paul , dans la première épître aux Corinthiens , semble craindre que les Juifs convertis au christianisme n'en usent de même : *si*, dit-il , *un circoncis est appelé à la nouvelle loi , qu'il ne se fasse point de prépuce.* (2)

Saint Jérôme , Rupert & Haimon nient la possibilité du fait & croient que la trace de la circoncision est ineffaçable ; mais les peres Conning & Coutu ont soutenu dans le droit & dans le fait que la chose étoit possible ; dans le droit par l'infailibilité de l'Ecriture , dans le fait par les autorités de Galien & de Celse qui prétendent qu'on peut effacer les marques de la circoncision. Bartholin (3) cite Ægnette & Fallope qui ont enseigné le secret

(1) Iman. Ch. I , 16 . *Fecerunt sibi preputia & recesserunt à testamento sancto.*

(2) I Cor. VII , 18.

(3) *De morb. biblic.* —

de supprimer cette marque dans la chair d'un circoncis. Buxtorf le fils, dans sa lettre à Bartholin, confirme ce fait par l'autorité même des Juifs : de plus, la matiere étant trop grave pour que des hommes religieux voulussent y laisser quelques doutes, les PP. Conning & Coutu ont éprouvé sur eux-mêmes la pratique indiquée par les médecins que nous venons de citer.

La peau est extensible par elle-même à un degré qu'on auroit peine à croire, si celle des femmes dans la grossesse & les vêtements faits avec la tunique des êtres animés, n'en étoient des exemples journaliers. On voit souvent des paupieres se relâcher, ou s'allonger exorbitamment. Or la peau du prépuce est exactement semblable à celle des paupieres.

Ceci bien reconnu, les PP. Conning & Coutu se firent d'abord légitimement circoncire, & quand la racine de leur prépuce fut consolidée, ils y attachèrent un poids, tels qu'ils purent le supporter sans causer aucun érailement. La tension imperceptible & les linimens d'huile rosat le long de la verge, faciliterent l'allongement de la peau, au point qu'en quarante-trois jours Conning gagna sept lignes un quart. Coutu qui avoit la peau plus calleuse n'en put donner que cinq lignes & demie. On leur avoit fait une boîte de fer-blanc doublée

& attachée à la ceinture pour qu'ils pussent uriner & vaquer à leurs affaires. Tous les trois jours on visitoit l'extenſion, & les peres visiteurs, nommés commissaires *ad hoc*, dresseoient registres de l'arrivée du nouveau prépuce de Conning, à peu près comme on fait au Pont-Royal pour la crûe de la Seine.

Il est donc bien constaté que la Bible a dit vrai pour les hommes ; mais Conning & Coutu n'ont pas eu la même satisfaction pour les femmes. Aucune ne voulut permettre qu'on lui attachât un poids au clitoris ; enſorte qu'il n'en est point aujourd'hui qui s'en faſſe couper, ni par crainte de l'approche de l'homme, (car il y a des expédiens qui ſauvent tout inconvénient, comme on comprend bien) (1) ni en ſigne d'alliance, parce qu'il est de fait qu'elles s'allient toutes ſans avoir beſoin d'aucune diminution. On est bien loin aujourd'hui de s'affliger de la proéminence d'un clitoris..... O que ce progrès des arts est énorme en ce ſiècle !

On fait que les Turcs coupent la peau & n'y touchent plus, au lieu que les Juifs la déchirent & guérissent plus facilement ; au reſte, les enfans de Mahomet mettent le plus grand cérémonial dans

(1) La méthode en levrette.

cette opération. En 1581 Amurat III voulant faire circoncire son fils aîné, âgé de quatorze ans, envoya un ambassadeur à Henri III, pour le prier d'assister à la cérémonie du prépuce qui devoit se célébrer à Constantinople au mois de mai de l'année suivante : les ligueurs & sur-tout leurs prédicateurs prirent occasion de cette ambassade pour appeller Henri III *le roi Turc*, & lui reprocher qu'il étoit le parrain du grand-seigneur.

Les Persans circoncisent à l'âge de treize ans en l'honneur d'Ismaël ; mais la méthode la plus singulière en ce genre est celle qui se pratique à Madagascar. On y coupe la chair à trois différentes reprises ; les enfans souffrent beaucoup, & celui des parens qui se faisoit le premier du prépuce coupé, l'avale.

Herrera dit que chez les Mexicains, où d'ailleurs on ne trouve aucune connoissance du mahométisme ni du judaïsme, on coupe les oreilles & le prépuce aux enfans aussi-tôt après leur naissance, & que beaucoup en meurent.

Voilà ce que l'on peut citer de plus remarquable sur cette matière. On ignore si la crainte du frottement & l'irritation qui en est une suite, privoit les Juifs de la commodité de porter ce que nous appellons des culottes ; mais il est sûr que les Israélites n'en portoient pas ; en quoi nos capucins non-

réformés ont imité le peuple de Dieu. Cependant comme les érections auroient pu embarrasser dans certaines cérémonies, il étoit enjoint de se servir alors d'un chauffoir (1) pour contenir les parties génitales. Aaron en reçut l'ordre.

Je m'apperçois, en finissant ce morceau, que l'histoire des prépuces n'est pas très-anacréontique; mais quand on veut s'instruire dans les livres saints, comme c'est assurément le devoir de tout chrétien, il faut avoir le goût robuste; car on y trouve des passages infiniment plus fermes qu'aucun de ceux que j'ai cités. Lorsque, par exemple, on voit le roi Saül poursuivant David venir décharger son ventre (2) dans une caverne au fond de laquelle ce dernier étoit caché, & celui-ci arriver bien doucement, & couper avec la plus grande dextérité le derriere du vêtement de Saül, puis aussi-tôt que le roi est parti, courir après lui pour lui démontrer qu'il auroit pu l'empaler aisément, mais qu'il étoit trop brave pour le tuer par derriere; quand on voit cela, dis-je, on s'étonne. Mais lorsque passant d'étonnement en étonnement on voit tour-à-tour sur ce vaste & saint théâtre, des hommes qui se

(1) Lév. ch. VI, 10. *Feminalibus lineis.*

(2) Reg. I. ch. XXIV, 4. *Erat quæ ibi spelunca quam impressus est Saül ut purgeret ventrem.*

nourrissent de leurs excréments (1) & boivent de leur urine ; (2) Tobie que de la fiente d'hyronnelle aveugle ; (3) Esther qui se couvre la tête de tout ce qu'il y a de plus sale au monde ; (4) les paresseux qu'on lapide avec de la bouse de vache ; (5) Isaïe réduit à manger les plus hideuses évacuations du corps humain ; (6) des riches qui *embrassoient des immondices*, (7) d'autres qu'on aspergeoit dans le temple même, avec cette matière fécale : enfin Ezéchiël qui étendoit sur son pain cet étrange ragoût, (8) lequel, Dieu, par un miracle, qui ne paroît pas à tout le monde digne de sa bonté, convertit en fiente de bœuf... (9) Quand on voit tout cela, on ne s'étonne plus de rien.

(1) Reg. 4, ch. XVIII, 27. *Comedant stercore sua & bibant-urinam suam.*

(2) Tobie II, 11.

(3) Esther XIV, 2.

(4) Eccl. XXII, 2.

(5) Isaïe XXXVII, 12.

(6) Tren. IV, 5. *Amplexati sunt stercorea.*

(7) Mal. II, 3.

(8) Ezech. IV, 12.

(9) Ibid. IV, 15.



1. The first part of the document is a letter from the Secretary of the Board of Directors to the Board of Directors. The letter is dated 1911 and is addressed to the Board of Directors. The letter discusses the financial condition of the company and the results of the operations for the year 1911. The letter also discusses the proposed dividend for the year 1911. The letter is signed by the Secretary of the Board of Directors.

2. The second part of the document is a report from the Board of Directors to the Board of Directors. The report is dated 1911 and is addressed to the Board of Directors. The report discusses the financial condition of the company and the results of the operations for the year 1911. The report also discusses the proposed dividend for the year 1911. The report is signed by the Board of Directors.

3. The third part of the document is a report from the Board of Directors to the Board of Directors. The report is dated 1911 and is addressed to the Board of Directors. The report discusses the financial condition of the company and the results of the operations for the year 1911. The report also discusses the proposed dividend for the year 1911. The report is signed by the Board of Directors.

KADHÉSCH.

K A D' H È S C H.

H



K A D H É S C H.



LA puissance des loix dépend presque uniquement de leur sagesse , & la volonté publique tire son plus grand poids de la raison qui l'a dictée. C'est pour cela que Platon regarde comme une précaution très-importante de mettre toujours à la tête des édits un préambule raisonné , qui en montre la justice en même tems qu'il en expose l'utilité.

En effet , la premiere loi est de respecter les loix. La rigueur des châtimens n'est qu'une vaine & coupable ressource , imaginée par des esprits étroits & de mauvais cœurs ; pour substituer la terreur au respect qu'ils ne peuvent obtenir. Aussi est-ce une remarque universelle & non démentie par la plus vaste expérience , que les supplices ne sont nulle part aussi fréquens que dans les pays où ils sont terribles ; de sorte que la cruauté des peines désigne infailliblement la multitude des infracteurs , & qu'en punissant tout avec la même sévérité , l'on force les coupables qui le plus souvent ne sont que les foibles , à commettre des

crimes pour échapper à la punition de leurs fautes.

Le gouvernement n'est pas toujours maître de la loi ; mais il en est toujours le garant ; & que de moyens n'a-t-il pas pour la faire aimer ! Le talent de régner n'est donc pas infiniment difficile à acquérir ; car il ne consiste qu'en cela. J'entends bien qu'il est encore plus aisé de faire trembler tout le monde quand on a la force en main ; mais il est très-facile aussi de gagner les cœurs ; car le peuple a appris depuis bien long-tems de tenir grand compte à ses chefs de tout le mal qu'ils ne lui font point , à les adorer quand il n'en est pas haï.

Quoi qu'il en soit, un imbécille obéi peut comme un autre punir les forfaits ; le véritable homme d'état fait les prévenir. C'est sur les volontés plus que sur les actions qu'il cherche à étendre son empire. S'il pouvoit obtenir que tout le monde fût bien , que lui resteroit-il à faire ? Le chef-d'œuvre de ses travaux , seroit de parvenir à rester oisif.

C'est donc une grande mal-adresse que la jactance & l'abus du pouvoir ; le comble de l'art est de le déguiser, (car tout pouvoir est défagréable à l'homme) & sur-tout de ne pas savoir seulement employer les hommes tels qu'ils sont ; mais de parvenir à les rendre tels qu'on a besoin qu'ils soient. Cela est très-possible ; car les hommes sont à la longue tels que le gouvernement les fait ; guer-

riers , citoyens , esclaves , il modele tout à son gré , & quand j'entends un homme d'état dire , *je méprise cette nation* , je leve les épaules & réponds en moi-même : *& toi , je te méprise de n'avoir pas su la rendre estimable.*

C'est là le grand art des anciens qui paroissent nous avoir été aussi supérieurs dans les sciences morales que nous l'emportons sur eux dans les sciences physiques. Tout leur but étoit de diriger les mœurs , de former des caractères , d'obtenir de l'homme , que pour faire ce qu'il doit , il lui suffit de songer qu'il le doit faire. O , quel mobile d'honneur , de vertu , de bien-être , feroit la législation perfectionnée ainsi sur un seul principe ! Les loix anciennes étoient tellement le fruit de hautes pensées & de grands desseins , le produit du génie , en un mot , que leur influence a survécu aux mœurs des peuples pour qui elles étoient faites. Combien long-tems , par exemple , n'a pas duré le préjugé imprimé par les anciens législateurs sur les mariages stériles ?

Moyse ne laissa guere aux hommes la liberté de se marier ou non. Lycurgue nota d'infamie ceux qui ne se marioient pas. Il y avoit même une solemnité particulière à Lacédémone , où les femmes les produisoient tout nus aux pieds des autels , & leur faisoient faire à la nature une amende

honorable , qu'elles accompagnoient d'une correction très-févere. Ces républicains si célèbres avoient poussé plus loin les précautions en publiant des réglemens contre ceux qui se marieroient trop tard (1) & contre les maris qui n'en usoient pas bien avec leurs femmes. (2) On fait quelle attention les Egyptiens & les Romains apportèrent à favoriser la fécondité des mariages.

S'il est vrai qu'il y eut dans les premiers âges du monde des femmes qui affectoient la stérilité , comme il paroît par un prétendu fragment du prétendu livre d'Enoch , il peut y avoir eu aussi des hommes qui en fissent profession ; mais les apparences n'y font rien moins que favorables. Il étoit sur-tout alors nécessaire de peupler le monde. La loi de Dieu & celle de la nature impofoient à toutes sortes de personnes l'obligation de travailler à l'augmentation du genre humain ; & il y a lieu de croire que les premiers hommes se faisoient une affaire principale d'obéir à ce précepte. Tout ce que la Bible nous apprend des patriarches , c'est qu'ils prenoient & donnoient des femmes , c'est qu'ils mirent au monde des fils & des filles , & puis moururent , comme s'ils n'avoient eu rien de plus

(1) Ἐψιγαμία

(2) κακογαμία

important à faire. L'honneur, la noblesse, la puissance consistoient alors dans le nombre des enfans ; on étoit sûr de s'attirer par la fécondité une grande considération, de se faire respecter de ses voisins, d'avoir même une place dans l'histoire. Celle des Juifs n'a pas oublié le nom de *Jair* qui, avoit trente fils au service de la patrie ; ni celle des Grecs les noms de *Danaüs* & d'*Egyptus* célèbres par leurs cinquante fils & leurs cinquante filles. La stérilité passoit alors pour une infamie dans les deux sexes, & pour une marque non équivoque de la malédiction de Dieu. On regardoit au contraire comme un témoignage authentique de sa bénédiction, d'avoir autour de sa table un grand nombre d'enfans. Ceux qui ne se marioient pas étoient réputés *pêcheurs contre nature*. Platon les tolere jusqu'à l'âge de trente-cinq ans ; mais il leur interdit les emplois & ne leur assigne que le dernier rang dans les cérémonies publiques. Chez les Romains, les censeurs étoient spécialement chargés d'empêcher cette sorte de vie solitaire. (1) Les célibataires ne pouvoient ni tester ni rendre témoignage ; (2) la religion aidoit en ceci la poli-

(1) *Cælices esse prohibendos.*

(2) *Ex alii tui senta tu equum habes, tu uxorem habes? testa.*

tique; les théologiens païens les soumettoient à des peines extraordinaires dans l'autre vie, & dans leur doctrine le plus grand des malheurs étoit de sortir de ce monde sans y laisser des enfans; car alors on devenoit la proie des plus cruels démons. (1)

Mais il n'est point de loix qui puissent arrêter un désordre idéal; aussi malgré les injonctions des législateurs, on éludoit très-communément dans l'antiquité les fins de la nature. L'histoire ne dit point comment ni par qui commença l'amour des jeunes garçons, qui fut si universel. Mais un goût si particulier, & en apparence si bizarre, l'emporta sur les loix pénales, barbares, infamantes, &c. sur la morale, sur la saine physique. Il faut donc que cet attrait ait été très-impérieux. Mais cette passion bizarre a une origine qui m'a paru très-singulière: je crois que l'impuissance dont la nature frappe quelquefois, se confédéra avec des tempéramens effrénés pour l'affermir & la propager. Rien de plus simple.

L'impuissance a toujours été une tache très-honteuse. Chez les Orientaux, les hommes marqués de

(1) *Ext Vium calamitas & impietas accidit, illi qui usque filii à vitâ discedit, & damonibus maximas dæ pœnas post obitum.*

ce sceau de réprobation eurent le titre flétrissant d'*eunuques du soleil*, d'*eunuques du ciel*, faits par la main de Dieu. Les Grecs les appelloient *invalides*. Les loix qui leur permettoient les femmes, permettoient aussi à ces femmes de les abandonner. Les hommes condamnés à cet état équivoque, qui dut être très-rare dans les commencemens, également méprisés des deux sexes, se trouverent exposés à plusieurs mortifications qui les réduisirent à une vie obscure & retirée ; la nécessité leur suggéra différens moyens d'en sortir & de se rendre recommandables. Dégagés des mouvemens inquiets de l'amour étranger, & , au physique, de l'amour-propre, ils s'assujettirent aux volontés des autres, & furent trouvés si dévoués, si commodes, que tout le monde en voulut avoir. Le plus atroce des despotismes en augmenta bientôt le nombre ; les peres, les maîtres, les souverains s'arrogerent le droit de réduire leurs enfans, leurs esclaves, leurs sujets à cet état ambigu ; & le monde entier, qui dans le commencement ne connoissoit que deux sexes, fut étonné de se trouver insensiblement partagé en trois portions à peu près égales.

La bizarrerie, la satiété, le libertinage, l'habitude, des motifs particuliers, une philosophie affectée ou téméraire, la pauvreté, la cupidité, la

jalouſie , la ſuperſtition concoururent à cette révolution ſingulière ; la ſuperſtition , diſ-je , car les opérations les plus aviliſſantes , les plus ridicules , les plus cruelles ont été imaginées par des fanatiques atrabilaires , qui dictent des loix triftes , ſombres , injuſtes , où la privation fait la , vertu & la mutilation le mérite.

Les Romains fourmilloient d'eunuques. En Aſie & en Afrique on ſ'en fert encore aujourd'hui pour garder les femmes ; en Italie cette atrocité n'a pour objet que la perfection d'un vain talent. Au Cap les Hottentots ne coupent qu'un teſticule , pour éviter , diſent-ils , les jumeaux. Dans beaucoup de pays les pauvres mutilent pour éteindre leur poſtérité , afin que leurs malheureux enfans n'éprouvent pas un jour la double miſere & de périr de faim & de voir périr les leurs. Il y a bien des fortes d'eunuques !

Quand on ne penſe qu'à perfectionner la voix , on n'enleve que les teſticules ; mais la jalouſie dans ſa cruelle méfiance retranche toutes les parties de la génération : cette effroyable opération eſt très-dangereuſe ; on ne la peut faire avec une forte de ſuccès qu'avant la puberté ; encore y a-t-il beaucoup de danger : paſſé quinze ans , à peine en réchappe-t-il un quart. Auſſi ces fortes d'impuiſſans ſe vendent cinq & ſix fois plus que les autres , à
Golconde

Golconde on opéra en une fois jusqu'à vingt-deux mille de ces infortunés. Quelle horrible plaie faite à l'humanité! Les plus fameux sont Ethiopiens; ils sont si hideux que les jaloux les paient au poids de l'or.

Les impuissans absolus se qualifient d'*eunuques aqueducs*, parce qu'étant dépourvus de la verge qui porte le jet au-dehors, ils sont obligés de se servir d'un conduit de supplément, faute de ne pouvoir lancer le jet comme les femmes dont la vulve a tout son ressort. Ceux au contraire qui ne sont privés que des testicules, jouissent de toute l'irritation que donnent les desirs, & peuvent en un sens se dire très-puissans, (sur-tout lorsqu'ils n'ont été opérés qu'après que leur organe a reçu tout son développement;) (1) mais avec cette triste exception que, ne pouvant jamais se satisfaire, l'ardeur vénérienne dégenere chez eux en une espece de rage; ils mordent les femmes qu'ils liment avec une précieuse continuité.

On voit que cette sorte d'eunuques a le double

(1) *Ergo expectatos : ac iustos crescere primum*

Testiculos , postquam cœperun esse bilibres ,

Tonforis ducimo tantum capit Héliodorus. (Juv.1.2.f.6.)

Lisez, sur la préférence que les dames Romaines donnoient aux eunuques & le parti qu'elles en tiroient, depuis le 365 vers de cette satyre jusqu'au 379.

avantage de servir fans risque aux plaifirs des femmes & aux goûts dépravés des hommes. Autrefois tous les garçons de la Georgie fe vendoient aux Grecs, & les filles garniffoient les ferrails. On comprend que l'on trouvoit dans ce beau climat autant de ganymedes que de Vénus ; & fi quelque chose pouvoit excufer cette paffion aux yeux de qui ne l'a pas , ce feroit fans doute l'incomparable beauté de ces modeles.

On comprend aujourd'hui , comme on fait , par le mot *de péché contre nature* tout ce qui a rapport à la non-propagation de l'efpece , & cela n'eft ni jufté , ni bien vu. La sodomie , dans fon rapport avec la ville de l'Ecriture , eft bien différente , par exemple , d'une fimple pollution. Quoique ce goût bizarre que l'on a compris avec tant d'autres dans le mot général *mollities* ait été généralement répandu dans les pays les plus policés , l'hiftoire ne cite rien d'auffi fort que ce qui eft rapporté dans l'Ecriture. Toutes les villes de la Pentavole en étoient tellement infectées qu'aucun étranger n'y pouvoit paroître qu'il ne fut en proie à leurs defirs. Les deux anges qui vinrent vifiter Loth furent à l'inftant affaillis par une multitude de peuple. (1)

(1) Gen. XIX , 4. Avant que les anges fe fuflent couchés , le peuple accourut depuis les vieillards jufqu'aux enfans. — 4. — *Ut cognofcamus eos.*

En vain Loth leur prostitua ses deux filles ; ce singulier acte de vertu hospitalière ne lui réussit pas ; il falloit aux Sodomistes des derrières mâles ; (1) & les anges n'échapperent que grace à cet aveuglement subit qui empêcha ces libertins de se reconnoître les uns les autres.

Cet état ne dura pas long-tems ; car en douze heures de tems tout fut consumé par la pluie de soufre, au point que Loth & ses filles, retirés dans un antre, crurent que le monde venoit de péir par le feu, comme il avoit lors du déluge péri par l'eau ; & la crainte de ne plus avoir de postérité déterminâ ces filles , qui ne comptoient apparemment pas sur les fruits de leur prostitution récente , à en tirer au plus vite de leur pere. L'ainée se dévoua la première à ce pieux office ; elle se coucha sur le bon homme Loth, qu'elle avoit enivré, lui épargna toute la peine de ce sacrifice offert à l'amour de l'humanité , & le consumma sans qu'il s'en apper-

(1) Les Sodomistes pensoient apparemment comme un grand seigneur moderne. Un valet-de-chambre de confiance lui observoit que du côté qu'il préféreroit , ses maîtresses étoient conformées comme ses ganymedes — qu'on ne pouvoit trouver au poids de l'or ; qu'il pourroit — des femmes. *Des femmes !* s'écria le maître ; *eh , c'est comme si tu me servois un gigot sans manche.*

cut. (1) La nuit suivante sa sœur en fit autant ; & le bon Loth qui paroît avoir été facile à tromper & dur à réveiller , réussit si bien dans ces actes involontaires , que ses filles mirent au monde , neuf mois après cette aventure , deux garçons , Moab , chef de la nation des Moabites , (2) & Ammon , chef des Ammonites.

On fait , indépendamment du témoignage formel de S. Paul , (3) que les Romains portèrent très-loin ces excès de la pédérastie ; mais ce que ce grand apôtre dit de remarquable , c'est que les femmes préféroient de beaucoup le plaisir contre nature à celui qu'elle provoque. -- *Et fœmine immataverunt naturalem usum in eum usum qui est contra naturam* ; c'est dans le vingt-fixieme verset du chapitre cité au bas de la page qu'on lit ces paroles ; & le verset suivant a fourni au Caravage l'idée de son *Rosaire* , qui est dans le Musæum du grand-duc de Toscane. On y voit une trentaine

(1) Gen. XIX , 33. *Dormivit cum patre , at ille non sensit nec quando accubuit filia , nec quando surrexit.*

(2) Moab fut le fils de la premiere ; Ammon nâquit de la seconde.

(3) S. Paul aux Romains , ch. I , 27. *Masculi , xelição naturali usu fœminæ exarserunt in desiriis suis in invicem , masculi in masculos turpitudinem operantes & mercedem quam oportuit erroris sui in semet ipsis recipientes.*

d'hommes étroitement liés (*turpiter ligati*) en rond, & s'embrassant avec cette ardeur lubrique que ce peintre fait répandre dans ses compositions libertines.

Au reste, la pédérastie a été connue sur tout le globe; les voyageurs & les missionnaires en font foi. Ceux-ci rapportent même un cas de sodomie triple qui a embarrassé & aiguisé la sagacité du docte Sanchez: le voici.

Marc Paul avoit décrit, dans sa Description géographique, imprimée en 1566, les hommes à queue du royaume de Lambri. Struys avoit parlé de ceux de l'isle Formose, & Gemelli Carreri de ceux de l'isle Mindors, voisine de Manille. Tant d'autorités se trouverent plus que suffisantes pour déterminer des missionnaires jésuites à entreprendre de préférence des conversions dans ce pays-là. Ils ramenerent en effet de ces hommes à queue, qui par un prolongement du coccyx portoient vraiment des queues de sept, huit & dix pouces, susceptibles, quant à la mobilité, de tous les mouvemens que l'on apperçoit dans la trompe de l'éléphant. Or l'un de ces hommes à queue se coucha entre deux femmes, dont l'une ayant un clitoris considérable, se posta de la tête aux pieds & plaça en pédéraste son clitoris, tandis que la queue de l'insulaire fournissoit sept pouces au vase

légitime: l'insulaire qui étoit complaisant se laissa faire, & pour occuper toutes ses facultés il approcha de l'autre femme, & en jouit comme la nature y invite.... Il y avoit là assurément de quoi exercer les talens du prince des casuistes.

Sanchez distingua « Pour la première, dit-il, sodomie double quoiqu'incomplete dans ses fins, parce que ni la queue ni le clitoris ne pouvant verser la libation, ils n'operent rien contre les voies de Dieu & le vœu de la nature; quant à la seconde, fornication simple. »

J'imagine que de pareilles queues auroient plus d'un genre d'utilité à Paris, où le goût des pédérastes, quoique moins en vogue que du tems de Henri III, sous le regne duquel les hommes se provoquoient mutuellement sous les portiques du Louvre, fait des progrès considérables. On fait que cette ville est un chef-d'œuvre de police; en conséquence il y a des lieux publics autorisés à cet effet. Les jeunes gens qui se destinent à la profession sont soigneusement enclassés; car les systèmes réglementaires s'étendent jusques là. On les examine; ceux qui peuvent être agens & patients, qui sont beaux, vermeils, bien faits, potelés, sont réservés pour les grands seigneurs, ou se font payer très-cher par les évêques & les financiers. Ceux qui sont privés de leurs testicules, ou en

terme de l'art (car notre langue est plus chaste que nos mœurs) qui n'ont pas *le poid du tisserand*, mais qui donnent & reçoivent, forment la seconde classe; ils sont encore chers parce que les femmes en usent, tandis qu'ils servent aux hommes. Ceux qui ne sont plus susceptibles d'érections tant ils sont usés, quoiqu'ils aient tous les organes nécessaires au plaisir, s'inscrivent comme *patients purs* & composent la troisieme classe: mais celle qui préside à ces plaisirs, vérifie leur impuissance. Pour cet effet on les place tout nus sur un matelas ouvert par la moitié inférieure; deux filles le caressent de leur mieux, pendant qu'une troisieme frappe doucement avec des orties naissantes le siege des desirs vénériens. Après un quart d'heure de cet essai, on leur introduit dans l'anus un poivre long rouge qui cause une irritation considérable; on pose sur les échauboulores produites par les orties, de la moutarde fine de Caudebec, & l'on passe le *gland* au camphre. Ceux qui résistent à ces épreuves, & ne donnent aucun signe d'érection servent comme patients à un tiers de paie seulement.... O qu'on a bien raison de vanter le progrès des lumieres dans ce siecle philosophe!



В Ё Н Ё М А Н.

B E H E M A H



B É H É M A H.



DE LA BESTIALITÉ. --- Ce titre répugne à l'esprit & flétrit l'ame. Comment imaginer sans horreur qu'un goût aussi dépravé puisse exister dans la nature humaine, lorsqu'on pense combien elle peut s'élever au-dessus de tous les êtres animés? Comment se figurer que l'homme ait pu se prostituer ainsi? Quoi, tous les charmes, tous les délices de l'amour, tous ses transports il a pu les déposer aux pieds d'un vil animal! Et c'est au physique de cette passion, à cette fièvre impétueuse qui peut pousser à de tels écarts, que des philosophes n'ont pas rougi de subordonner le moral de l'amour! *Le physique seul en est bon*, ont-ils dit. - Eh bien, lisez Tibulle & puis courez contempler ce physique dans les Pyrénées où chaque berger a sa chèvre favorite; & quand vous aurez assez observé les hideux plaisirs du montagnard brutal, répétez encore: *en amour le physique seul est bon*.

Un sentiment très-philosophique peut engager à fixer un moment ses regards sur un sujet aussi étrange, parce que ce sentiment donnant la force

force d'écarter toutes les idées que l'éducation, les préjugés & l'habitude nous inculquent tour-à-tour, indique plus d'une vue à diriger, plus d'une expérience à faire, dont les résultats pourroient être utiles & curieux.

La forme particulière par laquelle la nature a distingué l'homme & la femme, prouve que la différence des sexes ne tient pas à quelques variétés superficielles; mais que chaque sexe est le résultat peut-être d'autant de différences qu'il y a d'organes dans le corps humain, quoiqu'elles ne soient pas toutes également sensibles. Parmi celles qui sont assez frappantes pour se laisser appercevoir, il en est dont l'usage & la fin ne sont pas bien déterminés. Tiennent-elles au sexe essentiellement, ou sont-elles une suite nécessaire de la disposition des parties constituantes? (1) La vie s'attache à toutes les formes, mais elle se maintient plus dans les unes que dans les autres. Les productions monstrueuses humaines vivent plus ou moins; mais celles qui le sont extrêmement périssent bientôt. Ainsi l'anatomie, éclairée autant qu'il seroit possible, pourroit décider jusqu'à quel point on peut

(1) Par exemple, la courbure de l'épine du dos entraîne dans un bossu le dérangement des autres parties, ce qui leur donne à tous une sorte de ressemblance que l'on pourroit appeller *air de famille*.

être monstre , c'est-à-dire , s'écarter de la conformation particulière à son espèce , sans perdre la faculté de se reproduire , & jusqu'à quel point on peut l'être sans perdre celle de se conserver. L'étude de l'anatomie n'a pas même encore été dirigée sur ce plan , pour lequel on pourroit mettre à profit cette erreur de la nature , ou plutôt cet abus de ses desirs & de ses facultés qui portent à la bestialité.

Les productions monstrueuses d'animaux différents conservent une conformation particulière aux deux espèces , en perdant insensiblement la faculté de se reproduire. Les productions monstrueuses de l'humanité nous apprendroient en outre jusqu'à quel point l'ame raisonnable *se transmet ou se débrouille* , si l'on peut parler ainsi , d'avec l'ame sensitive. Il est singulier que la physique ait dédaigné ces recherches.

La partie constitutive de notre être , qui nous différencie essentiellement de la brute , est ce que nous appelons l'ame. Son origine , sa nature , sa destinée , le lieu où elle réside sont une source intarissable de problèmes & d'opinions. Les uns l'anéantissent à la mort ; les autres la séparent d'un tout auquel elle se réunit par résufion , comme l'eau d'une bouteille qui nageroit & que l'on casseroit se réuniroit à la masse. Ces idées ont été modifiées

à l'infini. Les Pythagoriciens n'admettoient la ré-
fusion qu'après des transmigrations; les Platonici-
ens réunissoient les ames pures, & purifioient
les autres dans des nouveaux corps. De là les deux
especes de métempscyoses que professoient ces
philosophes.

Quant aux discussions sur la nature de l'ame,
elles ont été le vaste champ des folies humaines,
folies inintelligibles à leurs propres auteurs. Thalès
prétendoit que l'ame se mouvoit en elle-même;
Pithagore qu'elle étoit une ombre pourvu de cette
faculté de se mouvoir en soi-même. Platon la dé-
finit une substance spirituelle se mouvant par un
nombre harmonique. Aristote, armé de son mot
barbare d'*eutéléchie*, nous parle de l'accord des
sentimens ensemble. Héraclite la croit une exha-
laison; Pythagore un détachement de l'air; Empé-
docle un composé des élémens; Démocrite, Leu-
cide, Epicure un mélange de je ne fais quoi de
feu, de je ne fais quoi d'air, de je ne fais quoi de
vent, & d'un autre quatrieme qui n'a point de nom.
Anaragore, Anaximene, Archelaüs la compo-
soient d'air subtil; Hippone d'eau; Xénophon
d'eau & de terre; Parménide de feu & de terre;
Boèce de feu & d'air. Critius la plaçoit tout sim-
plement dans le sang; Hippocrate ne voyoit en
elle qu'un esprit répandu par tout le corps; Marc-

Antonin la prenoit pour du vent; & Critolaüs, tranchant ce qu'il ne pouvoit dénouer, la supposoit une cinquieme substance.

Il faut convenir qu'une pareille nomenclature a l'air d'une parodie; & l'on croiroit presque que ces grands génies se jouoient de la majesté de leur sujet, en voyant que le résultat de leurs méditations étoient des définitions aussi ridicules, si en lisant les plus célèbres modernes, on étoit plus éclairé sur cette matiere que par les rêveries des anciens. Ce qui résulte de plus remarquable de leurs opinions en ce genre, c'est que jamais on n'avoit eu jusqu'à nos dogmes modernes la moindre idée de la spiritualité de l'ame, quoiqu'on la composât de parties infiniment subtiles. (1) Tous les philosophes l'ont cru matérielle, & l'on fait ce que presque tous pensoient de sa destinée. Quoiqu'il en soit, les folies théoriques, les hypotheses même ingénieu-

(1) On fait combien les peres eux-mêmes ont été partagés & ambigus sur cette matiere. S. Irénée ne faisoit pas difficulté de dire que l'ame étoit un souffle analogue aux corps qu'elle a habités, & qu'elle n'étoit incorporelle que par rapport aux corps grossiers. Tertullien la déclare tout simplement corporelle. S. Bernard, par une distinction fort étrange, prétend qu'elle ne verra pas Dieu; mais qu'elle conversera avec J. C.

ses ne nous instruiront jamais autant que le pourroient des expériences physiques bien dirigées.

Ce n'est pas que je croie qu'elles puissent nous apprendre, ni quelle est la nature de l'ame ni le lieu où elle réside; mais les nuances de ses dégradations peuvent être infiniment curieuses, & c'est le seul chapitre de son histoire qui paroisse nous être abordable.

Il seroit infiniment téméraire de décider que les brutes ne pensent point, bien que le corps ait indépendamment de ce qu'on appelle l'ame, le principe de la vie & du mouvement. L'homme lui-même est souvent machine: un danseur fait les mouvemens les plus variés, les plus ordonnés dans leur ensemble, d'une maniere très-exacte, sans donner la moindre attention à chacun de ces mouvemens en particulier. Le musicien exécuter est à peu près de même: l'acte de la volonté n'intervient que pour déterminer le choix de tel ou tel air. Le branle donné aux esprits animaux, le reste s'exécute sans qu'il y pense; les gens distraits, les somnambules sont souvent dans un véritable état d'automates. Les mouvemens qui tendent à conserver notre équilibre, sont ordinairement très-involontaires; les goûts & les antipathies précèdent dans les enfans le discernement. L'effet des impressions du dehors sur nos passions, sans le secours d'aucune

d'aucune pensée , par la seule correspondance merveilleuse des nerfs & des muscles , n'est-il pas très-indépendant de nous ? Et ces émotions toutes corporelles répandent cependant un caractère très-marqué sur la physionomie qui a une sympathie toute particulière avec l'ame.

Les animaux considérés dans un simple point de vue mécanique , fourniroient donc déjà un grand nombre de solutions à ceux qui leur refusent le don de la pensée ; & il ne seroit pas très-difficile de prouver qu'une grande partie de leurs opérations même les plus étonnantes ne la nécessitent pas. Mais comment concevoir que de simples automates s'entendent, agissent de concert, concourent à un même dessein, correspondent avec les hommes, soient susceptibles d'éducation ? On les dresse, ils apprennent ; on leur commande, ils obéissent ; on les menace, ils craignent ; on les flatte, ils caressent : enfin, les animaux nous offrent une foule d'actions spontanées, où paroissent les images de la raison & de la liberté ; d'autant plus qu'elles sont moins uniformes, plus diversifiées, plus singulieres, moins prévues, accommodées sur-le-champ à l'occasion du moment ; il en est de même qui ont un caractère déterminé, qui sont jaloux, vindicatif, vicieux.

Ou de deux choses l'une, ou Dieu a pris plaisir

à former les bêtes vicieuses & à nous donner en elles des modeles très-odieux, ou elles ont comme l'homme un péché originel qui a perverti leur nature. La premiere proposition est contraire à la Bible, qui dit que tout ce qui est sorti des mains de Dieu étoit bon & fort bon. Mais si les bêtes étoient telles alors qu'elles sont aujourd'hui, comment pourroit-on dire qu'elles fussent bonnes & fort bonnes ? Où est le bien qu'un finge soit mal-faisant, un chien envieux, un chat perfide, un oiseau de proie cruel ? Il faut recourir à la seconde proposition, & leur supposer un péché originel; supposition gratuite & qui choque la raison & la religion.

Ce n'est donc point encore une fois par des raisonnemens théoriques que l'on peut tracer la ligne de démarcation entre l'homme & la bête. Notre ame a trop peu de points de contact pour qu'il soit facile, même à la physique, de pénétrer jusqu'à elle, d'effleurer seulement sa substance & sa nature; on ne fait où fixer son siege. Les uns ont prétendu qu'elle est dans un lieu particulier d'où elle exerce son empire. Descartes a voulu la grande pinéale; Vicussens le centre ovale; Lancisi & M. de la Peyronie le corps calleux; d'autres les corps cannelés. Le climat, sa température, les alimens, un sang épais ou lent, mille causes pu-

rement physiques forment des obstructions qui influent sur la maniere d'être ; ainsi en poussant les suppositions on varieroit les effets à l'infini , & l'on montreroit par les résultats , comme il suit assez de l'expérience , qu'il n'y a guere de tête , quelque saine qu'elle puisse être , qui n'ait quelque tuyau fort obstrué.

Le curieux , l'intéressant , l'utile , seroient donc de savoir jusqu'à quel point un être dégradé de l'espece humaine par sa copulation avec la brute , peut être plus ou moins raisonnable ; c'est peut-être la seule maniere d'affiéger la nature qui puisse en ce genre lui arracher une partie de son secret ; mais pour y parvenir il auroit fallu suivre les produits , leur donner une éducation convenable , & étudier avec soin ces sortes de phénomènes. On auroit probablement tiré de cette opération plus d'avantage pour le progrès des connoissances humaines que des efforts qui apprennent à parler aux sourds & aux muets , qui enseignent les mathématiques à un aveugle , &c. ; car ceux-ci ne nous montrent qu'une même nature , un peu moins parfaite dans son principe , en ce que le sujet est privé d'un ou deux sens , & qu'on a perfectionnée ; au lieu que le fruit d'une copulation avec la brute , offrant , pour ainsi dire , une autre nature , mais entée sur la premiere , éclairciroit plusieurs des

points dont le développement a tant occupé tous ces êtres pensans.

Il est difficile de mettre en doute qu'il n'ait existé des produits de la nature humaine avec les animaux, & pourquoi n'y en auroit-il point eu ? La bestialité étoit si commune parmi les Juifs qu'on ordonnoit de brûler le fruit avec les acteurs. Les Juives avoient commerce avec les animaux, (1) & voilà ce qui, selon moi, est bien étrange ; je conçois comment un homme rustique ou déréglé, emporté par la fougue d'un besoin ou les délires de l'imagination, essaie d'une chevre, d'une jument, d'une vache même ; mais rien ne peut m'appriivoiser avec l'idée d'une femme qui se fait éventrer par un âne. Cependant un verset du Lévitique (2) porte : *la bête quelle qu'elle soit*. D'où il résulte évidemment que les Juives se prostituoient à toute espece de bêtes indistinctement ; voilà ce qui est incompréhensible.

Quoi qu'il en soit, il paroît certain qu'il a existé des produits de chevres avec l'espece humaine. Les satyres, les faunes, les égyptans, toutes ces fables en font une tradition très-remarquable. *Satar* en arabe signifie *bouc* ; & le bouc expiatoire ne fut ordonné

(1) Ex. XXII, 19. Lévit. VII, 21. XVIII, 23.

(2) XX, 15.

par Moyse que pour détourner les Israélites du goût qu'ils avoient pour cet animal lascif. (1) Comme il est dit dans l'Exode qu'on ne pouvoit voir la face des dieux, les Israélites étoient persuadés que les démons se faisoient voir sous cette forme, (2) & c'est là le *Φασμαλαργον* dont parle Jamblique. On trouve dans Homere de ces apparitions. Manethon, Denis d'Halicarnasse & beaucoup d'autres offrent des vestiges très-remarquables de ces productions monstrueuses.

On a ensuite confondu les incubes & les succubes avec les véritables produits. Jérémie parle de *faunes suffoquans*. (3) Héraclite a décrit des satyres qui vivoient dans les bois (4) & jouissoient en commun des femmes dont ils s'emparoisent. Edouard Tyfon a traité dans le même genre des pygmées, des cynocéphales, des sphynx; ensuite

(1) Maimonide dans le *More Nevochin*, p. III, c. XLVI, s'étend sur les cultes des boucs.

(2) Lév. XVII, 7. Exod. XXXIII, 20 & 23.

(3) Jérém. L, 39. *Faunis sicariis* & non pas *ficariis*. Car des faunes qui avoient des figues ne voudroit rien dire. Cependant Saci la traduit ainsi; car les Janfénistes affectent la plus grande pureté des mœurs; mais Berruyer soutient le *sicarii* & rend ses faunes très-actifs.

(4) Dans son traité *Περί αἰσθητικῆς*, c. XXV.

il décrit les orang-outang & les aigo-pithecoï, qui sont les classes des singes qui se rapprochent absolument de l'espèce humaine ; car un bel orang-outang, par exemple, est plus beau qu'un laid Hottentot. Munster sur la Genèse & le Lévitique a fait le *Ἰσχυροτέρας* tous ces monstres, & a trouvé des choses fort curieuses des rabbins. Enfin, Abraham Seba admet des âmes à ces faunes, (1) desquels il paroît qu'on ne peut guère contester l'existence.

Nous n'avons rien d'aussi positif, il est vrai, sur les centaures & les minautores ; mais il n'y a pas plus d'impossibilité à ce qu'ils aient été qu'à l'existence des produits d'autres espèces. (2) Dans le siècle passé il fut beaucoup question de l'homme cornu que l'on présenta à la cour. On connoît l'histoire de la fille sauvage, religieuse à Châlons, qui vit encore, & qui pourroit très-bien avoir quelque affinité avec les habitans des bois. Feu M. le Duc avoit à Chantilly un orang-outang qui violoit les filles ; il fallut le tuer. Tout le monde a lu

(1) Dans son ouvrage intitulé, *Tseror hammor.* (*Fasciculus myrrhae.*)

(2) Cependant la vulve de la vache, par exemple, se proportionne moins au membre viril que celle de la chevre ou de la guenon. Aussi les grands animaux retiennent-ils plus difficilement.

ce que Voltaire a écrit sur les monstres d'Afrique. Il paroît que cette partie du monde , que l'on ne connoît que bien peu , est le théâtre le plus ordinaire de ces copulations contre nature ; il faut en chercher probablement la cause dans la chaleur , plus excessive dans ces contrées , qu'en aucun autre endroit du globe , parce que le centre de l'Afrique , qui est sous la ligne , est plus éloigné des mers que les terres des autres parties du monde situées dans des latitudes semblables. Les accouplemens monstrueux y doivent donc être assez communs , & ce seroit là la véritable école des altérations , des dégradations (1) & peut-être du *perfectionnement* physique de l'espece humaine. Je dis du *perfectionnement* ; car qu'est-ce qu'il y auroit de plus beau dans les êtres animés que la forme du centaure , par exemple ?

(1) Le roi de Loango , en Afrique , quand il siege sur son trône , est entouré d'un grand nombre de nains remarquables par leur difformité. Ils sont assez communs dans ses états. Ils n'ont que la moitié de la taille d'un homme ordinaire ; leur tête est fort large , & ils ne sont vêtus que de peaux d'animaux. On les nomme *Mimos* ou *Bakke-bakke*. Lorsqu'ils sont auprès du roi , on les entre-mêle avec des negres blancs pour faire un contraste. Cela doit former un spectacle fort bizarre & qui n'est bon à rien ; mais si le roi de Loango mêloit ces races , on auroit peut-être des résultats très-curieux.

Notre illustre Buffon a déjà fait en ce genre tout ce qu'un particulier, qui n'est pas riche, peut se permettre. Nous avons la suite de ces variétés dans les especes de chiens, les accouplemens de différentes especes d'animaux, l'histoire des produits des mulets, découverte entièrement neuve, &c. Mais ce grand homme ne nous a pas donné ses expériences sur les mélanges des hommes avec les bêtes, & c'est ce qu'il faudroit imprimer, afin qu'il fût possible de suivre ses grandes vues, & qu'en perdant un si beau génie, nous ne perdissions pas la suite de ses idées.

La bestialité existe plus communément qu'on ne croit en France, non par goût, heureusement, mais par besoin. Tous les pâtres des Pyrénées sont bestiaires. Une de leurs plus exquises jouissances est de se servir des narines d'un jeune veau qui leur leche en même tems les testicules. Dans toutes ces montagnes peu fréquentées, chaque pâtre a sa chevre favorite. On fait cela par les curés Basques. On devroit, par la voie de ces curés, faire soigner ces chevres engrossées & recueillir leurs produits. L'intendant d'Ausich pourroit aisément parvenir à ce but, sans faire révéler des confessions, (1)

(1) C'est dommage que les Romains n'aient pas eu comme nous la confession auriculaire ; nous fau-

(abus de religion atroce dans tous les cas ;) il pourroit se procurer de ces produits monstrueux par ces curés ; le curé demanderoit à son pénitent *sa maîtresse*, qu'il remettroit au subdélégué de l'endroit, sans révéler le nom de l'*amant*. Je ne vois pas quel inconvénient il y auroit, à tourner au profit des progrès des connoissances humaines, un mal que l'on ne sauroit guere empêcher.

rions tous leurs petits secrets domestiques, comme on fait les nôtres. On sauroit si les Romains déshonoroient aussi brutalement le mariage que nous le faisons. Enfin, nous n'avons pas même de détails sur les conversations des bourgeois. Rien ne devoit être plus plaissant que les entretiens d'une famille qui avoit été le matin sacrifier à Priape ; les jeunes filles & les jeunes garçons de la famille devoient avoir tout le reste de la journée de singulieres idées.



(17)
L'homme est un être qui se perfectionne par son travail.
Il faut donc lui donner les moyens de s'élever au-dessus de son état
naturel, et de se créer une existence plus noble et plus utile.
C'est le but de toute éducation, et c'est le but de toute législation.
Mais pour atteindre ce but, il faut d'abord connaître l'homme
et ses besoins, et ensuite lui en faire sentir l'importance.

Il est donc nécessaire de lui faire connaître ses droits et ses devoirs.
Il faut lui faire sentir que son intérêt est lié à celui de son prochain,
et que son bonheur ne peut être que le bonheur de tous.
C'est le principe de la morale, et c'est le principe de la politique.
Mais pour que l'homme comprenne ces vérités, il faut lui en faire
sentir l'importance, et lui en faire voir l'application.
C'est le but de toute éducation, et c'est le but de toute législation.
Mais pour atteindre ce but, il faut d'abord connaître l'homme
et ses besoins, et ensuite lui en faire sentir l'importance.

Il est donc nécessaire de lui faire connaître ses droits et ses devoirs.
Il faut lui faire sentir que son intérêt est lié à celui de son prochain,
et que son bonheur ne peut être que le bonheur de tous.

L'ANOSCOPIE.

L'ANOSCOPIE



L'ANOSCOPIE.



ON fait que dans tous les siècles, les jongleurs, les charlatans, devins, médecins, politiques ou philosophes, (car il en est de toutes ces sortes) ont eu plus ou moins d'influence. La nature de l'homme, sans cesse ballotté entre le desir & la crainte, offre tant d'hameçons à l'usage de ceux qui établissent leur crédit ou leur fortune sur la crédulité de leurs semblables, qu'il y a toujours pour eux quelque heureuse découverte à faire dans l'océan sans bornes des sottises humaines; & quand on se contenteroit de rajeunir les vieilles fascinations, les folies surannées, cet appât est si bien proportionné à l'avidité ignorante & grossière du peuple, auquel il est sur-tout destiné, que son effet est infaillible, quelque ignorans & mal-adroits que puissent être les professeurs dans l'art si facile de tromper les hommes. La philosophie & la physique expérimentale plus cultivées, en détrompent sans doute un grand nombre; mais celui où le progrès des connoissances humaines peut pénétrer, sera toujours de beaucoup le plus petit.

Le mot de *devin* se trouve très-souvent dans la Bible ; ce qui justifie l'ancienne remarque qu'il n'y a eu parmi les auteurs sacrés que peu ou point de philosophes. Moyse défend gravement de consulter les devins. « La personne , dit-il , qui se détour-
 » nera après les devins & les forcieres en *paillar-*
 » *dant* avec eux , je mettrai ma face contre la
 » fienne. » (1) Il y a plusieurs classes de forciers indiqués dans l'Ecriture.

Chaurrien en hébreu signifioit sages. Mais cette expression étoit fort équivoque & susceptible des diverses acceptions de *sagesse vraie* , *sagesse fausse* , *maligne* , *dangereuse* , *affectée*. Ainsi dans tous les tems il fut des hommes assez politiques , assez habiles pour faire servir les apparences de la sagesse à leurs intérêts , au succès de leurs passions , & pour détourner l'étude , la science & le talent du seul emploi qui les honore ; je veux dire la recherche & la propagation de la vérité.

Les *Mescuphins* étoient ceux qui devinoient dans des choses écrites les secrets les plus cachés ; les tireurs d'horoscope , les interprètes des songes , les diseurs de bonne aventure manœuvroient ainsi.

Les *Carthumiens* étoient les enchanteurs ; par

(1) Lév. XX, 16.

leur art ils fascinoient les yeux & sembloient opérer des changemens fantastiques ou véritables dans les objets & dans les sens.

Les *Asaphins* ufoient d'herbes, de drogues particulieres & du sang des victimes pour leurs opérations superstitieuses.

Les *Casdins* lisoient dans l'avenir par l'inspection des astres : c'étoient les astrologues de ce tems-là.

Ces honnêtes gens qui ne valoient assurément pas nos Comus étoient en fort grand nombre ; ils avoient dans les cours des plus grands rois de la terre un crédit immense ; car la superstition qui a si bien servi le despotisme , l'a toujours soumis à ses loix ; & du sein de cette confédération terrible qui a ourdi tous les maux de l'humanité, le triomphe de la superstition a toujours jailli ; les ministres de la religion étoient trop habiles pour se deffaisir d'aucune des parties de leur pouvoir : ils conserverent avec soin tout ce qui avoit trait à la divination ; ils se donnerent en tout pour les confidens des dieux , & ceignirent aisément du bandeau de l'opinion des hommes qui ne savoient pas même douter , science qui est à peu près la dernière dont l'homme s'instruise.

De tous les peuples qui ont rampé sous le joug de la superstition, nul n'y fut plus soumis que les

Juifs; on recueilleroit dans leur histoire une infinité de détails sur leurs pratiques folles & coupables. La grace que Dieu leur faisoit en leur envoyant des prophetes pour les instruire de sa volonté, devenoit pour ces hommes grossiers & curieux un piege auquel ils n'échappoient pas. L'autorité des prophetes, leurs miracles, le libre accès qu'ils avoient auprès des rois, leur influence dans les délibérations & les affaires publiques, les faisoient tellement considérer par la multitude, que l'envie d'avoir part à ces distinctions, en s'arrogeant le don de prophétie devenoit une passion dévorante, enforte que si l'on a dit de l'Egypte que tout y étoit *dieu*, il fut un tems où l'on pouvoit dire de la Palestine que tout y étoit *prophete*: il y en eut sans doute plus de faux que de vrais; on n'ignore pas même que les Juifs avoient des enchantemens & des philtres particuliers pour inspirer le don de prophétie dans lesquels ils faisoient usage de sperme humain, de sang menstruel, & de tout plein d'autres choses aussi inutiles que dégoûtantes à avaler; mais les miracles sont une chose si aisée à opérer aux yeux du peuple; & la pieuse obscurité des discours, le ton apocalyptique, l'accent enthousiaste sont si imposans, que les succès furent très-partagés entre les vrais & les faux prophetes; ceux-ci eurent recours aux arts & aux sciences occultes; ils

ils firent ressource de tout & parvinrent à élever autel contre autel.

Moyse lui-même nous dit dans l'Exode que les enchanteurs de Pharaon ont opéré des miracles vrais ou faux ; mais que lui, envoyé du Dieu vivant & soutenu de son pouvoir , en a fait de beaucoup plus considérables qui ont grièvement affligé l'Egypte , parce que le cœur de son roi étoit endurci. Nous devons le croire religieusement , & sur tout nous applaudir de n'en avoir pas été spectateurs. Aujourd'hui que l'illusion des joueurs de gobelets , tout ce que la mécanique peut avoir de plus propre à surprendre , à induire en erreur , les étonnans secrets de la chymie , les prodiges sans nombre qu'ont opéré l'étude de la nature & les belles expériences qui chaque jour levent une petite partie du voile qui couvre ses opérations les plus secrètes ; aujourd'hui, dis-je, que nous sommes instruits de tout cela jusqu'à un certain point , il seroit à craindre que notre cœur ne s'endurcit comme celui de Pharaon ; car nous connoissons infiniment moins le démon que les secrets de la physique ; & , comme on l'a remarqué , il semble que , grace au goût de la philosophie qui nous investit & franchit peu à peu les barrières mêmes jusqu'ici les plus impénétrables , l'empire du démon va tous les jours en déclinant.

Peut-être feroit-ce un ouvrage assez curieux que l'histoire détaillée, autant qu'elle peut l'être, des augures, des aruspices, des prophètes, de leurs manœuvres, des divinations de toute espece, décrites ou dévoilées par l'œil sévère & perspicace d'un philosophe. Mais de toutes celles qu'il pourroit exposer aux yeux deffillés des nations, il n'en feroit pas de plus bizarre que celle qui sauva d'une triste catastrophe une société fameuse par son zele pour la propagation de la foi, & qui, trop persuadée que cette foi suffisoit pour pénétrer dans les ténèbres de l'avenir, contracta avec une légèreté fort imprudente un engagement qu'elle n'auroit pu remplir, sans le secours fortuit d'un horoscope très-étrange.

Un essaim de Jésuites envoyé à la Chine y prêchoient la vraie religion, lorsqu'une sécheresse effroyable sembla destiner cet empire à n'être plus qu'un vaste tombeau; les Chinois alloient périr & avec eux les Jésuites, vainement invoqués par le despote, sans un miracle qu'ils pressentirent avec une merveilleuse sagacité, & qui a rendu à jamais cette société fameuse dans ces contrées désolées. Un poëte moderne a raconté cette anecdote d'une maniere plus piquante que nous ne le saurions faire, & nous nous bornerons à transcrire ses vers, sans approuver ses licences.

Fiers rejettons du fameux Loyola,
 Dont Port-Royal a foudroyé l'école;
 Vous que jadis sans cesse harcela
 Le grand Pascal, étayé de Nicole;
 Vous qui, de Rome usant les arsenaux,
 Fîtes frapper du fatal anathème,
 Pour soutenir votre lâche système,
 Les Augustins, sous le nom des Arnaud.
 Vous, dont Quesnel, digne fils de Bérule,
 A tant de fois éprouvé la fêrule,
 Et qui voyant dans ses puissans écrits,
 Des Molina les sentimens proscrits;
 Contre son livre, au benin Clément onze,
 Fîtes pointer le redoutable bronze.
 Vous qui dans Chine alliez à la fois,
 Confucius & Dieu mort sur la croix;
 Et dont le culte équivoque & commode,
 Rapporte à Dieu celui d'une pagode.
 De la morale éternels corrupteurs;
 Qui du salut élargissez la voie,
 Et qui, guidans par des chemins de fleurs,
 Les pénitens que le ciel vous envoie,
 Au champ de Dieu ne semez que l'ivroie.
 Des grands du siècle adroits adulateurs;
 Vils artisans de mensonge & de fourbe,
 De qui le dos sous l'iniquité courbe;
 Qui démasqués & par-tout reconnus
 Etes pourtant par-tout les bien venus.
 (Car il n'est lieux de l'un à l'autre pôle,
 Où Dieu merci n'ayez le premier rôle.)
 Dites-nous donc, par quel puissant moyen,
 Vous trouvez l'art d'en imposer aux autres,

Et de coëffer la mître des apôtres ,
 Chez l'infidele & le peuple chrétien ?
 Si l'on en croit vos longs martirologes ,
 Où le mensonge a tracé vos éloges ,
 L'Inde rougit du sang de nos martyrs :
 Sur un trépied vous rendez des oracles ;
 Et le païen avide de miracles ,
 Les voit éclore au gré de ses desirs.
 L'aride mort au teint livide & blême ,
 Lâche sa proie à votre voix suprême ;
 Par vous le sang qu'elle a coagulé ,
 Dans les vaisseaux a de nouveau coulé ,
 A l'ordre seul d'un petit thaumaturge ,
 L'air de vapeurs ou se charge ou se purge ;
 Et vous avez à vos commandemens ,
 Le vent , la foudre & tous les élémens.

A ce propos on m'a fait certain conte ,
 Mes révérends , qu'il faut que je vous conte.
 A Lima , dans Golconde , où la terre en son sein ,
 De ses sablons forme la riche pierre ,
 Dont le poli réfléchit la lumière
 En cent façons ; étoit un jeune essaim
 D'Ignatiens , qui dans l'ame indienne ,
 Alloient , Dieu fait , plantant la foi chrétienne.
 Tous les beaux fils qu'à l'Inde sur son bord ,
 Etoient par eux catéchisés d'abord.
 Les Cordeliers qu'ils avoient pour annexe ,
 De leur côté baptisoient le beau sexe.
 Tout alloit bien ; & leur apostolat
 Fructifioit , moyenant ce partage ,
 Si , que de Dieu , le nouvel héritage
 Alloit croissant avec beaucoup d'éclat.

Là le démon qu'en figure de bronze,
 Fait adorer l'ignorance du bonze ;
 Graces aux fils d'Ignace & de François,
 Alloit perdant tous les jours de ses droits.
 L'Ignatien à ces nouvelles plantes,
 Distribuait les graces suffisantes,
 Si largement que l'efficace là
 Glanoit après les fils de Loyola
 Petitement. Quoi qu'il en soit, les drôles,
 Par maints bons tours, maintes belles paroles,
 Passoient pour saints, se faisoient vénérer
 Du peuple Indien qu'ils favoient attirer.
 Le bruit en vint jusqu'au roi de Golconde :
 Ce prince étoit un vieux païen fieffé,
 Qui de son diable étoit si fort coëffé,
 Qu'il n'encensoit que cet esprit immonde,
 Il vouloit voir ces apôtres nouveaux,
 Que de son diable on disoit les rivaux.
 Bien croyoit-il entendre des oracles,
 Et comme Hérode aller voir des miracles.
 Nos révérends, le crucifix en main,
 Lui prêchent Dieu, mort pour le genre humain,
 En déclamant contre le simulacre
 De Satanus. Le roi dont la bile âcre
 Jà s'échauffoit à leurs beaux plaidoyers,
 Leur dit : messieurs, quand aux dieux on insulte ;
 Et qu'on annonce un si singulier culte ;
 Encor faut-il de preuves l'étayer.
 Depuis six mois la sécheresse afflige
 Tout mon royaume ; & votre zele exige
 Que de ce Dieu vous obteniez de l'eau.
 Si dans trois jours vous n'en faites répandre,

Comme imposteurs je vous ferai tous pendre :
 Pensez-y bien. Nos frocards eurent beau
 Représenter à l'absolu monarque ,
 Que ce seroit tenter le Tout-puissant :
 Nous connoîtrons , dit-il , à cette marque ,
 S'il est le Dieu sur la terre agissant.
 Force fut donc aux moines d'en promettre ,
 Sauf à tenter l'avis du barometre ,
 Qui consulté par eux tous les instans ,
 Ne répondoit jamais que du beau tems.
 Tous de concert alloient plier bagage ,
 Pour le martyre éprouvant peu d'attraits ,
 Quand un frater qu'ils laissoient là pour gage ,
 Et qui pour eux auroit payé les frais ,
 D'un tel départ leur demanda la cause.
 Las ! dirent-ils , le prince nous propose
 De décorer nos collets de la hard ,
 S'il ne pleut pas dans trois jours au plus tard.
 Quoi , voilà tout ? allez , reprit le frere ,
 Par Loyola , patron du monastere ,
 Dites au roi que dès demain matin
 Nous en aurons , ou j'y perds mon latin.
 Pas ne mentoit notre moderne Elie :
 Du sein des mers un nuage élevé ,
 A point nommé de sa féconde pluie ,
 Vit du pays chaque champ abreuvé.
 Et de crier en Golconde au miracle ,
 Et de donner le bon frere en spectacle ,
 Qui dit tout bas à nos moines joyeux ;
 Mes révérends , si j'ai tenu parole ,
 Vous le devez à certaine v.
 Qu'exprès pour vous me conservent les cieux.

Toutes les fois que l'atmosphère aride ,
 Va condensant de nouvelles vapeurs ,
 L'air surchargé de l'élément humide ,
 Ne manque pas de doubler mes douleurs.
 On n'en dit mot à messieurs de Golconde ,
 Dans le pays il resta constaté ,
 Que ce n'étoit qu'un fruit de sainteté ,
 Et non celui de cette peste immonde ,
 Dont le pénard se trouvoit infecté.
 Puisque le bien naît ainsi du désordre ,
 Que le bon Dieu la conserve à tout l'ordre.

On voit , toute plaisanterie à part , combien cet étrange barometre fut utile & à la Chine & aux missionnaires qui en ont rapporté leur fameuse querelle sur les lavemens. Les Chinois ne connoissent cette forte d'injection qu'on porte dans les intestins par le fondement que depuis l'introduction des Jésuites dans leur empire ; aussi ces peuples en s'en servant l'appellent-ils *le remede des barbares*.

Les Jésuites qui voyoient que le mot ignoble de *lavement* avoit succédé à celui de *clystere* , gagnèrent l'abbé de S. Cyran , & employerent leur crédit auprès de Louis XIV , pour obtenir que le mot *lavement* fut mis au nombre des expressions déshonnêtes ; enforte que l'abbé de S. Cyran les reprocha au pere Garasse , qu'on appelloit l'Hélène de la guerre des Jésuites & des Jansénistes ; « mais , » disoit le pere Garasse , je n'entends par *lave-*

» ment que *gargarisme* : ce font les apothicaires
 » qui ont profané ce mot à un usage méfléant. »
 On substitua donc le mot *remede* à celui de *lavement*. *Remede* comme équivoque parut plus honnête, & c'est bien là notre genre de chasteté. Louis XIV accorda cette grace au pere le Tellier. Ce prince ne demanda plus de *lavement*, il demandoit *son remede* ; & l'académie fut chargée d'inférer ce mot avec l'acception nouvelle dans son dictionnaire.... Digne objet d'une intrigue de cour !

Il paroît que cette honteuse maladie, appelée *cristalline*, qui fut le *barometre jésuitique* dans la patrie de Confucius, & qui, dit-on, se perpétuoit dans l'ordre des Jésuites de pere en frere, n'étoit autre chose que la maladie dont parle l'écriture : *le Seigneur frappa ceux de la ville & de la campagne dans le fondement.* (1) C'est pour la guérison de cette maladie que les Jésuites ont une messe imprimée dans un missel (2) à l'honneur de S. Job. Il n'y a rien là qui forme inconséquence avec leur morale ; car il est certain que leurs casuistes encouragent à braver le danger de la cristalline, bien loin de l'improuver, quand ils croient que l'œuvre de Dieu peut y être intéressée. On lit dans

(1) Rois I, c. x. 26.

(2) A Venise en 1542.

le recueil du pere Jésuite Anufin un singulier fait arrivé à l'un de leurs novices qui s'amusoit avec un jeune homme , & qui fut surpris au milieu de ses débats par un de ses confreres. Celui-ci avoit eu la prudence d'observer à travers la serrure & de se taire ; mais quand l'opération fut finie & le novice forti, « malheureux, lui dit son camarade, » que viens-tu de faire ? J'ai tout vu ; tu mériterois » que je te dénonçasse ; tu es encore tout enflammé » de luxure..... tu ne peux pas nier ton crime... -- » Eh, mon cher ami, répond le coupable d'un ton » de confiance & d'affection , vous ne savez donc » pas que c'est un Juif ? je le convertirai , ou il » restera l'ennemi de J. C. Dans l'une ou l'autre » supposition n'ai-je pas raison de le séduire , ou » pour le sauver ou pour le rendre plus coupable ? » A ces mots le novice observateur persuadé , convaincu , pénétré d'admiration , se prosterne , baise les pieds de son confrere , fait son rapport ; & le novice agent est enregistré parmi les opérateurs des œuvres du Très-haut.



le respect du père Jésus...
arrivé à l'un des...
un jeune homme...
les deux...
en la priant...
de le faire...
novice...
à que vous...
à que je...
à de l'âme...
à Et...
à de confiance & d'amour...
à pas...
à pour...
à plus...
à l'âme...
à terre...
à rapport...
à les ordres...
à l'âme...
à l'âme...
à l'âme...

LINGUAMANE

à pour...
à plus...
à l'âme...
à terre...
à rapport...
à les ordres...
à l'âme...
à l'âme...
à l'âme...

à l'âme...
à l'âme...
à l'âme...

L A

LINGUANMANIE.

LINGUAMANE.



L A

LINGUANMANIE.

SI l'on réduisoit toutes les passions de l'homme à ses affections primitives, tous ses idiômes à l'expression de ses pensées-meres, si je puis parler ainsi, en dépouillant celles-là de toutes les nuances dont il les a défigurées, & ceux-ci de toutes les acceptions dont il a surchargé leurs signes, les dictionnaires seroient moins volumineux & les sociétés moins corrompues.

Par exemple, combien l'imagination n'a-t-elle pas brodé en amour le canevas de la nature? Si ses efforts se fussent bornés à l'embellir des illusions morales les plus touchantes, nous devrions nous en applaudir. Mais il y a beaucoup plus d'imaginations déréglées que d'imaginations sensibles; & voilà pourquoi il y a plus de libertinage que de tendresse parmi les hommes; voilà pourquoi il faut maintenant une foule d'épithetes pour retracer toutes les nuances d'un sentiment, qui tiede ou exalté, vicieux ou héroïque, généreux ou coupa-

ble, n'est après tout & ne sera jamais que le penchant plus ou moins vif d'un sexe vers l'autre. L'impudicité, la lubricité, la lasciveté, le libertinage, la mélancolie érotique sont des qualités très-distinctes, & ne sont cependant que des nuances plus ou moins fortes des mêmes sensations. La lubricité, la lasciveté, par exemple, sont des aptitudes purement naturelles au plaisir ; car plusieurs especes d'animaux sont lascifs & lubriques ; mais il n'en est point d'*impudiques*. L'impudicité est une qualité inhérente à la nature raisonnable, & non pas une propension naturelle, comme la lubricité. L'impudicité est dans les yeux, dans la contenance, dans les gestes, dans les discours : elle annonce un tempérament très-violent, sans en être la preuve bien certaine ; mais elle promet beaucoup de plaisir dans la jouissance, & tient sa promesse, parce que l'imagination est le véritable foyer de la jouissance que l'homme a variée, prolongée, étendue par l'étude & le raffinement des plaisirs.

Mais enfin, ces dénominations & toutes les autres de cette espece, ne sont autre chose qu'un appétit violent qui porte à jouir sans mesure, à chercher sans cette retenue, peut-être plus naturelle qu'on ne croit, mais dans sa plus grande partie d'institution humaine ; à chercher, dis-je,

sans cette retenue que nous appellons *pudeur*, les moyens les plus variés, les plus industrieux, les plus sûrs de se satisfaire, d'éteindre des feux qui dévorent, mais dont la chaleur est si séduisante, qu'on les provoque après les avoir éteints.

Cet état tient purement à la nature & à notre constitution. C'est la faim, le sentiment du besoin de prendre sa nourriture, lequel par excès de sensualité produit la gourmandise, & par la privation trop longue des moyens de se satisfaire, dégénère en rage. Le desir de la jouissance qui est un besoin tout aussi naturel, quoique moins fréquent & plus ou moins impérieux, selon la diversité des tempéramens, se porte quelquefois jusqu'à la manie, jusqu'aux plus grands excès physiques & moraux, qui tous tendent à la jouissance de l'objet par lequel peut être assouvie la passion ardente dont on est agité.

Cette fièvre dévorante s'appelle chez les femmes *nymphomanie*; (1) elle s'appelleroit chez les hommes *mentulomanie*, s'ils y étoient aussi sujets qu'elles; mais leur conformation s'y oppose, & plus encore leurs mœurs qui, exigeant moins de retenue & de contrainte, & ne comptant la pudeur qu'au nombre de ces raffinemens dont l'industrie

(1) Νυμφωμανία.

humaine a su embellir ou nuancer les attraits de la nature , ne les exposent point aux ravages des desirs trop réprimés ou trop exaltés. D'ailleurs nos organes étant beaucoup plus susceptibles de mouvemens spontanés , que ceux de l'autre sexe , l'intensité des desirs peut rarement être aussi dangereuse , bien que les hommes aussi bien que les femmes aient des maladies produites par une cause à peu près pareille ; (1) mais dont une constitution mâle , plus aisée à détendre , ne sauroit être aussi long-tems pénétrée.

Il seroit triste , il seroit hideux de raconter les effets si bizarres de la nymphomanie. Peut-être le dérèglement de l'imagination y contribue-t-il beaucoup plus que l'énergie vénérienne que le sujet qui en est attaqué a reçu de la nature. En effet , le prurit de la vulve n'est point du tout la nymphomanie. Le prurit peut être , à la vérité , une disposition à cette manie ; mais il ne faut pas croire qu'il en soit toujours suivi. Il excite , il force à porter les doigts dans les conduits irrités ; à les frotter pour se procurer du soulagement , comme il arrive dans toutes les parties du corps que l'on agace dans la même vue , pour y atténuer les causes irritantes. Ces titillations , ces attouchemens ,

(1) Le satyriasis , le priapisme , la salacité , &c.
quelque

quelques vifs & desirés qu'ils puissent être, se font du moins sans témoins; au lieu que ceux qu'occasionne la nymphomanie bravent les spectateurs & les circonstances. C'est que le prurit ne s'établit que dans la vulve, au lieu que la manie forcenée de la jouissance réside dans le cerveau. Mais la vulve lui transmet en outre l'impression qu'elle reçoit avec des modifications propres à investir l'ame d'une foule d'idées lascives. De là ce feu s'alimente lui même; car la vulve est affectée à son tour par l'influence de l'ame avide de volupté, indépendamment de toute impression des sens, & réagit sur le cerveau. Ainsi l'ame est de plus en plus profondément pénétrée de sensations & d'idées lascives, qui, ne pouvant pas subsister trop long-tems sans la fatiguer, détermine sa volonté à faire cesser cette inquiétude attachée à la prolongation de tout sentiment trop vif, à employer tout les moyens imaginables pour parvenir à ce but.

Il est incroyable combien l'industrie humaine aiguillée par la passion a varié les moyens de donner du plaisir, ou plutôt les attitudes du plaisir; car il est toujours le même, & nous avons beau lutter contre la nature, nous ne dépasserons pas son but. Elle paroît avoir distribué à la vérité beaucoup de provoquans dans ses productions. (1)

(1) Sennert cite une femme qui ayant bu un peu de

mais il est certain que les fibres du cerveau s'étendent indépendamment d'aucune affection immédiate de la nature. Tout ce qui échauffe l'imagination, agace les sens ou plutôt la volonté à laquelle très-souvent les sens ne suffisent point, & ceux-ci sont au moins autant aidés par celle-là, que l'imagination peut jamais l'être par le tempérament le plus vif, le plus ardent, par les sens les mieux disposés, les mieux servis de l'âge & des circonstances.

Ensuite comme c'est le propre de toutes les passions de l'ame de devenir plus violentes, en raison de la résistance, & que la nymphomanie n'est pas facile à contenter, elle finit par être insatiable. Les femmes qui en sont atteintes ne gardent plus aucune mesure; & ce sexe si bien fait pour une molle résistance, pour étaler tous les charmes de la timide pudeur, déshonore dans cette affreuse maladie, ses traits par les plus sales prostitutions; il demande, il recherche, il attaque; les desirs s'irritent par ce qui sembleroit devoir suffire pour les assouvir, & qui suffiroit en effet,

borax dissous, tomba en nymphomanie; & Muller conseille le musc mêlé avec des huiles aromatiques, introduits d'une manière quelconque, pour lubrifier le vagin.

si le simple prurit de la vulve sollicitoit le plaisir. Mais quand le foyer du desir est le cerveau, ils'accroît sans cesse ; & Messaline plutôt lassée que rassasiée, (1) court sans relâche après le plaisir & l'amour qui la fuit avec horreur.

Il faut en convenir cependant : l'observation nous offre en ce genre quelques phénomènes qui semblent le simple ouvrage de la nature. M. de Buffon a vu une jeune fille de douze ans, très-brune, d'un tein vif & très-coloré, de petite taille mais assez grasse, déjà formée & ornée d'une jolie gorge, qui faisoit les actions les plus indécentes au seul aspect d'un homme. La présence de ses parens, leurs remontrances, les plus rudes châtimens, rien ne la retenoit ; elle ne perdoit cependant pas la raison, & ses accès affreux cessoient quand elle étoit avec des femmes. Peut-on supposer que cet enfant avoit déjà beaucoup abusé de son instinct ?

En général, les filles brunes, de bonne santé, d'une complexion forte, qui sont vierges, & surtout celles qui, par leur état, semblent destinées

(1) *Mox lenone suas jam dimittente puellas ,
Tristisubit. Sed quod potuit tamen ultimam cellam ,
Clausit , ad huc ardens rigida tentigine vulva
Et respina jacens multorum absorbuit cetus
Et lassata viris , nec dum satiata recessit.* (Juv. l. II. sat. 6.)

à ne pouvoir cesser de l'être ; les jeunes veuves , les femmes qui ont des maris peu vigoureux , ont le plus de disposition à la nymphomanie , & cela seul prouveroit que le principal foyer de cette maladie est dans une imagination trop aiguë , trop impétueuse ; mais que l'inaction , contre nature , des sens pourvus de force & de jeunesse en est aussi un des principaux mobiles. Il est donc juste que chaque individu consulte son instinct dont l'impulsion est toujours sûre. Quiconque est conformé de manière à procréer son semblable , a évidemment droit de le faire ; c'est le cri de la nature qui est la souveraine universelle , & dont les loix méritent sans doute plus de respect que toutes ces idées factices d'ordre , de régularité , de principes dont nous décorons nos tyranniques chimères & auxquelles il est impossible de se soumettre servilement , qui ne font que d'infortunées victimes ou d'odieux hypocrites , & qui ne reglent rien pas plus au physique qu'au moral que les contrariétés faites à la nature ne peuvent jamais ordonner. Les habitudes physiques exercent un empire très-réel , très-despotique , souvent très-funeste , & exposent plus souvent à des maux cruels qu'elles n'arment contr'eux. La machine humaine ne doit pas être plus réglée que l'élément qui l'environne ; il faut travailler , se fatiguer même , se reposer , être

naïf, selon que le sentiment des forces l'indique. Ce seroit une prétention très-absurde & très-ridicule que de vouloir suivre la loi d'uniformité, & se fixer à la même assiette, quand tous les êtres avec lesquels on a des rapports intimes sont dans une vicissitude continuelle. Le changement est nécessaire, ne fût-ce que pour nous préparer aux secousses violentes qui quelquefois ébranlent les fondemens de notre existence. Nos corps sont comme des plantes dont la tige se fortifie au milieu des orages par le choc des vents contraires.

L'exercice, une gymnastique bien conçue seroient sans doute la ressource la plus efficace contre les suites dangereuses de la vie inactive; mais cette ressource n'est pas également à l'usage des deux sexes. L'équitation, par exemple, ne paroît pas très-convenable aux femmes, qui ne peuvent guere en user qu'avec danger, ou avec des précautions qui la rendent presque inutile. Il est si vrai que la nature ne les a pas disposées pour cet exercice, que là seulement elles paroissent perdre les graces qui leur sont particulieres, sans prendre celles du sexe qu'elles veulent imiter.

La danse paroît plus compatible aux agrémens propres aux femmes; mais la maniere dont elles s'y livrent est souvent plus capable d'énervier que de fortifier les organes. Les anciens qui ont eu le

grand art de faire servir les plaisirs des sens au profit du corps , avoient fait de la danse une partie de leur gymnastique: ils employoient la musique pour calmer ou diriger les mouvemens de l'ame ; ils embellissoient l'utile , ils rendoient salutaire la volupté.

Mais si dans la naissance des corps politiques les amusemens furent assortis à la sévérité des institutions dont ces corps tiroient leur force , ils dégénérèrent bien rapidement avec les mœurs , (1) & si les anciens s'occupèrent d'abord à trouver tout ce qui pouvoit augmenter les forces & conserver la santé , ils en vinrent à ne chercher qu'à faciliter & étendre les jouissances ; & c'est encore ici une occasion de remarquer combien nous les

(1) Je doute , par exemple , que la *corycomachie* ou la *coricobolie* , qui étoit la quatrième sphéristique des Grecs , ait resté en usage chez eux , lorsqu'ils furent devenus le peuple le plus élégant de la terre. On suspendoit au plancher un sac rempli de corps lourds ; on le prenoit à deux mains , & on le portoit aussi loin que la corde pouvoit s'étendre ; après quoi lâchant le sac , ils le suivoient , & lorsqu'il revenoit vers eux , ils se reculoient pour céder à la violence du choc , puis le repoussoit avec force. (Voyez M. Burette sur la gymnastie des Grecs & des Romains.) Je ne crois pas qu'un tel exercice ait été du goût des petites maîtresses d'aucun siècle.

exaltons pour nous calomnier nous-mêmes. Quel parallèle y a-t-il à faire de nos mœurs avec l'esquisse que je vais tracer ?

Quand une femme avoit *coricobolé* une demi-heure , de jeunes personnes , soit filles , soit garçons , selon le goût de l'actrice , l'essuyoient avec des peaux de cygne. Ces jeunes gens s'appelloient *Jatraliptæ*. Les *Unctores* répandoient ensuite les essences. Les *Fricatores* détergeoient la peau. Les *Alipilarili* épiloient. Les *Dropacistæ* enlevoient les corps & les durillons. Les *Paratilitrixæ* étoient de petits enfans qui nettoyoient toutes les ouvertures , les oreilles , l'an us , la vulve , &c. Les *Picatrices* étoient de jeunes filles uniquement chargées du soin de peigner tous les cheveux que la nature a répandus sur le corps , pour éviter les croisemens qui nuisent aux intromissions. Enfin , les *Tractatrices* pétrissoient voluptueusement toutes les jointures pour les rendre plus souples. Une femme ainsi préparée se couvroit d'une de ces gazes , qui , selon l'expression d'un ancien , ressembloient à *du vent tissu* , & laissoit briller tout l'éclat de la beauté ; elle passoit dans le cabinet des parfums , où au son des instrumens qui versaient une autre sorte de volupté dans son ame , elle se livroit aux transports de l'amour. . . Portons-nous les ra-

finemens de la jouissance jusqu'à cet excès de recherches ? (1)

(1) Une simple nomenclature d'une très-petite partie des mots de leur dictionnaire de volupté , si je puis parler ainsi , peut décider la question.

La *corycoble* étoit une tronchine.

Les *jatraliptes* , les essuyeurs en cygne.

Les *undores* , les parfumeuses.

Les *fricatores* , les frotteuses.

Les *tractatrices* , les pressureuses ou pétrisseuses.

Les *dropacista* , les enleveuses de durillons.

Les *alipstaires* , les épilateurs.

Les *paratiltres* , les vulvaires.

Les *picatrices* , les parfileuses en vulves.

La *samiane* , le parterre de la nature. (Voyez ci-après.)

L'*hircisse* , le bouquinage des vieilles.

La *conrobole* , κυροπωλῶ. (Pour peu qu'on sache le grec lon m'entend.)

La *clitoride* , ou contraction du clitoris.

La *corinthienne* , la mobilité des charnières.

La *lesbienne* , les cunni-langues.

La *sphnissiende* , le postillon.

La *phicidissienne* , la pollution de l'enfance.

Sardanapaliser , vautrer entre les eunuques & les filles.

Chalcidisser , le léchement des testicules.

Fellatricer , sucer le gland.

Phœnicisser , irrmuer en miel. &c. &c.

Une preuve qu'ils étoient plus aguerris que nous , c'est qu'il n'y a presque pas un de ces mots que nous ne soyons obligés de rendre par une périphrase.

Il feroit poffible d'apporter en preuve de notre infériorité en fait de libertinage , par rapport aux anciens , une infinité de paffages qui étonneroient nos fatyres les plus déterminés. Nous avons déjà montré dans un morceau de ces mélanges très en raccourci , ce que le peuple de Dieu favoit faire.

(1) Eraſme a recueilli dans les auteurs Grecs & Romains une foule d'anecdotes & de proverbes qui ſuppoſent des faits dont l'imagination la plus hardie eſt effrayée : j'en citerai quelques-uns.

Nous n'avons point, par exemple, de mauvais lieux qui puiſſent nous donner une idée de ce qu'on appelloit à Samos *le parterre de la nature*. C'étoient des maifons publiques où les hommes & les femmes pêle-mêle s'abandonnoient à tous les genres de libertinages ; car ce feroit proſtituer le mot de volupté que de l'employer ici. Les deux ſexes y offroient des modeles de beauté, & de là le titre

(1) Voyez la Toproïde où j'aurois pu ajouter un très-grand nombre d'autres paffages tirés de la Bible. On trouve, par exemple, dans le livre de la ſageſſe, (ch. XIV , v. 26.) pluſieurs reproches d'impureté, d'avortemens criminels, d'impudicités, d'adulteres, &c. Jérémie (ch. V, v. 13) déclame contre l'amour des jeunes garçons. Ezéchiel parle de mauvais lieux & des marques de proſtitution à l'entrée des rues. (Ch. XXVI, v. 24, 25, 26, 37.) &c. &c.

de parterre de la nature. (1) Les vieilles mettoient encore à profit dans d'autres lieux les restes de leur lubricité. Elles étoient tellement impudiques qu'on les comparoit à des animaux qui avoient l'odeur, l'ardeur, la lasciveté des boucs. (2)

..... *Verum noverat*

Anus caprissantis vocare viatica.

Dans l'isle de Sardaigne qui n'a jamais été un pays très-florissant ni très-peuplé, le nom du lieu appelé *Ancon* avoit pour étymologie celui de la reine Omphale, qui faisoit tribader ses femmes ensemble, puis les enfermoit indistinctement avec des hommes choisis pour briller dans ces fortes de combats. (3)

On fait ce que le despotisme oriental a toujours

(1) Erasme, p. 553. — *Samiorum flores.* — *Ubi extremam voluptatum decerperet.* — Σαμίων ἄσδι, la samionante. — *Puellæ veluti flores aridentes ad libidinem invitabant.*

(2) *Ani hircassantes.* Γραῦς καπρασά. Eras. 269. *De juvente, cui anus libidinosa omnia suppeditabat, quo vicissim ab illo voluptatem cui feret. Nota & hircorum libido, odorquæ qui & subantes consequitur.*

(3) Γλυκὺν ἀγκῶνα. Ancon. Eras. 335. *Omphalen regina per vim virgines dominorum cum eorum servis inclussisse ad stuprum, in sola haberetur impudica. Lydia autem eum locum, in quo fœminæ constuprabantur γλυκὺν ἀγκῶνα, appelle, sceleris atrocitatem mitigantes verbo.*

coûté à l'humanité & à l'amour ; il a dans tous les tems foulé celle-là & profané celui-ci. C'est de Sardanapale, (1) l'un des plus vils tyrans de ces contrées , que vient l'idée & l'usage d'unir la prostitution des filles & des garçons.

Corinthe pouvoit le disputer à Samos pour la perfection de la prostitution publique ; elle y étoit tellement révérée qu'il y avoit des temples où l'on adreffoit sans cesse des prieres aux dieux pour augmenter le nombre des prostituées. (2) On prétendoit qu'elles avoient sauvé la ville. Mais en général les Corinthiens passoient pour posséder presque exclusivement l'art de la souplesse & des mouvemens voluptueux. (3) On les reconnoissoit

On voit que même en ce genre le despotisme n'a plus rien à inventer.

(1) Σαρδανάπαλος. Eras. 723. *Cæterum deliciis usque adeo effœminatus , ut inter eunuchos & puellas ipse puellari cultu desiderare sit sollicitus.*

(2) Eras. 827. *Ut dii augerent meretricum numerum.* Erasme ajoute que les Vénitiennes de son tems étoient les filles lubriques par excellence. *Nusquam uberior quam apud Venetos.*

(3) Κυροπωλῖς la canobole à κοῖρος. Eras. 737. *Corinthia videris corpore questum factura. In mulierem intempertivius libidinantem. De mulieribus Corinthi prostantibus dictum & alibi. Dictum & autem κυροπωλῶ , novo quidem verbo quod nobis indicat quæstum facere corpore.*

à une certaine tournure, à une coupe, à un galbe particulier.

Les Lesbiennes sont citées pour l'invention ou la coutume d'avoir rendu la bouche le plus fréquent organe de la volupté. (1)

Différens peuples se distinguèrent ainsi par des usages bien étranges & plus fréquens chez eux que chez tous les autres ; de sorte que ce qui n'est aujourd'hui que le vice de tel ou tel individu, étoit

(1) *Λεστιάριον*. *Lesbiari*. La Lesbienne. *Antiquitus poluere dicebant*. Eras. 731. *καῖρος* enim *cunnum* significat (*quæ combibones jam suos contaminet Aristophanes in Vespis.*) Eras, 731. *Atun turpitudinem quæ per eos agitur, fellationes opitur, autirrumationis primum à Lesbiis authoribus fuisse profectam: & apud illus primum omnium fæminum tale quiddam passam esse.* — Ainsi le talent caractéristique des Lesbiennes étoit de gamahucher ; d'où *mihi at videre labda juxta Lesbios.* (*Aristoph. λασδα Λεσσιους fellatrix.*) La fellatrice qui suce le gland, étoit encore un épithete des Lesbiennes où c'étoit la mode de commencer par cette cérémonie. Eras. 800. *Fellatrium indicat... quæ communis Lesbiis quod ei tribuitur genti, &c.*

N. B. Il y avoit, il y a quelques années, à Paris une fille charmante, née sans langue, qui parloit par signes avec une adresse étonnante, & s'étoit vouée à ce genre de prostitution. M. Louis l'a décrite sous le titre d'*aglossostomographie*.

alors le caractère distinctif de tout un peuple. Ainsi, de ces peuples de l'isle d'Eubæ qui n'aimoient que les enfans & qui les prostituoient de toutes manieres, vint le mot *chalcider*. (1) Ainsi l'on créa celui de *phicidiffer* pour indiquer une fantaisie bien dégoûtante. (2) On exprima l'habitude qu'avoient les habitans de Sylphos, l'une des Cyclades, d'aider les plaisirs naturels par ceux de l'anüs, au moyen du mot *siphniasser*. (3) Ainsi l'on trouva des mots pour tout peindre dans des siècles de corruption où l'on éprouva de tout. De là le *cleitoriastein*, (4) ou contraction de deux clitoris; opération qu'Hesychius & Suida ont pris la peine de nous expliquer, en nous apprenant que ce travail se fait comme le frai de la carpe contre sa semblable; l'une s'agite quand l'autre s'arrête, & réciproquement, (d'où le proverbe *non satis liques*;)

(1) Καλκιδιξέων. *Chalcidiffare*, Eras. Gens (*Chalcidicenses*) male audisse ob fœdos puerorum amores.

(2) Φικιδίζεω. *Phicidiffare*. Se faire lécher les testicules par de jeunes chiens. (Suetone.)

(3) Σιφνιάζειν. *Sipginiassare*. (Plin. l. IV. 12.) Eras. 690. *Pro eo quod & tannum admovere postico, sumptum esse à moribus siphniorum.*

(4) Κλειτοριαζειν. Eras. 619. *De immondica libidine. Unde natum proverbium, non satis liquet. Libidinosa contractatio.*

de là l'expression de *cunni-languages* que Sénèque définit ainsi. Les Phéniciens différoient des Lesbiens en ce que les premiers se rougissoient les levres pour imiter plus parfaitement l'entrée du vrai sanctuaire de l'amour ; au lieu que les Lesbiens qui n'y mettoient d'autre fard que l'empreinte des libations amoureuses les avoient blanches , (1) & ce n'est pas la maniere la plus singuliere dont on ait paré ses levres ; car Suétone rapporte que le fils de Vitellius les enduisoit de miel pour fucer le gland de son giton de maniere à augmenter son plaisir , en lubrifiant ainsi la peau fine qui revêt cette partie ; la salive de l'agent imprégnée de miel attiroit les flots d'amour. C'étoit (2) un aphrodisiaque connu & puissant pour les hommes usés. Mais Vitellius faisoit cette cérémonie tous les jours & publiquement sur tous ceux qui vouloient s'y prêter ; (3) ce qui n'est guere plus

(1) *Phœnicissantes labra rubicunda sibi reddebant ; sic Lesbiassantes alba labra semene.*

Martial lib. I. -- *Cunnum carinus linguat estamen pallet.*

Cattullus ad Gellicum. - *Nescio quid certe est , an vere fama susurrat.*

Grandia te remedii tenta vorare viri.

Sic certe est. Clamant virronis rupta miselli

Ilia , demulso labra notata sero.

(2) *Hier. Mercurial.*

(3) : *Quotidie ac palam. -- Arterias & fauces pro remedio fovebat.*

bizarre que ces libations (*semen & menstruum*) que certaines femmes, selon Epiphane, offroient aux dieux, pour les avaler ensuite. (1)

Je finis cette singulière récapitulation par demander aux moralistes si les anciens alloient beaucoup mieux que nous, & aux érudits quel service ils croient avoir rendu aux hommes & aux lettres, quand ils ont déterré ces anecdotes & tant d'autres pareilles dans les archives de l'antiquité?

(1) Hier. Merc. li. IV, p. 93. — *Scribit Epiphanius femina semen & menstruum libare Deo, & deinde potare solitas.*

F I N.

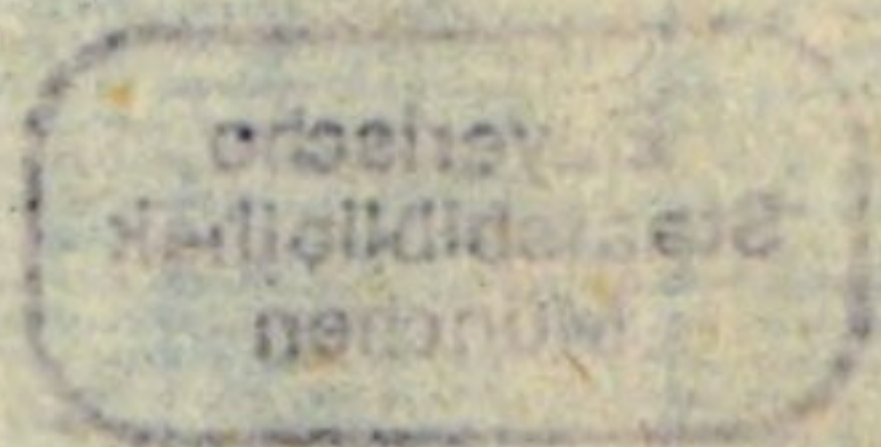




TABLE.

<i>A</i> N A G O G I E.	page 3
<i>L'Anélytroïde.</i>	25
<i>L'Ischa.</i>	39
<i>La Toproïde.</i>	51
<i>Le Thalaba.</i>	65
<i>L'Anandryne.</i>	83
<i>L'Akropodie.</i>	103
<i>Kadhé'sch.</i>	121
<i>Béhémah.</i>	139
<i>L'Anoscopie.</i>	157
<i>La Linguanmanie.</i>	174

Fin de la Table.

Mirabeau, Honoré-Gabriel de Riquetti <<de>>,

Errotika Biblion

Rome [i.e. Neuchâteau] 1783

P.o.gall. 2644 I-1/2#Beibd.1

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10103455-2